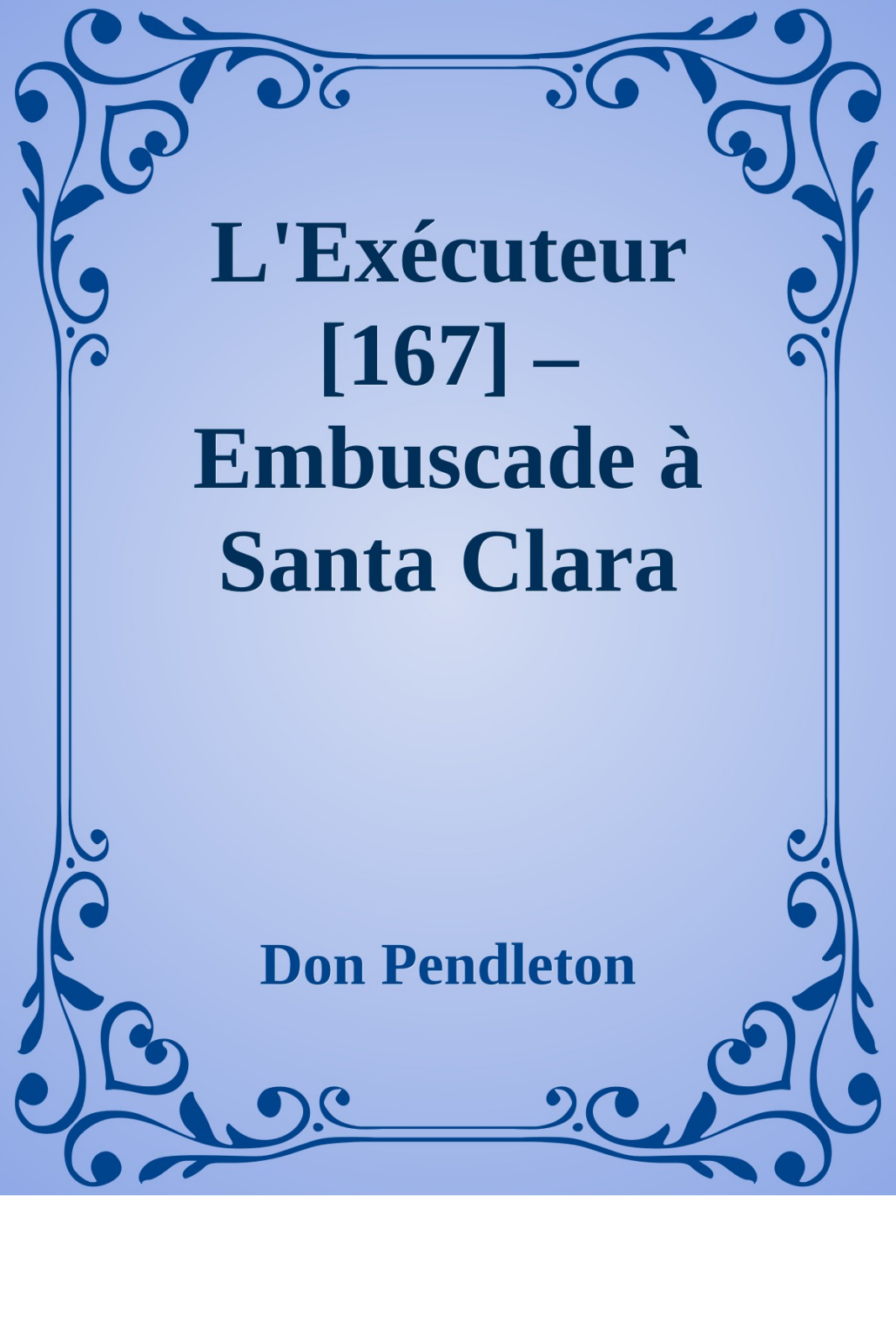


A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

L'Exécuteur [167] – Embuscade à Santa Clara

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



EMBUSCADE À SANTA CLARA

par Don Pendleton

V AUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Embuscade à Santa Clara

PROLOGUE

S'arrêtant de compter une grosse liasse de billets verts, Zuccharo étendit la main pour décrocher le téléphone. La sonnerie cessa et une voix impatiente se fit entendre :

— Andy ? Tu es là ?

— Qui tu veux que ce soit !

— Il ne se passe toujours rien ici. Presque tout le monde est arrivé, mais rien ne bouge aux alentours et aucun signe de ce connard. Il va faire bientôt nuit !

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, Ward ? répliqua Zuccharo d'un ton irrité. J'ai fait mon boulot, mais je peux pas te l'amener sur un plateau !

— Tu as vraiment contacté qui il fallait ?

— Bien sûr. J'ai même confirmé à deux reprises.

— Alors, le gus doit se douter de quelque chose.

— Fallait s'y attendre. Il est malin. Mais c'est à vous de faire gaffe, car, après les informations que j'ai fait passer, il va se ramener à tous les coups.

— Ici, on s'impatiente...

— T'inquiète ! Bon, tiens-moi au courant dès que quelque chose se passe. Le dernier paiement est arrivé et j'ai pas envie de moisir à Bonita. Ce bled est vraiment nul.

— Ouais. Ciao.

Zuccharo raccrocha et tapota amoureusement la liasse de billets posée devant lui. Puis il eut conscience que quelque chose ne tournait pas rond. L'ambiance avait changé, lui semblait-il, et il ressentait soudain une angoisse morbide, comme si un danger latent le guettait.

Nerveusement, il pivota sur sa chaise pour jeter un coup d'œil à l'extérieur, à travers la fenêtre. Et il le vit. Le danger n'était pas dehors, il se tenait tout près de lui, immobile mais sans aucun doute prêt à frapper.

Ses yeux cillèrent. Zuccharo se sentait incapable de la moindre réaction. L'apparition se tenait à moins de deux mètres de lui, vêtue de sa mythique combinaison noire bardée d'armes et de munitions, le visage granitique, le regard réfrigérant.

— On m'a fait passer ton message, fit une voix qui lui parut venir de l'au-delà.

Bon Dieu ! C'était pas comme ça que ça devait se dérouler ! Pourquoi ce type se pointait-il ici, dans cette baraque près de la frontière, alors qu'il était censé débarquer au Mexique ? Qu'est-ce qui avait foiré dans la transmission du message, et qu'est-ce que foutaient

les deux gardes postés près de la grille d'entrée ?

Comme s'il devinait ses pensées, le grand type ajouta de sa voix d'outre-tombe :

— N'attends aucun secours, Andy. J'ai rectifié tes deux copains.

L'autre ne put réprimer une grimace.

— Mais... pourquoi vous avez fait ça ?

— C'est bien toi qui as lancé l'information ?

— Eh bien... Euh, oui, c'est moi qui vous ai fait prévenir. Et je ne comprends pas pourquoi vous êtes si menaçant, comme ça...

— Tu voulais m'envoyer au Mexique ?

— Je... je vous ai simplement fait dire qu'il se passait des choses très importantes là-bas.

— Pourquoi ? Quel est ton intérêt ? laissa tomber l'Exécuteur d'une voix très basse.

Ce gus était d'une froideur mortelle. Andy en avait entendu de toutes les couleurs à son sujet, mais jamais il n'avait imaginé qu'il pouvait être terrifiant à ce point. Certains prétendaient que la grande pute bossait occultement pour le FBI ou qu'il bénéficiait d'une charte avec un service secret d'Etat. Mais comment avait-il remonté la filière jusqu'à lui ?

— Pourquoi ? répéta froidement Bolan.

— Je... Eh bien, la vérité c'est que quelqu'un veut ma peau parmi les gros bonnets de San Diego. Je me suis dit qu'il fallait que je me tire vite fait de leurs pattes et j'ai pensé que vous pourriez peut-être arranger mon coup.

— En liquidant ces grosses légumes ?

— Eh oui, c'est tout à fait ça. J'espère que vous m'en tiendrez pas rigueur, Bolan, mais vous êtes ma seule chance de m'en sortir. On m'accuse d'avoir détourné du fric alors que j'ai jamais mis un dollar de l'Organisation dans ma poche.

L'Exécuteur émit un petit rire qui ressembla à un bruit de glaçons s'entrechoquant. Il savait exactement de quoi il retournait. Depuis que le message lui avait été transmis par Frank Vitali, une ancienne taupe fédérale, il avait rapidement remonté la filière jusqu'à Andrew Zuccharo. Ce dernier n'était ni vraiment important ni vraiment un minable. Il se situait entre les deux. Grossiste en came à Los Angeles, il se transformait périodiquement en une sorte de perceuteur de la mafia, parcourant la côte Ouest afin de récupérer les règlements en retard. Par le fait, il était au courant de beaucoup de choses concernant le Crime Organisé. L'information qu'il avait fait passer au FBI par l'intermédiaire de deux indics était claire : il y avait un rassemblement de gros bonnets dans le golfe de Santa Clara, au Mexique, une occasion rêvée pour un grand coup de filet.

Les Fédéraux ne pouvant intervenir hors des frontières, ils

pouvaient néanmoins expédier sur place une équipe officieuse des Black Warriors. Mais les interventions extérieures du gouvernement U.S. étaient de plus en plus mal perçues et, après tout, Mack Bolan représentait à lui seul toute une équipe de combat. Il était à la fois cerveau, machine de guerre et moyens techniques.

Quelqu'un savait qu'il avait des contacts avec un personnage haut placé au FBI. L'Exécuteur ne travaillait pas pour les Fédéraux, ni avec eux. Il était simplement lié par amitié au numéro Un du *Justice Department*, Harold Brognola, qui avait d'abord été le coordinateur des équipes anti-Bolan au début de sa croisade contre *Cosa Nostra*. Les deux hommes échangeaient des informations et l'Exécuteur, de sa propre initiative, se chargeait de résoudre à sa manière des problèmes posés par la mafia, ceux que le FBI ne pouvait prendre en main. La connivence allait souvent plus loin, mais il n'existait aucune charte, aucune convention ni agrément d'aucune sorte. En revanche, il y avait des fuites au sein du bureau Fédéral. C'était dans la logique des choses. Des fuites, il en existe partout où la notion de secret et de rigueur s'affiche publiquement. La mafia possédait des oreilles et des yeux partout où des décisions et des actions la concernaient. Parfois c'était les propres employés du FBI qui devenaient ces oreilles ou ces yeux.

Donc, il n'était nullement étonnant pour l'Exécuteur que les *amici* aient su exactement de quelle façon lui faire parvenir un renseignement susceptible de l'attirer dans un guet-apens.

Le paradoxal de l'affaire, c'était que l'information n'avait rien de bidon. Il y avait réellement un rassemblement de *capi* au Mexique, et pas des moindres. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : ces pontes étaient accompagnés d'une troupe nombreuse et efficace, capable de régler une fois pour toutes le problème posé par l'Exécuteur dès que celui-ci montrerait son nez.

Bolan, pourtant, avait bien l'intention de se rendre au rendez-vous de la mafia. Il lui faudrait seulement jouer le jeu avec une donne différente et éviter soigneusement la gueule monstrueuse du fauve prête à l'engloutir.

Il adressa un mince sourire au dealer :

— Tu n'essaierais pas de te payer ma tête, Andy ?

— Grands dieux, non ! s'exclama Zuccharo, les yeux arrondis.

L'Exécuteur fit un pas rapide et l'attrapa à la gorge.

— Prends ta décision tout de suite. Dis-toi que tu es en train de jouer ta peau à pile ou face. Tu comprends ?

Le mafioso ferma deux fois les yeux en signe d'acquiescement. La grande pogne qui s'était resserrée sur sa gorge comme un étai l'empêchait même de déglutir. Il se tenait sur la pointe des pieds pour tenter de diminuer l'inhumaine pression. Il se disait que le grand fumier

était certainement capable de le soulever du sol d'une seule main et de le laisser mourir ainsi d'étouffement.

— Tu vas m'accompagner au Mexique et t'as intérêt à pas faire le con. O.K. ?

Le front de Zuccharo s'était couvert de sueur en quelques secondes. Bolan relâcha lentement son étreinte.

— O.K. ?

— Ouuii..., couina le dealer à moitié étranglé.

Il se massa la gorge, évitant de regarder son visiteur, puis il ajouta :

— Vous croyez quand même pas que je vous ai joué une entourloupe ?

— Je ne crois rien. Mets ça dans ta tête : un seul faux pas, une seule connerie et tu y passes. C'est clair ?

Andy Zuccharo avala douloureusement sa salive et sa pomme d'Adam décrivit un mouvement de yoyo. Il avait mal joué. Ouais. Quelque chose avait cloché dans l'opération ou alors ce gus était un sorcier. En attendant, il était dans une merde pas possible et, maintenant, tout ce qu'il pouvait espérer, c'était sauver sa peau. Mais même ça devenait problématique !

CHAPITRE PREMIER

La terre se rapprochait vite. La petite vedette rapide fendait les flots tranquilles du golfe à 50 km/h. Mack Bolan commençait à apercevoir les installations où la mafia de la côte Ouest avait élu temporairement résidence. Il y avait une belle plage de sable blond enclavée entre des rochers, au-delà de laquelle trônait une vaste maison blanche à deux étages avec de grands balcons et un toit plat qui pouvait servir de solarium.

Un immense parc agrémenté de plantes exotiques entourait la bâtisse, flanqué en arrière-plan de quatre autres constructions moins importantes, également blanches. Le site avait visiblement été conçu comme une hacienda pour milliardaires, avec la résidence principale et ses dépendances.

Derrière les installations et tout autour, c'était le désert rocailleux. *El Desierto del Altar.*

Bolan avait eu recours aux services de son ami pilote Jack Grimaldi qui l'avait pris en charge à bord d'un hélicoptère Bell 47 à l'aéroport de San Diego. Andy Zuccharo faisait évidemment partie du voyage.

Le dealer de la mafia se tenait aux commandes de la vedette de location, bien visible, bien raide et rempli de trouille. Une demi-heure plus tôt, il avait assisté au transbordement d'une caisse d'explosifs C-4 chargée dans l'hélico qui s'était posé sur le littoral, de l'autre côté du golfe. Le C-4 avait pris place dans la petite soute de la vedette, tout près du réservoir d'essence, accompagné d'un détonateur à impact, puis le Bell avait repris tranquillement l'air.

L'Exécuteur, lui, était assis sur la banquette arrière, un gros sac étanche contenant des armes et des munitions posé à côté de lui.

L'embarcation rapide, à présent, n'était plus qu'à deux kilomètres de la plage. Il plaça des jumelles devant ses yeux et scruta son objectif. Le soleil couchant illuminait les installations dont il avait une vision parfaite.

Il y avait du monde sur la plage. Des hommes en maillots de bain. D'autres, armés, déambulaient dans le parc ou se tenaient assis sur la grande terrasse de la maison principale. Bolan vit aussi un petit ponton où étaient déjà amarrés un cabin-cruiser et un petit yacht.

La vedette avait déjà été repérée depuis un moment et plusieurs hommes s'étaient approchés du ponton pour accueillir les nouveaux arrivants ou les refouler au cas où il s'agissait de touristes indésirables.

Globalement, la scène que Bolan examinait aurait pu sembler bien innocente. Tout y était pour donner l'illusion d'un lieu de villégiature

pour grands patrons ultra-friqués. A un détail près : aucune femme n'était visible en cet endroit paradisiaque. Et, à l'examen, personne parmi ceux qui étaient visibles dans le champ des jumelles ne paraissait s'amuser ou se distraire. Une sorte de tension calculée émanait des lieux, comme si tous ces types s'attendaient à un quelconque cataclysme.

C'était bel et bien une place forte. Un fortin de la mafia. Combien de mafiosi y avait-il là ? Au moins une centaine, et il y en avait évidemment d'autres que Bolan ne pouvait apercevoir.

Dans l'encadrement d'une baie largement ouverte, il remarqua un reflet vif; sans doute l'observait-on à travers des jumelles ou un télescope dont l'optique renvoyait un éclat du soleil couchant.

Ils n'étaient plus maintenant qu'à environ sept cents mètres du but.

L'Exécuteur eut un sourire grimaçant et lança à Zuccharo :

— Mets plein gaz et fonce sur la plage à gauche du ponton.

— Mais... Qu'est-ce que vous voulez faire ? fit le mafieux d'une voix étranglée.

— Je pensais que tu l'avais deviné.

— Vous êtes fou ! Vous allez nous tuer tous les deux !

— Fais ce que je te dis ou je fais sauter ta tête de pourri, gronda Bolan.

Sans transition, la vedette incurva sa trajectoire de quelques degrés. Lorsque l'Exécuteur jugea que l'axe était bon, il cracha :

— Saute !

— Quoi ? Que je...

— Tu as deux secondes. Pas plus.

Le dealer se retourna et se trouva en face du Beretta que Bolan braquait sur son nez. Il émit un bref gémissement, s'agrippa au bord de l'embarcation et s'évacua dans les flots, disparaissant presque dans le sillage d'écume.

Tout allait maintenant se jouer en quelques secondes. Là-bas, sur la plage, la plupart des faux vacanciers s'étaient redressés et observaient avec inquiétude le bolide aquatique qui arrivait vers eux à une vitesse de plus de 60 km/h. Un type sur le ponton plaça un mégaphone devant sa bouche et hurla un avertissement. Un groupe d'hommes en tenue de bain, subitement armés, se mirent à cavalier dans sa direction, tandis que d'autres se repliaient vers la maison.

Un instant plus tard, un grand costaud tira en l'air une rafale de pistolet-mitrailleur; histoire, sans doute, de donner l'alerte. Puis trois types s'agenouillèrent sur le sable et se mirent à tirer sur la vedette avec des fusils et des P.-M. Mais leur tir était hâtif, précipité. La réaction de la mafia n'avait rien d'organisé, se révélait confuse. C'était là-dessus que Mack Bolan avait misé. Il avait espéré un instant de

flottement en survenant en trombe, bien en vue des troupes adverses, alors que celles-ci s'attendaient vraisemblablement à une attaque beaucoup plus insidieuse, peut-être aussi à une tentative d'infiltration en douce.

Le vœu de l'Exécuteur était exaucé. Un gros remue-ménage s'était déjà installé et prenait l'allure d'une pagaille grandissante.

Il se laissa glisser le long de la coque, entraînant avec lui son sac étanche, fut tout de suite pris dans les remous du sillage alors qu'une fusillade nourrie commençait à se centrer sur la vedette, la poursuivant dans sa course folle.

Se laissant couler, il nagea en profondeur et s'éloigna calmement, économisant son souffle. Il espérait que personne ne l'avait vu quitter le petit bolide, tous les regards devaient être en ce moment centrés sur la cible mouvante.

A bout de respiration, il refit surface, le temps d'apercevoir la vedette qui n'était plus qu'à une centaine de mètres de la plage, eut la vision rapide de l'agitation désordonnée qui s'était installée, puis il eut conscience que le sac qu'il tenait d'une main s'allégeait brusquement jusqu'à devenir tout flasque dans l'eau. Bon Dieu ! Le tir des *soldati* n'avait pas été si imprécis que ça. Plusieurs balles avaient touché le sac et en avaient lacéré la toile étanche.

Tout son arsenal était à l'eau !

La guigne ! Non. Plutôt un hasard malchanceux d'une guerre dans laquelle il faut toujours s'attendre au pire. Rien, pourtant, n'était encore perdu. Il était toujours vivant et décidé à s'en prendre à la vermine mafieuse avec un maximum de férocité. L'Exécuteur était venu au Mexique pour tuer, pas pour se laisser aller au découragement.

Il emplît ses poumons d'air, se laissa couler et nagea en diagonale vers un promontoire rocheux éloigné de la plage.

Pour tous les soldats de la mafia entassés dans la propriété, la trajectoire de l'embarcation était devenue évidente. Les rafales et les coups de feu éparpillés se turent d'un coup et il y eut un brusque reflux vers les extrémités de la plage, tandis que ceux qui observaient la scène depuis la maison quittaient précipitamment leur position.

Dans une réaction automatique, des gardes du corps poussèrent à la hâte leurs patrons, les obligeant à se coucher au sol en prévision du pire. D'autres silhouettes s'élançaient individuellement vers des abris plus éloignés.

L'engin infernal n'était plus qu'à une vingtaine de mètres du rivage, fonçant en droite ligne dans le hurlement de son moteur poussé en surrégime, et il n'était pas difficile de comprendre quel était le but visé.

— Putain ! Y a personne à bord ! s'écria un chef d'équipe qui était resté stoïquement au milieu de la plage, braquant un P.-M. mini-Uzi prêt à cracher le feu.

Il n'eut que le temps de se jeter de côté, roula sur lui-même tandis que l'embarcation décollait de l'eau et poursuivait son trajet démentiel sur le sable. Le moteur hors-bord s'était relevé en une brutale secousse et s'emballait avec un abominable bruit de ferraille. Ce fut ensuite une affaire de quelques secondes. Lancée comme une torpille, la vedette traversa la terrasse dallée et s'engouffra par une baie vitrée à l'intérieur de la maison où la charge de C-4 explosa dans un grondement tonitruant. Puis une gerbe de feu expulsa à l'extérieur quantité de débris de meubles et de gravats.

Des flammes, ensuite, se déployèrent par plusieurs ouvertures de la façade, accompagnées de torsades de fumée, et des silhouettes auréolées de feu se mirent à courir de toutes parts en hurlant.

Des hommes, éloignés de l'épicentre de l'attaque, poussèrent des cris horrifiés, d'autres encore se mirent à glapir des imprécations, les yeux fous, tétanisés par le sinistre spectacle.

En un instant, le petit paradis de Santa Clara était devenu un enfer.

Marcus Caldara, le chef des équipes anti-Bolan, se mit à beugler des ordres pour regrouper un semblant d'effectifs. Sa voix pourtant forte avait du mal à dominer le grondement des flammes qui se tordaient le long de la façade.

Une dizaine de *soldati* se démasquèrent, hésitant à avancer à découvert; d'autres, moins timorés, se pointèrent au pas de course vers le boss.

Caldara harangua un grand type dégingandé au visage balafré qui arrivait un peu trop mollement :

— Doug ! Ramasse ton équipe et occupe-toi de ce putain d'incendie. Fais mettre les deux moto-pompes en action !

— Et puis quoi encore ! grinça Doug Malvita. Je ne suis pas venu ici pour éteindre cette merde ! Demande à Harry, il se branle les couilles depuis qu'il est là.

— Ta gueule ! C'est à toi que je le demande ! Tu fais ce que je te dis, ou je te fous un pruneau dans la caisse. T'as compris, connard ?

Malvita fixa le tueur en chef d'un regard haineux puis baissa les yeux en grimaçant.

— D'accord, Marcus, je vais me taper la corvée, mais je te revaudrai ça.

— Fais le boulot d'abord, on verra ensuite.

Caldara le regarda un instant s'éloigner puis s'adressa à l'un de ses hommes qui s'était placé à côté de lui, prévoyant une mauvaise réaction de Malvita :

— Charge-toi de faire ratisser tout le coin, Bob. Prends autant

d'hommes qu'il faudra, je veux que chaque mètre carré de rochers et de cailloux soit passé au crible. Je veux qu'on le retrouve.

— C'était Bolan, hein ?

— Qui voudrais-tu que ce soit ?

— Ouais. Et le rafiot est arrivé chez nous sans personne à bord. Ce mec est salement gonflé. Ou fou à lier.

— Bolan n'est pas un fou. C'est un fauve, une putain de bête féroce.

— Ça oui ! J'en avais entendu parler, mais j'm'imaginai pas qu'il débarquerait comme ça ici. Merde, c'est devenu un vrai capharnaüm !

— Dépêche-toi de réunir les équipes, Bob. Que les gars se déploient en arc de cercle. Dis-leur de faire gaffe, le gus ne se laissera pas prendre facilement.

— Tu ne le veux quand même pas vivant ?

— Vivant, agonisant ou mort, je m'en fous, mais magne-toi le cul, nom de Dieu !

Sans plus s'occuper de Bob Vecchi, le chef de la garde fit un signe de tête à un autre homme qui se tenait respectueusement à quelques mètres et faisait semblant de ne pas écouter la conversation.

— Trouve les pilotes du yacht et du cabin-cruiser. Fais monter à bord des observateurs avec des jumelles. Qu'ils matent la côte sur quatre ou cinq kilomètres de chaque côté de la plage.

— Vous pensez que ce type aurait pu couvrir une si grande distance après s'être largué à l'eau ?

— Faut s'attendre à tout avec Bolan. Qu'ils n'oublient pas de prendre des radios.

— Bien, Marcus. Je m'en occupe.

Tournant les talons, le sous-chef hâta le pas vers le ponton pendant que Caldara jetait un regard panoramique sur le désastre alentour.

Il y avait des corps étendus partout, sur la terrasse et tout autour. Des corps brûlés, déchiquetés; certains étaient morts, d'autres moribonds. Peu d'entre eux faisaient partie de l'équipe de Marcus. La plupart de ces gars avaient accompagné des huiles de l'Organisation ou étaient venus en renfort, soit comme équipes de protection, soit pour attendre Mack Bolan. Depuis plusieurs jours, ils avaient mené une vie bien tranquille, ils se l'étaient coulée douce.

Marcus se foutait de ceux qui s'étaient fait descendre. Il se préoccupait beaucoup plus de celui qu'il était censé piéger à Santa Clara. Il avait un sale pressentiment.

Depuis quelques minutes, la conviction initiale qu'il cultivait depuis son arrivée sur place s'était muée en une inquiétude qui lui taraudait les tripes. Pourtant, il n'avait pas peur. Il avait été commando de marines et avait connu des situations à haut risque en Amérique latine. Le fait d'être confronté à l'Exécuteur ne l'effrayait

pas, contrairement à la plupart des *soldati* pour lesquels la simple évocation du nom de Mack Bolan provoquait une anxiété morbide.

Mais ce qui venait de se produire sous ses yeux avait plus qu'ébranlé ses certitudes. Malgré la troupe nombreuse qui occupait les lieux – ceux, du moins, encore en état de tenir une arme –, ce ne serait pas si facile de liquider le problème Bolan. Il savait pouvoir compter sur la vingtaine d'hommes placés directement sous ses ordres; ceux-là étaient des durs, des mecs qui n'avaient pas froid aux yeux, mauvais en diable quand il le fallait. Mais les autres n'étaient que des résidus, des gus tout en faconde, des vantards qui exhibaient leurs flingues sans véritable efficacité et roulaient des mécaniques.

Quant aux gardes du corps, il ne fallait pas non plus compter sur eux. Ceux-là ne bougeraient pas de la proximité de leur boss, et, après tout, c'était normal.

Caldara poussa un grognement et se mit en marche vers la maison pour vérifier si l'équipe anti-incendie faisait vraiment son boulot, quand des interpellations attirèrent son attention vers le ponton. Deux hommes étaient en train d'en aider un autre à se tirer au sec. Un type gras aux lèvres épaisses, à moitié chauve. Ils le hissèrent sur les planches, tout dégoulinant d'eau, tandis qu'un autre accourait dans cette direction.

CHAPITRE II

— Qui est-ce ? lança-t-il à Ward Pirano en hâtant le pas lui aussi vers le ponton.

— C'est Andy.

— Andy Zuccharo ?

— Ouais. Il va pouvoir nous dire ce qui s'est passé. Pas vrai, Andy ?

Le dealer était à bout de souffle, suffoquait presque. Quelqu'un lui administra quelques claques dans le dos pour l'aider à se remettre.

— Bon Dieu ! J'ai cru que jamais j'y arriverais...

— A quoi ? claqua la voix de Caldara.

— Y avait plus d'un kilomètre à faire dans cette putain de flotte.

— Même pas cinq cents mètres, fit Pirano d'un ton méprisant. Je t'ai vu sauter, dans les jumelles. Tu vas sans doute nous donner une explication ?

— Bo... Bolan...

— Ouais, d'accord. Où est-il, Bolan ?

Zuccharo leva un bras et désigna la maison en feu.

— Là-dedans, je suppose.

— Tu supposes mal. Il n'y avait plus personne dans le rafiot quand il a percuté la baraque.

— Alors, peut-être qu'il a sauté lui aussi.

— Tu n'es qu'une cloche, Andy. Mais c'est pourtant toi qui tenais le volant de cette saloperie.

— Oui, oui, bien sûr. J'aurais voulu vous y voir avec un calibre appuyé sur la nuque. Ce salaud se tenait juste derrière moi et je vous jure que c'était pas du pipo, il m'aurait fait péter la tronche si je n'avais pas fait exactement ce qu'il me disait.

— Et tu vois le résultat ! cracha Pirano. Tu as une idée du nombre de cadavres étalés par terre ?

— Je suis navré, monsieur Caldara, lança Zuccharo pour s'excuser avant la confrontation réelle.

— Tu peux l'être, lui répondit Marcus d'une voix calme.

Puis il ajouta :

— Ou plutôt, non. T'as un cul en or de t'en être sorti, mon pote.

— Ça, je le sais, fit le dealer.

— Dis-nous... A quoi ressemble-t-il, Bolan ?

— C'est pas facile à dire. Je veux dire...

— Tu veux peut-être dire que tu ne l'as pas regardé ?

— Oh si ! Enfin. Ce que j'ai remarqué surtout, c'est ses yeux. Ce mec porte la mort dans son regard. Je peux pas vraiment dire qu'il est

effrayant, c'est bien pire. Et quand il se met à parler, on a l'impression qu'il va vous tirer dessus en même temps.

Pirano interrompit le monologue, effrayé :

— Au fait, et le pognon que tu devais nous ramener ?

— Il me l'a pris, bien sûr.

— Bien sûr !

— Ça va, coupa le chef de la garde. Conduisez-le dans l'annexe et filez-lui des fringues. On reprendra la discussion plus tard.

Il repartit vers la grande bâtisse sinistrée en se demandant si des *capi* avaient péri dans le carnage. Si tel était le cas, la faute lui retomberait évidemment sur le dos. Des gus comme Doug Malvita se chargeraient de l'enfoncer dans la merde dès qu'il aurait le dos tourné.

Marcus avait les tripes nouées malgré le visage dur qu'il montrait à ses hommes. De quelle façon cette sale affaire allait-elle se terminer ?

Bolan, bien évidemment, avait quitté le rafirot dément avant son arrivée en catastrophe dans la propriété, et avait gagné la côte à la nage. Qu'avait-il comme armement ? Sûrement pas un canon ou un bazooka, mais il était capable de provoquer d'énormes dégâts avec un P.-M. et quelques autres saloperies qu'il ne savait que trop bien manier.

Merde. Merde et merde ! De quelle façon Marcus allait-il se justifier auprès des chefs ? Ce n'était pas dans ses habitudes de s'excuser, encore moins d'implorer la clémence à genoux. Bon Dieu, non !

La seule façon de sortir à peu près propre de ce borbier, c'était de coincer le grand salopard et de ramener sa tête aux *capi*. Le mec était un dur à cuire, un fauve de la jungle, et aussi un tacticien d'après ce qu'on savait de lui. Mais Marcus n'était pas non plus un novice. Il allait mesurer sa férocité et son efficacité à celle de Bolan.

Depuis quelques minutes, Bolan se tenait allongé sur un gros rocher environné d'un maquis arborescent. C'était déjà le crépuscule. Encore quelques minutes, et la nuit serait complète. En attendant, il pouvait encore observer le fortin de la mafia et l'agitation intense qui y régnait. L'incendie s'atténuait sous l'action d'une huitaine de gars qui répandaient des flots continus d'eau dans l'ouverture béante de la façade ainsi qu'au travers des fenêtres.

Rapidement, des équipes de recherche s'étaient constituées et avaient été envoyées ratisser un périmètre qui s'étendait graduellement. L'Exécuteur estima que plusieurs de ces hommes arriveraient près de lui dans moins de dix minutes. Bien sûr, le cordon de ratissage se distendait au fur et à mesure de leur progression, mais si un seul d'entre eux le repérait, l'alerte serait immédiatement donnée et alors...

Bolan avait entrepris de nettoyer son Beretta après son séjour dans l'eau de mer pour échapper aux efforts des mafiosi. Enfin il remonta l'arme puis s'occupa avec autant d'attention des chargeurs qui lui restaient et du silencieux. Satisfait sur ce point, il se mit à réfléchir à la situation.

L'endroit où il se trouvait était éloigné de toute agglomération, la plus proche étant La Ventana, de l'autre côté du golfe et très en retrait de la mer. Il pouvait se passer ici n'importe quoi sans que quiconque s'en aperçoive. Au départ, il avait estimé que le fait constituait un atout pour son attaque éclair et qu'il pourrait poursuivre l'achèvement de sa mission dans de bonnes conditions.

Mais il ne lui restait plus pour tout armement que le Beretta et une trentaine de cartouches. Contre une troupe aussi nombreuse, c'était quasiment suicidaire de vouloir continuer.

Il ne pouvait même plus contacter Jack Grimaldi pour se faire récupérer en hélico. Sa radio HF avait pris le même chemin que son mini-arsenal et reposait dans la mer par au moins vingt mètres de fond.

A cinq cents mètres environ, une cohorte d'une trentaine de tueurs battaient méthodiquement les environs pour lui trouer la peau. Il allait sans doute crever dans le golfe de Santa Clara. Et un mafioso hilare mettrait sa tête coupée dans un sac-poubelle pour la livrer aux *capi*.

Telle était la situation.

Seulement Bolan n'était pas encore mort.

O.K., il était en vie, et cela comptait par dessus tout. Donc l'opération était encore possible. Depuis une semaine, il avait entendu parler de ce mouvement convergeant de *Cosa Nostra* vers le Mexique. Il avait compris qu'une convention secrète allait s'y tenir, réunissant presque toutes les grosses légumes de la côte Ouest. Par chance, ou plus précisément par un vicieux calcul, Bolan avait appris où et quand cette rencontre devait se tenir. Il n'avait pas été dupe, le piège était évident. Mais les gros mafiosi avaient estimé que l'appât serait suffisamment important pour attirer sur place leur ennemi numéro Un. C'était bien pensé. L'Exécuteur était venu et le début de son blitz s'était déroulé comme il l'avait décidé. La suite s'était quelque peu déglinguée.

Ouais, la situation n'avait rien de brillant. Il ne restait maintenant plus qu'une solution : engager le combat selon les vieilles méthodes de la guérilla en terrain hostile, liquider un maximum d'adversaires en les attaquant par surprise, se reconstituer un armement prélevé sur le terrain et attaquer encore, harceler l'ennemi sur ses flancs sans lui laisser le temps de réfléchir et de se réorganiser.

Bolan regarda la maison qui brûlait toujours, essayant de s'orienter par rapport à ce qu'il avait pu observer en arrivant par la mer. Il se

trouvait au nord-ouest des installations mafieuses, à environ un kilomètre et demi. Derrière lui, il y avait le désert de Altar, une région rocailleuse et couverte d'un haut maquis qui s'étendait sur plus de quatre-vingts kilomètres. De l'autre côté, c'était l'Etat américain d'Arizona.

Un bruit de moteur tournant à bas régime attira son attention. C'était le petit yacht qu'il avait aperçu contre le ponton en arrivant. On le cherchait aussi par la mer et plusieurs paires d'yeux devaient s'écarquiller derrière des objectifs grossissants.

Bolan fit un léger mouvement de reptation pour se rendre invisible sur son rocher, tout en continuant d'observer le petit navire. Il vit bientôt un dinghy s'en détacher pour rejoindre la côte en amont de sa position. Les cinq hommes qui y avaient pris place débarquèrent à moins d'un kilomètre de l'Exécuteur. Vraisemblablement des rabatteurs.

Reportant son regard en direction de la propriété, il s'aperçut que plusieurs mafiosi avaient progressé plus vite que prévu et n'étaient plus maintenant qu'à deux cents mètres de lui.

A brève échéance, il allait se retrouver cerné. Bolan sourit cyniquement en se demandant qui commandait les forces armées basées à Santa Clara. En tout cas, c'était un homme qui connaissait son affaire et qui savait organiser ses troupes malgré l'imprévu de la situation.

L'Exécuteur se laissa glisser en bas du rocher et quitta son costume trempé. Il se retrouva en combinaison noire et récupéra dans les poches du costume délaissé les objets personnels dont il pouvait avoir besoin.

L'engagement avec les forces ennemies n'était plus que l'affaire d'une ou deux minutes pendant lesquelles il s'affaira à une rapide mise en scène, s'attachant aux plus petits détails. Lorsqu'il s'agit de survivre, un combattant aguerri s'efforce de mettre tous les avantages de son côté, profitant de chaque détail qui peut signifier la vie plutôt que la mort. Et un combattant habitué à la guérilla dans la jungle en profite encore davantage.

L'ennemi se rapprochait. Bolan entendait des voix contenues, des appels chuchotés. Apparemment quelqu'un croyait avoir repéré l'endroit où il avait quitté l'eau.

Il sourit sans humour et disposa contre le tronc d'un arbousier les vêtements mouillés. D'après la loi de la jungle, le plus fort, le plus silencieux, le plus rapide et le plus meurtrier possédait les meilleures chances de remporter la partie; et il n'y avait pas de juge, pas d'arbitre, pour veiller aux règles du fair-play. En matière de guérilla, l'homme isolé était réduit à son état primitif d'animal humain, régi par son instinct de survie et poussé par sa férocité atavique. C'était ça

ou laisser rapidement sa peau sur le terrain.

Bolan avait souvent joué à ce jeu-là, il en connaissait les implications et les règles non écrites.

Il s'occupa des derniers détails, s'enfonça ensuite dans le maquis arborescent et s'y intégra parfaitement. Il s'y sentait dans son élément, décidé à tuer pour ne pas être tué, telle une bête sauvage prête à bondir sur les autres fauves qui la traquaient.

La mort silencieuse était en marche.

CHAPITRE III

Marcus Caldara se trouvait à San Diego, de retour d'une mission « d'assainissement », lorsqu'un envoyé de la *Commissione* l'avait contacté.

— Tous les chefs sont d'accord sur un point capital, lui avait-on confié. Nous en avons assez de subir les méfaits de Mack Bolan. Nous ne savons pas où il est, mais nous connaissons le moyen de le contacter. Nous voulons que tu te charges de résoudre le problème de cette salope, Marcus. Il faut que tu réunisses les meilleurs hommes et que tu ailles au Mexique pour l'attendre.

— Pourquoi au Mexique ? avait rétorqué Caldara.

— Une convention va s'y tenir dans une dizaine de jours, il y aura de nombreux chefs sur place et nous pensons que cette information présentera un grand intérêt pour Bolan.

— N'est-ce pas dangereux pour tous ces gens importants, d'attirer ce type là-bas ?

— Si tu fais ce qu'il faut, les chefs ne seront pas en danger. Nous comptons sur toi.

— Je suis d'accord, évidemment.

— Bien. Tu as pris la bonne décision.

— Où ça doit se passer ?

— Nous te dirons exactement où et quand lorsque le moment sera venu. Ward Pirano se chargera de faire passer l'information à la grande pute. Tu connais Ward ?

— De nom. Je n'ai jamais eu affaire à lui directement.

— C'est un gars intelligent et vif. Dès que le travail sera fait de son côté, c'est toi qui devras prendre le relais.

— D'accord, monsieur.

— Débrouille-toi bien au Mexique et... Est-il besoin de t'en dire plus ?

Cette quasi-promesse avait laissé Caldara momentanément sans voix et lorsqu'il retrouva la parole, il répondit docilement :

— Bien, monsieur, je vois très bien le problème à résoudre. Je vais m'occuper de former cette équipe. Vous me laissez le choix, n'est-ce pas ?

— Choisis ceux que tu considères comme les meilleurs et les plus efficaces. Il y aura une prime de dix mille dollars pour chacun si tout se passe bien. Pour toi, ce sera beaucoup mieux qu'une prime.

Après le départ de l'envoyé de la *Commissione*, Marcus avait commencé à rêver à sa future promotion. Depuis deux ans, il dirigeait plusieurs équipes de *soldati* qu'on lui demandait périodiquement de

lancer dans des opérations coup de main sur le territoire national, au Mexique et en Amérique latine. Il avait fait plus que ses preuves. Jamais il n'avait failli. On parlait de lui en hauts lieux comme d'un élément très prometteur pour l'Organisation et il en avait eu des échos.

Marcus Caldara était un ancien capitaine des marines que l'Etat-major avait forcé à démissionner pour cruauté et sévices envers ses prisonniers ainsi que pour trafic de stupéfiants. Il n'y avait pas eu de jugement en cour martiale, l'armée ne voulant pas être éclaboussée par la crasse de ses actes.

Il avait été capitaine, il n'était plus rien actuellement. Seulement une barbouze récupérée par la mafia, un chef sans grade qui pourtant mettait tout son savoir de soldat au service des *amici*, avec l'espoir ferme d'obtenir un jour un vrai titre. Même si ce titre ne lui était décerné que par le Crime Organisé.

Il était à moitié italien par sa mère – qui l'avait reconnu – et à moitié juif par son géniteur qui s'était empressé de disparaître quelques jours après avoir appris que sa conquête était enceinte. Malgré sa double origine, la mafia le considérait comme un *amici* à part entière et respectait le travail qu'il faisait.

« Ce gars a une envergure de grand capitaine, avait dit un jour un *capo* de Los Angeles. Il ira loin. »

C'était aussi ce que pensait Marcus. Et, bon Dieu ! Il se pouvait bien qu'il sorte de cette future affaire avec une couronne de laurier en or. Colonel de la mafia ? Le terme ne le faisait pas sourire. Et pourquoi pas général des troupes ?

Après l'attaque démentielle qu'il venait de subir à Santa Clara, Marcus voyait soudain son futur avancement très, très compromis. La rage et l'humiliation lui échauffaient la tête mais il devait continuer d'afficher un visage imperturbable vis-à-vis de ses hommes.

— Marcus ? fit soudain une voix dans le talky qu'il tenait à la main.

— Oui, qui est-ce ?

— Bob. Je crois qu'on a trouvé l'endroit où le mec a pris pied sur le sec. Il y a une petite bande de sable avec comme qui dirait des empreintes de pas. Et puis, un peu plus loin, le rocher est encore mouillé. C'est un coup de bol qu'on ait trouvé ça juste avant la nuit. Va falloir s'éclairer maintenant avec des torches électriques.

— Evite le plus possible la lumière, Bob.

— Bien sûr. Mais ça va pas être facile. Ce maquis de merde est plein de buissons d'épineux.

— Bon. Tu as une idée de l'axe qu'il a pris ?

— On va essayer de remonter la piste. Y a une espèce de chemin

qui s'enfonce sous les arbres, peut-être une trace de sangliers. Ça se peut que le gus soit passé par là. En tout cas, il s'est payé une sacrée traversée, c'est à près de deux kilomètres de la plage. Il a dû nager un max sous la flotte pour qu'on le voie pas, et en ce moment, il doit pas être en super forme.

— O.K. Tu as combien d'hommes avec toi ?

— Quatre.

— Vas-y prudemment, je fais revenir un des rafiots et je t'envoie deux équipes de renfort.

— Ça ira, Marcus, t'inquiète pas.

Tandis que Marcus contactait le yacht sur une autre fréquence, Vecchi souffla à un de ses hommes :

— Pars en éclaireur avec Ned, Sammy. Essaie de repérer une trace de ce salaud.

Le soldat était lui aussi un ancien militaire, comme la plupart de ceux qui avaient été recrutés directement par Marcus.

— O.K., Bob.

— Prends aucun risque. Tu cherches, tu regardes, et si tu trouves quelque chose, tu te replies par ici en attendant les renforts.

— Te casse pas, fit Sammy en s'éloignant dans l'obscurité, suivi par son coéquipier.

Le renfort ne tarda pas. Caldara en avait pris la tête. Lorsque ces hommes eurent pris pied, ils furent disposés en ligne à l'orée du maquis et se tinrent en attente, leurs armes prêtes, les cartouches engagées dans les chambres.

Quelques minutes plus tard, Caldara et Vecchi entendirent un bruissement de branches et virent déboucher Sammy qui chuchota d'une voix essoufflée :

— On a trouvé quelque chose, je crois que c'est la bonne piste.

Il exhiba un paquet de cigarettes détrempé et à moitié vide. Vecchi le saisit et le renifla comme si cela pouvait lui apporter une information supplémentaire.

— Et Ned ?

— Il continue à chercher un peu plus loin. On peut pas avancer vite dans ces piquants.

— Allons-y, dit Caldara, s'avançant résolument vers le sentier et poussant Sammy devant lui. Montre-nous où tu as trouvé ça. Les équipes de renfort restent sur place.

La lune avait fait son apparition dans le ciel nocturne et commençait à répandre sur le paysage une clarté blafarde.

Au bout d'une vingtaine de mètres, Sammy s'arrêta et désigna une bande rocheuse le long de laquelle poussait une végétation rabougrie.

— Ce mec ne pourra pas s'en sortir, chuchota Vecchi dans le dos de

Caldara. Tout le coin est déjà bouclé.

Caldara n'en était pas si sûr. Il se demandait pourquoi Bolan avait stupidement laissé une trace de son passage. Ce n'était sûrement pas dans ses habitudes. Aurait-il placé un jalon pour tromper les équipes de recherche ? Pourquoi pas ? Il se pouvait qu'il soit ensuite retourné sur ses pas et se soit éclipsé de nouveau par la mer. C'était possible, mais Marcus ne croyait que mollement à cette éventualité. Pas après deux kilomètres sous la flotte, c'était difficilement envisageable, même pour un type comme Bolan.

Ils débouchèrent bientôt dans une petite clairière et la troupe réduite s'arrêta, les regards fouillant le décor sauvage dans le pâle éclairage lunaire.

Sammy fit encore quelques pas puis annonça :

— Ned est là. Hé ! T'as trouvé quelque chose, Ned ?

Les autres se rapprochèrent et virent enfin le soldat de la mafia. Il était assis contre un rocher en saillie, semblait se reposer en attendant les autres.

— Qu'est-ce que tu fous ? Réponds !

Le type demeurait silencieux et parfaitement immobile. Vecchi crut qu'il se tenait à l'écoute d'un bruit que personne d'autre que lui n'entendait.

Les yeux de Caldara s'étaient habitués à la faible clarté ambiante. Il s'avança vers le soldat adossé au rocher, faisant craquer de multiples branches sèches sous ses pas. Puis il sacra :

— Putain de Dieu !

Maintenant, il distinguait clairement le visage du type dont les yeux étaient exorbités, la bouche ouverte sur un cri silencieux. Ned était mort. Son corps était encore chaud.

Le faisceau d'une torche électrique se promena sur le cadavre puis sur le sol.

— Eteins-moi ça ! grogna Marcus.

Il avait vu les traces de piétinement sur le sol, la terre mise à nu, attestant de la violence du meurtre. Il imagina facilement le déroulement de la scène : une ombre silencieuse se déplaçant, invisible, dans le maquis. Et Ned tournant le dos, cherchant des indices, garrotté avant même d'avoir eu le temps de pousser un cri. Oui, Marcus imaginait très bien la chose.

Il vit autre chose aussi. C'était un costume mouillé, plaqué contre le rocher derrière le corps du soldat. Il étendit la main pour toucher le tissu humide près du cadavre.

— Et voilà ! Que ça serve de leçon à tout le monde, gronda-t-il en jetant des coups d'œil inquiets autour de la petite clairière. Ce gars est pire que la peste. Il va falloir s'attendre à tout avec lui, et ici il est dans son élément. Mettez-vous bien ça dans la tête : celui qui ne sera

pas sans arrêt sur le qui-vive sera pratiquement sûr de se faire assassiner par Bolan.

Vecci toucha lui aussi les vêtements humides.

— Il ne se balade quand même pas à poil !

— Pas son genre ! répliqua Marcus en haussant les épaules. Il portait certainement sa putain de combinaison sous ses fringues. Dis-moi, Bob, ton gars était armé, n'est-ce pas ?

— Evidemment.

— Qu'est-ce qu'il avait ?

— Un AK-47.

— Est-ce que tu vois un AK-47 quelque part ici ? grinça Marcus.

— Bon Dieu ! Le salaud lui a piqué son arme.

— Combien de chargeurs avait-il ?

— Deux, en plus de celui qui était dans le Kalash.

— Gagné !

— Quelle merde ! En tout cas, maintenant on sait que ce fumier est armé, commenta un soldat d'une voix rentrée.

— Ça te fait une belle jambe ! lui lança Vecci. Quand tu entendras ces pruneaux de 7,62 gueuler près de ta tronche, t'auras intérêt à t'en servir pour cavalier. Bon, comment tu vois la suite, Marcus ? On continue dans cet axe ?

— Dis pas de connerie. Est-ce que tu veux toi aussi ressembler à Ned ?

— Je te demandais seulement ton avis.

— Il faut que tout le monde se ramène et boucle ce secteur sur un rayon de cinq cents mètres. Bolan n'a pas pu dépasser cette distance en si peu de temps. Il ne peut pas être loin.

— Il faudra quand même établir le contact si on veut le descendre.

— Au besoin, on mettra le feu au maquis, Bob. Il sera bien obligé d'essayer de forcer le cordon d'encerclement, à moins qu'il préfère griller là-dedans.

CHAPITRE IV

L'Exécuteur, en effet, n'était pas loin. Tapi dans l'obscurité du maquis, il avait assisté à l'arrivée de la petite troupe mafieuse dans la clairière. Il avait écouté les paroles chuchotées de ces hommes et ressenti leurs sentiments angoissés. Il était resté parfaitement immobile jusqu'à leur départ et il passa en revue les visages qu'il avait observés. Il ne connaissait pas Caldara mais il avait examiné une fiche de renseignements se rapportant à l'ancien capitaine dévoyé; une fiche comportant une photo anthropométrique de face et de profil.

Son second ne pouvait être que Robert Vecchi, dit « Bob le Cogneur », également un ex-soldat qui avait servi sous les ordres de Caldara.

D'évidence, c'était Marcus Caldara qui dirigeait les équipes de tueurs à Santa Clara et la nouvelle ne lui procurait aucune joie.

Ce tueur jeté à la porte de l'armée n'en était pas moins un tacticien, un homme de terrain qui savait particulièrement coordonner sa troupe et utiliser toutes les astuces du combat.

Bolan s'efforçait déjà de prévoir la manière dont Marcus allait s'y prendre pour essayer de le coincer, afin d'agir en conséquence. Probablement, l'ex-capitaine allait-il lancer un double cordon d'encerclement. Le premier ayant pour mission de réduire graduellement le périmètre où se tenait l'Exécuteur, le second étant chargé d'empêcher une éventuelle percée du gibier.

Il avait entendu Marcus envisager de mettre le feu au maquis. La perspective n'était pas réjouissante. A cette époque de l'année, avec la chaleur, la flore desséchée pouvait flamber comme de l'amadou. Par chance, il n'y avait pas un poil de vent. Donc, il était peu probable que le mercenaire décide cette action.

Restait l'encerclement. Un ratissage en règle, des hommes progressant lentement à une dizaine de mètres l'un de l'autre. La distance de séparation était suffisante pour que Bolan franchisse en douce le premier cordon, mais il lui faudrait ensuite compter avec le second. Et Marcus avait très certainement prévu un repli par la mer. Il avait évidemment donné des ordres pour que le yacht et le cabin-cruiser établissent un blocus dans cette direction.

Il convenait donc d'opérer l'inverse de ce qui était envisagé. Pas facile. L'Exécuteur ne connaissait de l'endroit que ce qu'il en avait vu en débarquant en catastrophe. La carte géographique consultée préalablement ne mentionnait aucun détail utilisable et les bâtiments abritant la mafia n'y figuraient même pas. La seule indication valable consistait en une petite route – peut-être n'était-ce qu'une piste –

traversant en serpentant le désert, de l'endroit approximatif où était située la plage jusqu'à un lac dont le nom n'était pas mentionné sur la carte. Environ quinze kilomètres de trajet à travers la rocaïlle et la végétation desséchée.

L'autre choix qui se présentait à l'Exécuteur résidait en une attaque rapide du fortin de *Cosa Nostra* puis un repli en souplesse tandis que les forces adverses seraient forcées de se réorganiser.

En plus de son fidèle Beretta, il possédait maintenant un fusil d'assaut AK-47 avec quatre-vingt-dix cartouches. Ça n'avait rien à voir avec le barda qu'il avait perdu en mer, mais ça devait être suffisant pour occasionner un maximum de dégâts.

L'Exécuteur examina aussi la situation sur un plan purement psychologique. Quel était le moral de la troupe ? Après l'incendie de la maison principale, il ne devait pas être très brillant. A part un noyau dur, la plupart de ces gars devaient être enclins à la prudence et certains d'entre eux étaient probablement de trouille.

Il avait dénombré visuellement environ quatre-vingts hommes occupant les lieux. Il y en avait peut-être encore une trentaine qu'il n'avait pas aperçus, sans compter les *capi*. Cela portait le total estimé à cent dix. Et il y avait eu une dizaine de morts et autant de blessés. Ce qui restait des équipes de flingueurs faisait beaucoup pour un seul homme armé seulement d'une arme de poing et d'un fusil d'assaut.

Ouais, beaucoup trop. Mais il ne fallait pas s'arrêter à une considération de potentiel et de comparaison de forces en présence. L'Exécuteur avait raté partiellement son arrivée, mais il était tout de même sur place. Et il avait identifié le chef de toutes ces crapules chargées de lui faire la peau. Il connaissait l'essentiel de son *modus operandi* et pouvait prévoir ses réactions. Ce n'était déjà pas si mal.

Le problème immédiat de Bolan était d'éviter de se faire hacher menu par les équipes d'encerclement. Tout de suite après, il lui faudrait se jeter à la contre-attaque.

Il passa autour de son cou la bretelle de l'AK-47, glissa les deux chargeurs supplémentaires dans les poches de sa combinaison et vérifia le libre jeu du Beretta dans son holster d'épaule.

Il était prêt. Le jeu mortel n'attendait plus que le coup d'envoi.

CHAPITRE V

L'incendie était presque complètement maîtrisé. La façade de la maison apparaissait maintenant comme un amoncellement de gravats, les murs encore en place noircis par les flammes et la fumée. Les personnages importants avaient tous été cantonnés dans les bâtiments secondaires et des gardes du corps restaient en planque à proximité, surveillant la nature environnante.

Sur la plage, une dizaine d'hommes étaient répartis dans des zones ombragées, sur le pied de guerre et attentifs aux moindres consignes qui pouvaient être données.

Caldara avait envoyé au nord ses troupes de ratissage et attendait seulement une confirmation de la part des divers chefs d'équipes. Il était assis sur le sable, avait déplié une carte de la région et se penchait dessus avec attention. Vecchi se tenait à côté de lui dans la même position, une torche électrique éclairant la carte.

— A ton avis, Bob, il faudrait combien de temps pour traverser à pied cette partie du désert ? demanda-t-il.

Vecchi haussa les épaules et fit un petit bruit de bouche.

— Ça dépend du mec, je pense. C'est pas coton d'avancer dans cette merde.

— Moi, ça me prendrait probablement une journée, avoua Caldara. Mais un type bien entraîné...

— Tu penses qu'il pourrait essayer de passer par l'arrière pour se casser d'ici ?

— Possible. A sa place, c'est ce que je ferais.

Le mafioso posa le doigt sur un point de la carte.

— A moins d'être complètement givré et de s'enfoncer à travers les broussailles et les épineux, la seule possibilité reste cette piste de terre. Si j'étais ce mec et si j'arrivais à échapper à l'encerclement, j'essayerais de piquer un véhicule et je me barrerais par là.

Ainsi que la plupart des *capi*, Marcus avait été déposé à Santa Clara par un hélicoptère qui avait décollé de San Diego. Il ne connaissait de la région que l'environnement.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette direction ? questionna-t-il. La carte ne mentionne aucune agglomération de Santa Clara jusqu'à Riito.

— Deux ou trois petites exploitations tenues par des Indiens, je crois. Et aussi une station de relevés météo.

— Une station météo ?

— Ouais. C'est ce que m'a dit Ward. Le gars qui s'occupe de ça est un mec bizarre qui vit tout seul au milieu de ses appareils de mesure. Il a son camp au bord du lac. Je ne crois pas que Bolan envisagera de

se tirer de ce côté, il ne sait sans doute même pas ce qu'il trouvera dans cette direction.

— Bolan est toujours bien renseigné sur le terrain où il vient foutre sa merde, Bob. Mais je pense comme toi qu'il ne cavalera pas de ce côté. Il y a une autre possibilité : pourquoi n'envisagerait-il pas d'aller planquer son cul à Santa Clara ?

— Ce n'est qu'un village, fit valoir Vecci. A moins de quinze kilomètres d'ici. Par la mer, on y serait en vingt minutes, mais Bolan mettrait plus d'une journée pour franchir la distance.

Vecci se gratta le front, réfléchissant.

— Tu n'as pas tellement l'air de croire qu'on va le coincer ici, hein ?

— J'essaie d'envisager toutes les hypothèses. Il va falloir envoyer quelques hommes en repérage sur cette piste et aussi à Santa Clara.

— T'as raison, je vais m'en occuper.

— Il faudra aussi contacter San Diego et leur demander d'envoyer un hélico. Peut-être même deux si possible.

— Ceux qui ont amené les huiles ?

— Ceux-là ou d'autres.

— O.K. Il leur faudra environ une heure et demie pour se pointer ici.

— Fais le nécessaire.

Un homme les rejoignit, le visage noirci et les cheveux pleins de cendres.

— Ça y est, annonça-t-il, y a plus une trace de feu.

— Beaucoup de dégâts ?

— Ça oui ! Ce que l'explosion et l'incendie n'ont pas bousillé, la flotte l'a détruit. La moitié de la baraque est foutue.

Une voix se fit entendre, provenant du talky-walky posé à côté de Caldara :

— Marcus ! On a presque terminé le ratissage, mais y a aucune trace du mec...

Marcus tendit la main pour attraper l'appareil, mais il se passa alors un phénomène étrange. La radio, subitement, se désintégra sous ses yeux comme sous une brutale pression interne.

Tout de suite après, le visage du soldat arrivant fut gratifié d'un trou par lequel gicla un petit jeyser de sang et l'homme bascula à la renverse en émettant un drôle de soupir rauque.

— Nom de Dieu ! éructa Vecci.

En même temps que Caldara, il s'allongea brusquement au sol, éteignit la torche et braqua son P.-M. devant lui.

— Tu as vu d'où c'est venu ? cracha-t-il sourdement.

— Aucune idée. Ce salaud se sert d'un silencieux, c'est évident.

Les autres *soldati* répartis dans les zones obscures de la plage

avaient eux aussi réalisé ce qui venait de se produire. Il y eut des cliquetis d'armes. La troupe était nerveuse.

— Que personne ne bouge, chuinta Marcus. Repérez-le quand il recommencera à flinguer.

Il espérait avoir été compris.

Une vingtaine de secondes s'écoulèrent en silence, sans qu'aucun autre incident se produise.

— T'avais raison, chuchota Vecchi tout contre son chef. Il a baisé nos gars.

Le visage de Caldara s'empourprait progressivement de rage. Il ne disposait même plus de sa radio pour alerter ses hommes et les rameuter vers lui. Le grand fumier avait bien joué !

— Ecoute, Bob, on va pas rester plantés là comme des merdes. Rejoins quelqu'un qui a une radio et sers-t'en. Appelle tout le monde et qu'ils cavalent ici.

Vecchi ne paraissait pas très chaud pour se relever. Il n'avait pas envie de servir de cible à cette ordure de Bolan qui était sûrement planqué dans le maquis en bordure de la plage.

— Vas-y ! lui ordonna Caldara en pointant son pistolet-mitrailleur, je te couvre.

— Alors commence tout de suite le tir de barrage, Marcus, fit Vecchi en se relevant brusquement et se mettant à courir comme un dératé vers la maison en ruine.

Le staccato du P.-M. martela rageusement la nuit, une longue rafale arrosant la bordure de végétation sur une trentaine de mètres. En écho, des cris et des interpellations se firent entendre. Il y eut aussi des galopades, des soldats se précipitant vers ce qui leur semblait être des abris, essayant de comprendre ce qui se passait.

L'Exécuteur ne bénéficiait que d'un axe restreint pour réaliser son tir de précision. La vue qu'il avait de la plage, à travers une trouée du maquis, lui permettait néanmoins d'observer Caldara et Vecchi qui discutaient tranquillement sur le sable, échafaudant sans doute des hypothèses à son sujet. Ils se disaient peut-être que leur gibier risquait de glisser entre les mailles du filet et de prendre la tangente. Ils n'étaient sans doute pas sûrs d'eux, mais ils n'imaginaient pas non plus que leur proie ait pu contourner aussi vite la troupe de ratissage et se pointer ainsi dans leur dos, tout près de sa première attaque.

Bolan avait anticipé l'arrivée des équipes d'encerclement. Il avait trouvé une sente étroite puis suivi une bande rocheuse à travers les massifs épineux, et avait assez rapidement abouti à la lisière de la plage.

Il aurait facilement pu éliminer Caldara et son lieutenant, mais s'était contenté de les priver de leur moyen de communication et

d'abattre un soldat minable. Il leur avait envoyé un message qu'ils avaient reçu et compris clairement.

Il voulait les voir paniquer, la cervelle en pleine confusion, confrontés une fois de plus avec la mort. Il pensait aussi qu'il était préférable de laisser Caldara vivant, du moins pour l'instant. Les réactions de cet ancien combattant étaient prévisibles pour l'Exécuteur qui pouvait en tirer un avantage.

Tout de suite après avoir expédié deux balles de 9mm Parabellum avec son Beretta, tandis que l'ennemi mangeait du sable, il en avait profité pour accéder à une nouvelle position.

Il s'était allongé sur un rocher plat, à une cinquantaine de mètres de la plage qu'il pouvait à présent observer globalement. Il vit Bob Vecchi bondir sur ses pieds alors que Caldara commençait à tirer vers le maquis dans l'intention évidente de couvrir la course de son comparse.

Les autres, des soldats de la mafia, restaient immobiles, se croyant planqués aux yeux de l'agresseur qui pourtant les avait presque tous repérés. Il y en avait trois à moitié dissimulés contre l'amorce du ponton d'embarquement, deux autres allongés derrière une grosse touffe de genêts, encore quatre qui s'étaient répartis derrière de petits cabanons aux couleurs vives, et puis un groupe de cinq entassés derrière un Zodiac mis au sec. Tous ces types n'attendaient qu'un signal pour se ruer dans un assaut hargneux, faisant pétarader leurs armes.

Bolan s'était d'abord demandé pourquoi Caldara n'avait pas donné ce signal. Il comprit tout de suite après. L'ancien soldat avait estimé que les risques étaient trop importants contre un combattant embusqué et invisible. Il avait préféré regrouper le plus vite possible les équipes de bouclage pour cerner le nouveau périmètre sensible. Pour cela, il avait besoin d'une radio, aussi avait-il envoyé Vecchi en récupérer une.

L'Exécuteur avait été étonné de passer aussi facilement entre les hommes chargés de le coincer dans le maquis. Les *soldati* en attente sur la plage constituaient vraisemblablement une partie de la troupe commandée par Caldara. Les autres, ceux qu'il avait lancés dans le maquis, n'étaient sans doute que des flingueurs d'occasion. Le tueur en chef avait misé sur le nombre, pas sur la qualité de ces types, et c'était une erreur.

Il vérifia l'AK-47 et calcula l'angle du tir qu'il aurait à effectuer, choisissant de limiter ses efforts et ses munitions. Puis il observa minutieusement ses cibles. Il se sentait vulnérable à un retour de feu de la part de ceux qui étaient dissimulés derrière les cabanons. Ces cinq-là étaient suffisamment espacés pour constituer un danger réel. Il convenait donc de s'en occuper en premier.

Il fallait que le blitz soit bref et brutal et terminé avant que l'ennemi ne puisse comprendre ce qui se déroulait. S'il réussissait à nettoyer cette partie de la propriété, il serait presque tiré d'affaire.

Là-bas, Vecchi allait disparaître derrière un angle de la grande maison sinistrée. Tant mieux s'il réussissait à trouver une radio pour rapatrier la troupe distante.

Le feu nourri envoyé aveuglément par Caldara cessa d'un coup. Le moment était venu.

Moins d'une seconde après ce silence relatif, l'AK-47 entra en action, faisant entendre son staccato meurtrier. Une nuée de projectiles de 7,62 cribla les cabanons en enfilade, les traversant comme s'il s'était agi de boîtes d'allumettes. Des hommes se redressèrent violemment pour bouler ensuite comme des lapins, leur chair lacérée, du sang giclant de toutes parts.

Caldara se mit alors à beugler des ordres pour commander l'assaut de tous ceux qui occupaient la plage et, aussitôt, des silhouettes jaillirent de l'ombre, s'élançant vers la lueur étincelante accrochée au bout du canon de l'AK-47.

Bolan leur permit de faire quelques pas puis leur expédia une nouvelle giclée meurtrière, balayant toute une rangée d'attaquants, semant mort et destruction.

Mais l'effectif proche se révélait plus nombreux que prévu. Il y avait au moins vingt soldats lancés dans une contre-attaque et qui se sentaient forts de leur nombre.

Il en élimina cinq d'une seule rafale, puis trois autres, fit tomber le chargeur vide qu'il remplaça aussitôt et poursuivit son tir, réduisant la ligne d'assaut à une huitaine de types qui s'éparpillèrent aussitôt, comprenant un peu tard qu'ils n'avaient aucune chance de s'opposer à ce déluge de plomb brûlant qui s'abattait sur eux.

L'index souple sur la détente du Kalashnikov, l'Exécuteur leur balança plusieurs brèves rafales qui les couchèrent l'un après l'autre sur le sable, tandis que des balles miaulaient près de lui, tirées trop précipitamment et sans grande précision.

L'un de ces hommes mourut à moins de dix mètres de la position occupée par Bolan, expédiant un dernier coup de feu en l'air, un rictus de haine fixé sur le visage.

Bolan cessa de tirer et se laissa glisser du rocher. Le carnage était suffisant. Il lui fallait maintenant s'enfoncer de nouveau sous le couvert de la végétation desséchée.

Alors que des cris de rage retentissaient dans la propriété, il faisait déjà son chemin vers son troisième lieu d'attaque.

Le talky-walky tremblait dans la main de Vecchi. Il avait une trouille bleue et ne parvenait pas à s'en cacher.

Caldara venait de le rejoindre après une course d'une centaine de mètres et cherchait son souffle.

— Tu leur as dit de ramener leurs culs ? cracha-t-il.

— Ouais. Ils arrivent. Une partie à pied, l'autre avec le bateau.

— Qu'ils se magnent !

— Ils font sans doute tout ce qu'ils peuvent. C'est dingue !

Comment ce mec peut-il être partout à la fois ?

— Il n'est pas partout, Bob. Il se déplace, c'est tout.

— Putain ! Combien a-t-il bousillé de nos gars, cette fois ?

— Au moins une vingtaine.

— C'est pire qu'une calamité. Comment tu peux expliquer qu'il soit revenu par ici ? Moi, à sa place, j'aurais taillé la route en vitesse.

— Mais tu n'es pas Bolan.

— Il ne peut quand même pas continuer comme ça toute la nuit...

— Bien sûr que non. Il tombera à court de munitions avant peu.

— Je voudrais en être sûr.

Le tueur en chef demeura silencieux, écoutant les bruits de la nuit, les interpellations qui se faisaient entendre parfois dans la propriété. Au bout d'un moment, il crut aussi percevoir le bruit d'une troupe en approche, maudit mentalement les crétins incapables de se déplacer en silence.

Vecchi se tenait immobile à côté de lui. Il se racla la gorge, s'apprêtant à parler, quand une salve pétaradante se déchaîna de nouveau à bonne distance.

— Oh, merde ! Ça y est, fit Vecchi. Il recommence son cirque.

Marcus grimaça. Il rafla la radio que tenait l'autre et se mit à débiter des ordres :

— Ne vous laissez pas accrocher ! Refusez le contact ! Johnnie, tu m'entends ?

— Je t'écoute, Marcus !

— Regroupe tes hommes et replie-toi sur un seul front, au sud.

— Tu veux qu'on laisse le champ libre à ce fumier ?

— Ouais. Plus question d'essayer de le serrer. Laissez-le avancer vers vous et concentrez le feu à son approche. Dave !

— Ouais...

— Avec Willy et son groupe, tu vas former les deux branches d'une tenaille pour repousser le gibier vers la ligne de Johnnie. Faites autant de bruit que vous voulez, l'essentiel, c'est qu'il vienne buter sur ce barrage. Et ne laissez aucune arme sur le terrain. Compris, tout le monde ?

Il y eut plusieurs accusés de réception. Caldara stoppa l'émission, resta quelques secondes à réfléchir avant de maugréer :

— Qu'est-ce que foutent ces branleurs, avec leurs hélicos ?

Vecchi jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre.

— Il leur faudra encore quarante-cinq minutes, au moins. Ça me paraît pas bien barré, Marcus. Quels dégâts va-t-il encore nous faire pendant tout ce temps ? Combien de gus ont déjà été assassinés par cette pute venimeuse ?

CHAPITRE VI

L'Exécuteur avait achevé sa troisième attaque-éclair et évacué les lieux avant que les chefs d'équipes ne puissent réagir et, déjà, il s'avavançait vers un quatrième point d'impact.

Il commençait à se sentir à l'aise dans ce maquis. Il avait repéré plusieurs sentes naturelles, tracées probablement par des sangliers, et s'en servait pour se déplacer rapidement, les yeux bien accoutumés à la nuit, sous la lueur blafarde de la lune.

Bolan se servait d'une tactique de guérilla. Il entraînait la ligne ennemie dans une direction qu'il avait choisie pour écarter les *amici* les uns des autres et ainsi se glisser entre les mailles du filet. La manœuvre adverse était facile à comprendre. Une meute bruyante le poussait vers une ligne de tueurs embusqués.

Au lieu de donner dans le panneau, il s'arrangea pour se faire repérer et emmena sur ses traces une équipe de mafieux qu'il contourna en quelques instants avant de se retourner contre eux.

Il sut que sa tactique avait réussi dans le chaos qui suivit sa quatrième attaque, un blitz dévastateur qui fit encore six morts et plusieurs blessés. Il s'installa ensuite au sommet d'un piton rocheux et observa l'ennemi paniqué qui essayait de regrouper ses forces avant de poursuivre son chemin vers le sud.

Bolan constata qu'on avait retiré aux morts leurs armes inutiles. Caldara ne négligeait rien. Celui-ci acceptait de sacrifier quelques hommes à son gibier, pourvu que celui-ci continue à dépenser ses précieuses munitions.

Mais le petit jeu de dupes était arrivé à sa fin. Bolan, en effet, n'avait presque plus de cartouches et il avait assez détendu les mailles du filet pour le traverser sans trop de problème.

Il écouta la meute s'éloigner vers le sud, puis il se laissa glisser jusqu'à terre et progressa rapidement vers son prochain objectif.

La mafia ne s'attendait évidemment pas qu'il revienne une troisième fois sur le lieu de sa première attaque. Pour un type comme Caldara, cela relevait de la démente. Ce fut donc ce que fit l'Exécuteur.

S'avavançant prudemment jusqu'aux limites de la propriété, il prit son temps pour examiner les lieux.

Des fils électriques avaient été tirés sur le sol, en remplacement des circuits usuels endommagés. Un groupe électrogène à moteur Diesel ronronnait doucement dans un petit local en ciment. De place en place, des spots et des projecteurs éclairaient des portions de terrain, laissant de nombreuses zones d'ombre.

La plage était distante d'environ trois cents mètres; la grande maison délabrée un peu plus proche, et les pavillons secondaires étaient visibles dans le fond du parc.

L'incendie avait été maîtrisé mais un peu de fumée mêlée à de la vapeur d'eau s'échappait encore de plusieurs fenêtres et par l'énorme brèche ouverte dans la façade. Des gravats, une partie du mobilier et divers objets jonchaient la terrasse et la pelouse. Plus loin, gisaient des cadavres alignés sur le sol, chacun enveloppé dans un drap. Bolan comptait une quinzaine d'hommes qui se traînaient d'un air abattu près de la maison. D'autres se tenaient en protection près des pavillons où, d'évidence, on avait mis à l'abri le gratin de la mafia venu sur place.

Un 4x4 Bronco était garé derrière le pavillon le plus proche de Bolan et il y avait un autre véhicule tout-terrain, un gros Dodge 6x6 à côté duquel se tenait un homme armé d'un fusil à pompe. Mais aucun autre moyen de locomotion n'était visible. Pour l'Exécuteur, cela signifiait que la majeure partie de la mafia était arrivée par la mer ou par la voie des airs.

Pourtant la présence de deux véhicules tout-terrain, logiquement, impliquait l'existence d'une route ou d'une piste dans cette région sauvage. Il avait d'ailleurs forcément fallu une route pour la construction de ces installations. Sans doute était-ce cette piste qu'il avait notée sur la carte routière.

Se déplaçant d'une vingtaine de mètres, l'Exécuteur engloba mieux l'arrière de la propriété. Il découvrit l'amorce d'une voie asphaltée débouchant à travers un large portail en fer et se transformant ensuite en allée de gravier.

L'écho de quelques coups de feu arrivait jusque-là, attestant que les chasseurs de scalps continuaient de cavalier après leur proie. Certains *soldati* avaient sans doute la gâchette nerveuse et aussi la trouille aux fesses. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. Bolan en était ravi. Encore un peu et ils en seraient à se tirer les uns sur les autres. Pendant ce temps, il leur avait bel et bien échappé et ne risquait pratiquement rien, à moins de commettre une erreur grossière. Les quelques porteflingues occupant la propriété étaient loin de s'imaginer que l'Exécuteur se tenait tout près d'eux, et ils avaient relâché leur tension. C'était parfait.

Il observa l'homme près du Dodge. Celui-là était en train d'allumer une cigarette, son arme posée au sol. Ce véhicule pouvait constituer un moyen de repli pour Bolan. Pas tout de suite, car il tenait à terminer le travail, mais il entrevoyait déjà une belle échappatoire.

Il en était là de son observation lorsqu'une porte du pavillon le plus proche s'ouvrit à la volée, laissant apparaître une silhouette féminine qui se dirigea hâtivement vers le Bronco. Quelques secondes plus tard, deux types quittèrent également la maison et s'élancèrent

derrière elle, la rejoignirent alors qu'elle ouvrait la portière côté conducteur et l'attrapèrent sans ménagement.

La femme ne se laissa pas faire. Elle se mit à crier des insultes, distribua des coups, griffa, mais ses efforts furent vains et les deux colosses la ramenèrent de force dans la bâtisse.

Dès son apparition, Bolan avait été intrigué par la présence d'une femme dans le fortin de la mafia. Ensuite, il eut la révélation qu'il connaissait cette voix ainsi que les expressions verbales cinglantes qu'il lui avait entendu prononcer. S'il ne se trompait pas, il allait devoir intervenir sans tarder.

Ses dents grincèrent. Il n'avait vraiment pas besoin d'un tel problème sur les bras. Mais le destin ménage parfois d'amères surprises.

Le type près du Dodge représentait un handicap à une pénétration en douceur dans la place. Bolan décida de le tuer silencieusement à l'aide du Beretta, mais retint son geste en entendant une radio émettre un appel. L'homme attrapa son talky-walky et grommela un borborygme auquel succéda une voix cassante donnant de brèves consignes. Il rangea ensuite la radio, ramassa son arme et se mit à marcher vers la plage, sans se douter qu'il venait tout juste d'échapper à la mort.

Sans plus attendre, l'Exécuteur franchit la clôture bordant la propriété et s'avança rapidement vers le bâtiment où l'on avait enfermé la femme. Il frappa carrément à la porte d'entrée, la vit s'ouvrir sur un gorille qui écarquilla les yeux en apercevant la haute silhouette noire, et lui envoya une balle silencieuse dans le nez.

Repoussant le mafieux, il fit irruption dans un hall carrelé, entendit tout de suite une voix furieuse d'homme, en provenance de l'étage. Trois secondes plus tard, il débouchait sur le palier, se laissant conduire par les imprécations qu'il percevait et repoussait violemment une porte.

Deux hommes occupaient un petit salon cossu éclairé par des appliques. Le plus proche était un porte-flingue au faciès bestial. L'autre, en costard à cinq cents sacs, tirait méchamment sur une cigarette et envoyait la fumée en direction de la fille qui se tenait en position recroquevillée sur un divan.

Bolan reconnut immédiatement le pourri élégant : Leonardo Vincenti, un *capo* important de Los Angeles dont il connaissait par cœur le curriculum vitae. Cinq inculpations durant les dix dernières années pour divers crimes fédéraux, mais aucune condamnation. Trafic de stupéfiants, proxénétisme à grande échelle, corruption de fonctionnaires, détournement de matériel militaire, commandite d'assassinats multiples, etc.

D'un seul coup d'œil, Vincenti vit tomber son garde du corps,

aperçut la sinistre silhouette crachant le feu avec son Beretta silencieux, et eut conscience de l'imminence de sa propre mort. La cigarette trembla entre ses doigts et il s'immobilisa, balbutiant quelques mots en essayant d'affermir sa voix.

— Qu'est-ce que tu me veux, Bolan ? Je n'ai rien de spécial contre toi.

— Moi non plus, répliqua l'Exécuteur en lui envoyant une pastille de 9 mm entre les yeux.

Le gros bonnet bascula lentement sur lui-même dans un rougeoiement de sang.

La fille contempla un instant le spectacle immonde, gardant les yeux grands ouverts. Elle portait une chemise de sport, un jean et des bottes souples. La position de son corps sur le divan indiquait qu'on l'y avait jetée de force. Sa chemise était déchirée et dévoilait une somptueuse poitrine. Son visage portait les rougeurs des coups qu'elle avait récemment reçus, mais son expression ne reflétait aucunement la peur. Visiblement, elle était furieuse et passablement contrariée.

— Debout, soldat ! dit-il sèchement à la fille. On se casse.

Les yeux rivés aux siens, elle se leva vivement.

— O.K., répliqua-t-elle sur le même ton en se dirigeant vers la porte.

Il l'y précéda, ouvrit le chemin jusqu'au rez-de-chaussée et promena un regard rapide sur les environs. Le terrain était dégagé.

— Quel était ton plan ? demanda-t-il abruptement.

— Rien d'autre que m'éloigner d'ici au plus vite. Je suis complètement grillée.

Bolan s'en était rendu compte. Ça ne l'arrangeait vraiment pas, mais il ne pouvait la laisser dans cette dangereuse situation.

— Il y a une piste qui mène jusqu'aux lacs, ajouta-t-elle. C'est la seule issue. Là-bas, j'ai un contact sûr.

C'était un exposé lapidaire de ses intentions, mais le temps n'était pas aux longues explications. Il comprenait ce qu'elle voulait dire.

Vivement, il entreprit d'ôter la veste et le pantalon du mafioso qui gisait en travers du carrelage, les enfila par-dessus sa combinaison de combat. Les vêtements lui allaient à peu près. Ils étaient à peine tachés de sang.

— O.K., répliqua-t-il en entraînant la fille vers le Bronco.

Il la fit monter, s'installa lui-même au volant.

La clé de contact était sur le tableau de bord. Le moteur ronfla doucement à la première sollicitation et il embraya doucement, dirigeant le 4x4 vers l'allée de gravier.

Un garde se tenait près du portail. Il se démasqua à l'approche du Bronco et se planta au milieu de l'allée, un pistolet-mitrailleur Uzi tenu dans le creux de son bras.

Bolan ralentit, s'arrêta à la hauteur du pourri et le laissa s'approcher.

— Tu m'ouvres la lourde ? lui lança-t-il sur un ton complice.

Le type jeta un coup d'œil dans l'habitacle, essaya de scruter le visage du conducteur et celui de la femme à côté de lui.

— Qu'est-ce qui se passe, où allez-vous ? demanda-t-il, hésitant.

— Tu veux peut-être le demander à Léo ? renvoya Bolan.

— Eh ben... Monsieur Vincenti n'est pas avec vous ?

— T'es con ou quoi ? Va m'ouvrir ce portail avant que je me fâche.

Le gars hésita encore une seconde puis fit demi-tour et alla tirer un battant de métal. L'Exécuteur engagea le véhicule tout-terrain sur la petite bande asphaltée, freina et mit pied à terre.

— Je veux ton flingue, dit-il au mafioso.

— Et puis quoi encore ? Vous...

Il ne termina pas sa phrase. Une balle Parabellum lui fit péter le front et Bolan le délesta de l'Uzi ainsi que d'un chargeur de rechange. Il tira le corps dans une zone d'ombre, referma ensuite le portail et reprit le volant.

La guerre de Santa Clara prenait une tournure imprévue. Il ne savait pas encore ce que cela lui apporterait, mais il s'attendait au pire. C'était une manière de conjurer le sort.

Mais peut-être, après tout, cette fille constituait-elle une carte majeure, un atout que lui distribuait le destin.

CHAPITRE VII

La fille à côté de lui se taisait depuis leur sortie de la maison. Elle l'observait avec attention, un léger sourire accroché à ses lèvres pulpeuses. Dans la faible clarté de la lune, Bolan la regarda brièvement et lui rendit son sourire. Elle avait un adorable visage encadré par une chevelure brune légèrement ondulée, des yeux bleus, et une expression de madone impertinente sous un maquillage discret.

Malgré le déguisement, il l'avait reconnue d'emblée. Il la connaissait bien. Elle s'appelait Eva Swanson. Durant des années, elle avait fait partie de la DEA, la *Drug Enforcement Administration*, et travaillait occasionnellement avec la section 127 du FBI, c'est-à-dire le département fédéral chargé des cas spéciaux dans le cadre du Crime Organisé.

Sous sa véritable apparence, elle était rousse avec d'adorables yeux verts. Une teinture avait visiblement modifié la couleur de ses cheveux et elle portait évidemment des lentilles de contact colorées. Ça, plus un maquillage approprié, et son signalement n'avait plus rien à voir.

— La forme ? demanda-t-il.

— Bien meilleure que tout à l'heure, soupira-t-elle. Merci. J'étais mal partie.

Au bout de quelques centaines de mètres, la route goudronnée se changea en une piste de terre battue, mais, malgré tout, très carrossable. Bolan roulait sans phares. La clarté lunaire était suffisante.

— Frank ne m'a pas dit que tu te trouvais dans le circuit.

Frank Vitali était le demi-frère d'Eva, l'ancienne taupe fédérale que Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, avait retirée du jeu périlleux avant qu'il soit grillé, et qu'il avait réintégrée au sein de la section 127, puis des Black Warriors.

— Frank n'en sait rien, répondit-elle. Ça s'est passé très vite et je n'ai pas eu le temps de l'avertir.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— J'ai servi d'alibi à Léo Vincenti.

— Tu veux bien m'expliquer ?

— Ça remonte à une quinzaine de jours. Je l'avais dragué en douce pour m'infiltrer dans une grosse filière de stupés à L.A., sans savoir qu'il était homosexuel. Lorsque je l'ai compris, j'ai failli lâcher le bonhomme pour me tourner vers une autre cible, mais il a brusquement joué le jeu et m'a dit qu'il avait besoin d'une secrétaire pour se rendre à un congrès. Je n'ai su qu'il s'agissait du Mexique qu'avant-hier soir, et il m'a tout de suite embarquée dans un avion,

puis dans un hélicoptère à San Diego. As-tu une cigarette, Mack ?

— Non. J'ai dû en faire cadeau aux *amici*.

Ouvrant le vide-poches du véhicule, elle y trouva un paquet froissé à côté d'un talky-walky, se glissa une cigarette entre les lèvres. Bolan lui offrit du feu.

— Je me suis d'abord demandé comment un homosexuel pouvait s'intéresser à moi. En réalité, il se fait souvent accompagner par des filles auxquelles il ne touche évidemment pas. Des bruits ont déjà couru dans le milieu au sujet de ses habitudes et il fait tout pour donner le change à ses copains. Il a même été jusqu'à proférer des menaces pour m'imposer ici.

Cela ne surprenait pas l'Exécuteur. Dans un univers de machos comme celui de la mafia, le fait d'être homosexuel était immanquablement interprété comme une faiblesse coupable.

— Comment t'es-tu fait épingle ? demanda-t-il.

— Par imprudence. Je me croyais sans doute un peu trop confortablement installée dans la combine. Léo m'a surprise tout à l'heure en train de parler dans un module satellitaire avec un gars de Washington. Je faisais un rapport succinct sur la situation. Il était revenu en douce et écoutait depuis un moment derrière une porte. Je crois qu'il se méfiait de moi depuis quelque temps. Finalement, il m'aurait tuée après m'avoir arraché tout ce que je sais.

— C'est une mission FBI ou DEA ?

— DEA uniquement.

— Et maintenant ?

Bolan envisageait de placer la fille hors de la zone de danger, puis de revenir pour achever le travail entamé.

— Maintenant... Je pense que c'est cuit pour moi. Je voulais rejoindre un contact près des lacs. C'est à une vingtaine de kilomètres par ce chemin. Le gars a une radio longue portée, je pourrai demander une évacuation.

Elle ajouta après un petit silence :

— Tu pourrais en profiter par la même occasion.

— Je n'ai pas terminé, grogna-t-il.

— Tu plaisantes ? Tu leur as bousillé plus des deux tiers de leurs effectifs.

— Je veux les gros bonnets. Combien y en a-t-il sur place ?

— Une bonne douzaine, sans compter Léonardo. Mais je crois que c'est à l'eau de ce côté, Mack.

Il lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— Des hélicoptères vont arriver d'un instant à l'autre pour les embarquer et les rapatrier de l'autre côté de la frontière. Même si tu faisais demi-tour maintenant, ce serait sans doute trop tard. Et tu ne me parais pas très bien équipé en matériel offensif. Ces types ne vont

pas tarder à s'apercevoir qu'ils mènent leur recherche du mauvais côté et ils vont rappeler la troupe.

L'Exécuteur le savait. Il avait conscience de la précarité de sa situation et de l'ampleur de la tâche qu'il aurait à accomplir en repartant à l'assaut de la place ennemie. Il n'avait plus qu'une vingtaine de cartouches pour son Beretta et six ou sept pour l'AK-47. Quant au P.-M. Uzi, ce n'était qu'une arme de proximité, peu précise.

Pour diminuer la tension qui s'était installée dans l'habitable, il dit :

— Ça fait combien de fois qu'on se rencontre sur un même terrain, Eva ?

— Un paquet, sourit-elle. Jusque-là, on s'en est bien tirés tous les deux, n'est-ce pas ?

C'était vrai. Eva Swanson, à sa manière, était elle aussi une combattante. Il l'avait plusieurs fois sortie du pétrin, mais elle lui avait rendu d'incalculables services au cours de plusieurs opérations.

Après tout, sa proposition n'était pas si mauvaise. Si Bolan pouvait utiliser une radio longue portée, il aurait la faculté d'appeler Jack Grimaldi pour lui demander un nouvel armement. Il pourrait aussi utiliser son hélico pour filer le train aux huiles de la mafia et, éventuellement, les attaquer pendant qu'ils tentaient de se mettre au vert. Pourquoi pas ?

Il commença à se détendre, négocia un virage en soulevant un gros nuage de poussière. Une longue ligne droite s'étendait maintenant devant eux.

— C'est un nommé Marcus Caldara qui dirige les opérations à Santa Clara, indiqua-t-elle. Un type efficace et très dur.

— Je suis au courant.

— Il a été désigné par les pontes de New York pour t'attendre ici et te régler ton compte.

— New York ? s'étonna Bolan.

— C'est ce que j'ai compris, je ne crois pas qu'il y ait d'erreur. Léonardo en discutait avec un autre. Il parlait de Frank Davidof comme celui qui est à l'origine de l'opération.

Davidof était le *capo di tutti capi* par intérim de *Cosa Nostra*, en attendant les prochaines élections à Manhattan. Il se nommait en réalité Minotti. Frank Minotti. Il tenait son surnom de sa manie d'avoir constamment les dents serrées sur un cigare de La Havane. Certains mafieux prétendaient même qu'il gardait son cigare pour bouffer, dormir et baiser. Il était aussi le frère cadet d'un autre Minotti, un important mafioso que l'Exécuteur avait éliminé cinq ans plus tôt.

— Y a-t-il des grossium de New York, ici ? questionna-t-il.

— Pas à ma connaissance. C'est une réunion réservée

exclusivement aux pourris de la côte Ouest.

Ceux de Manhattan, bien sûr, n'avaient pas voulu se mouiller.

L'Exécuteur jetait de temps en temps un coup d'œil dans le rétroviseur. Depuis quelques minutes, il ne voyait plus les lumières du camp de Santa Clara. Pourtant, brusquement, une lueur dansante se signala derrière le Bronco, à une distance qu'il estima à sept, huit cents mètres.

Bon, on avait découvert les cadavres dans le pavillon et celui du garde près de la grille du parc. La déduction avait été aisée. La chasse commençait.

La jeune femme s'était retournée et avait compris, elle aussi.

— C'est le Dodge, déclara-t-elle d'un ton très calme. Il n'y avait que deux véhicules.

Probablement le gros 6x6 était-il bourré de *soldati* armés jusqu'aux dents.

Bolan accéléra un peu. Il désigna le vide-poches :

— Prends la radio et écoute ces types. Elle doit être calée sur la bonne fréquence.

Eva Swanson tendit le bras pour saisir l'appareil, le brancha, et une voix se fit tout de suite entendre :

— ... non, on n'a toujours rien en vue. On roule pourtant plein pot.

La voix caractéristique de Marcus Caldara claqua :

— Continuez ! Il n'a pu prendre que cette piste. Ramène-le-moi, Marco. Compris ?

— Bien compris. On va faire l'impossible.

— Je te demande seulement d'attraper ce fumier et de me ramener son cadavre.

— Bien, monsieur.

Le ton du soldat de la mafia, dans le Dodge, était empreint d'incertitude et de doute malgré ses affirmations. Bolan le comprenait. A travers le maquis sauvage, il n'était plus protégé par toute une troupe prête à accourir pour lui prêter main-forte. Il ne se trouvait plus dans son élément initial.

— As-tu déjà roulé sur cette piste ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Non, je n'ai pas quitté la propriété. J'y suis arrivée en hélico avec Vincenti. Mais j'ai vu une carte assez détaillée.

— Y a-t-il un embranchement avec une autre piste ?

— Pas à ma connaissance. Ce chemin va tout droit aux lacs. Enfin, quand je dis tout droit...

Le Bronco roulait à près de 100 km/h sur la petite chaussée de terre battue, ralentissant à peine pour négocier les virages. Ils avaient parcouru environ six kilomètres depuis leur départ. Le maquis se faisait moins dense dans ce secteur. Soudain, Bolan freina et fit repartir le 4x4 en marche arrière pour rejoindre un terre-plein naturel

sur le côté, un peu avant une courbe. Il y fit rouler le Bronco qu'il enfonça ensuite dans le maquis, lui fit faire demi-tour et l'immobilisa. Puis, le P.-M. Uzi braqué par l'ouverture de la vitre latérale, il se tint en attente, l'index prêt à presser la détente.

CHAPITRE VIII

La lueur des phares grossissait très vite, à travers le feuillage. Le conducteur du Dodge roulait sans aucun doute à fond la caisse. Il dut pourtant relâcher la pression sur l'accélérateur en parvenant à une cinquantaine de mètres du virage en amont duquel Bolan avait planqué le Bronco.

Il les vit le temps de quelques secondes, lorsqu'ils passèrent à sa hauteur : cinq gars entassés dans le 6x6, accrochés aux ridelles pour résister aux cahots de la piste. Apparemment, personne parmi eux n'eut l'idée qu'ils venaient de dépasser leur gibier.

Le Dodge dérapa un peu en négociant la courbe et souleva un rideau de poussière, puis son gros moteur rugit pour reprendre de la vitesse.

— Gagné, fit Eva. Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ?

— Leur filer le train et les éliminer, lui dit l'Exécuteur. Je vais leur laisser deux ou trois minutes d'avance.

D'un côté, il n'avait pas l'intention de rebrousser chemin et, de l'autre, cette équipe mobile lui bouchait sa seule porte de sortie. Et puis il avait une idée en tête. S'il réussissait à la concrétiser, il pouvait bluffer la mafia.

Le module satellitaire que Marcus Caldara plaquait contre sa joue était poisseux de sueur. Bien sûr, ce que lui lâchait Frank Minotti dans le creux de l'oreille n'était pas fait pour le rendre heureux.

— Tu voudrais peut-être que je te fasse des compliments, Marcus ? Je m'attendais à ce que tu m'appelles pour m'annoncer la bonne nouvelle que tout le monde attend ici et qu'est-ce que j'entends ? Bolan cavale tranquillement dans la région après avoir bousillé tous tes effectifs ! Tu me déçois beaucoup, vraiment !

— Il n'a pas bousillé tous mes effectifs, protesta Caldara. A peine la moitié.

— Bien, bien ! Ça me fait plaisir qu'il te reste encore quelques hommes. Nous avons eu tort de te confier ce travail. Nous pensions que tu étais vraiment à la hauteur, Marcus.

— Ecoutez, monsieur Minotti, rien n'est encore perdu. Bolan s'est taillé, c'est vrai, mais j'ai lancé un commando qui ne va pas tarder à le rattraper et il se dirige en ce moment vers un cul-de-sac.

L'ex-marine avait un regard de chien battu, mais il remarquait tout de même par la fenêtre le va-et-vient d'hommes qui finissaient d'entasser les derniers cadavres sur la pelouse, les recouvrant ensuite avec des draps.

Comme « Davidof » demeurerait silencieux, depuis son fief de Manhattan, Marcus enchaîna :

— Plus je réfléchis et plus je me dis que Bolan était au courant de ce qui l'attendait ici. Il a repéré le système de défense dès son arrivée, qu'on ne me dise pas le contraire. A mon avis il avait tout prévu.

— Veux-tu dire par là que quelqu'un a vendu la mèche ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Il était beaucoup trop sûr de lui en débarquant. Je suis certain qu'il savait qu'on avait monté une souricière et qu'il connaissait l'importance de nos effectifs. Il a carrément foncé dans le système avec ce bateau bourré d'explosif après s'être jeté à l'eau.

— Tu t'attendais peut-être à ce qu'il te fasse une déclaration de guerre ?

— Evidemment non. Ce type, Zuccharo, lui a forcément lâché le morceau.

— Qui est-ce ?

— Celui qui a fait passer le message à Washington pour qu'il soit relayé à Bolan. Je pense que Ward n'a pas eu une très bonne idée en choisissant ce gus.

— Tu as interrogé ce Zuccharo, Marcus ?

— J'ai vraiment pas eu le temps de m'occuper de ça, monsieur Minotti. Depuis le début de la nuit, je suis continuellement sur la brèche avec ce salaud qui rôde dans les parages et...

— Je croyais qu'il était en fuite vers un cul-de-sac ? coupa le *capo* de New York d'un ton sarcastique.

— Oui, bien sûr... Mais je dois continuellement coordonner les équipes de recherches, m'occuper de faire revenir les groupes de bouclage et...

— Je me fous de ce que tu as eu à faire, Marcus. Ce qui m'intéresse, c'est ce que tu vas faire et comment ça va se passer.

— Vous avez raison. Eh bien... Je vais m'arranger personnellement pour mettre la main sur Bolan. Et s'il arrivait à prendre le large, je le rattraperais. N'importe où il se planquera, vous pouvez me faire confiance.

— Tu as déjà bien ébranlé la confiance que nous avions placée en toi, Marcus. Dis-moi... Si tu ne peux pas liquider Bolan à Santa Clara, où le pourras-tu ?

— Sauf le respect que je vous dois, monsieur Minotti, c'est mon problème. Je tiens pas à ce qu'on me dise ce que j'ai à faire.

— Attends, attends, dit le *capo di tutti capi* d'une voix soudain plus aimable. Ne t'emballe pas, Marcus. Comprends une chose : il faut que nous sachions ici quelles mesures tu vas faire intervenir pour reprendre en main la situation.

— Ouais... Je comprends. Eh bien, je vous ai déjà parlé de l'équipe

que j'ai envoyée derrière lui. Des gars que j'ai choisis personnellement, rien à voir avec les lavettes prétentieuses qu'on m'a imposées et qui...

— Oui, oui... Continue.

— J'ai demandé à nos contacts de Mexicali et de San Luis de faire établir un cordon de surveillance à la frontière, des fois que Bolan essaierait de la franchir. J'ai aussi contacté les types de San Diego pour qu'ils m'envoient les hélicos qui ont fait la navette, ils devraient déjà être là. Je prendrai moi-même la tête des recherches aériennes, ces appareils sont bien équipés, il y en a même un qui a un système de détection infrarouge.

— Si tu utilises les hélicos pour les recherches, comment comptes-tu évacuer les VIPs ?

— Par le yacht. Mais pas maintenant, ce serait pas prudent.

— Bien. J'espère qu'il n'est pas arrivé d'ennuis à... John-John.

— Non, monsieur John est en sécurité. Mais on m'a dit qu'il allait partir avant les autres personnalités. Je ne vois pas comment.

— Ne t'occupe pas de ça, Marcus.

— D'accord, ça ne me concerne pas. Pour en revenir à ce fumier, vous pouvez compter sur moi, il tombera forcément dans le panneau.

Minotti trancha brusquement :

— Débarrasse-nous de Bolan, Marcus.

— C'est comme si c'était fait, monsieur. Vous pouvez...

Caldara s'interrompt en s'apercevant qu'il parlait dans le vide. Le gros pont de New York avait interrompu la communication.

Il reposa l'appareil et se tourna vers Bob Vecchi qui se tenait près de lui et avait compris l'essentiel de la conversation.

— C'était dur à entendre, hein ? fit Vecchi.

— Ils sont déçus, ça se comprend.

— Il ne t'a pas parlé d'envoyer des renforts ?

— Non. D'ailleurs, ça ne servirait à rien, grogna Marcus. Ils arriveraient trop tard.

Il lui était venu une idée, subitement. Rien de très plaisant. Connaissant les ruses dont Bolan était capable, il se disait que celui-ci essayait peut-être de le berner. Se pouvait-il qu'il ait voulu faire croire à un repli par cette piste qui ne menait d'ailleurs nulle part ? Si tel était le cas, il se trouvait en ce moment même à proximité de la propriété, probablement en train d'en observer l'intérieur et se préparant à un nouveau coup pourri. Mais alors, où était passé le Bronco ?

Il préféra oublier cette hypothèse. Les équipes de recherches lancées dans le maquis – ou plutôt ce qu'il en restait – étaient rentrées, et des sentinelles avaient été disposées tout le long du grillage d'enceinte. Les onze *capi* venus de Los Angeles, San Diego, San

Francisco, Sacramento et Portland, avaient par prudence été entassés dans un pavillon et protégés par leurs gardes du corps.

Quant à John-John, le gros brasseur d'affaires venu de New York, il monopolisait à lui tout seul un autre bâtiment contre lequel était accolée une sorte de grande remise dont Marcus se demandait ce qu'elle pouvait bien abriter. De la came, peut-être ? Non, ce n'était pas le genre de ce type à col blanc et à l'allure constipée. Il ne se salissait pas les mains avec ce genre de trucs, il volait beaucoup plus haut dans des magouilles à peine imaginables pour un soldat de la mafia.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Vecchi.

Marcus sortit de ses réflexions.

— Tu veux dire : qu'est-ce que nous allons faire ?

Il tendit l'oreille, entendant un ronronnement saccadé dans la nuit. Enfin, les hélicos arrivaient. Ce n'était pas trop tôt.

— Toi et moi, on va devoir bouger, Bob. Il est temps qu'on s'occupe personnellement de la grande pute.

CHAPITRE IX

— Quelle distance ? demanda Eva.

Bolan jeta un coup d'œil sur le compteur kilométrique.

— Dix-huit.

— Ralentis, Mack. Je crois que nous n'en sommes plus très loin.

Elle parlait de la maison du météorologiste. De temps en temps, ils avaient distingué la lueur des phares du Dodge qui les précédait, à la faveur d'une montée ou d'une courbe. Mais, à présent, plus rien ne leur indiquait où pouvait se situer l'équipe mafieuse.

— Ils ont peut-être éteint leurs phares, suggéra-t-elle.

Bolan ne lui répondit pas, se concentrant sur l'action à venir. Posé sur la console entre les deux sièges, le talky-walky avait épisodiquement ventilé de courts messages radio, des questions et des réponses brèves. Les occupants du 6x6 poursuivaient leur route sans rien avoir à signaler.

Puis un nouveau message arriva :

— On vient de déboucher sur une espèce d'esplanade. Il y a une baraque au fond, on va y jeter un coup d'œil.

— O.K., mais faites gaffe ! S'il s'est réfugié dedans, il vous a forcément repérés.

— On a coupé les phares depuis cinq minutes.

— Tu as peut-être aussi coupé le bruit du moteur, Marco ? cingla la voix de Caldara.

— T'inquiète pas, on fait attention.

Ce fut tout. Bolan poursuivit sa route pendant un bon kilomètre avant de réduire la vitesse à moins de 20 km/h. Environ quatre minutes plus tard, il aperçut de loin ce que Marco avait appelé une sorte d'esplanade. Une clairière dans le maquis, en fait.

Arrêtant le moteur du Bronco, levier de vitesse au point mort, il le laissa courir doucement avant un arrêt silencieux.

— Ne bouge pas, intima-t-il à la jeune femme, quittant l'habitacle pour effectuer le reste du trajet à pied.

Il n'était armé que du Beretta 93-R avec son réducteur de son et un chargeur plein.

Il découvrit le Dodge à l'amorce de la zone dégagée, à quelques mètres de la piste. Inoccupé.

Après un temps d'observation, il repéra trois hommes postés en sentinelles à proximité d'une maison basse, séparés l'un de l'autre par une dizaine de mètres. Ceux-là se taisaient, mais des voix se faisaient entendre en provenance de l'habitation dont les fenêtres étaient modestement éclairées, quelques exclamations aussi, et des jurons.

Deux des *soldati* opéraient à l'intérieur, après l'investissement des lieux. Et ils ne se gênaient pas.

L'une des sentinelles était armée d'un pistolet-mitrailleur, les deux autres avaient des fusils à pompe suspendus à l'épaule par des bretelles.

La clairière était entourée d'arbres qui prenaient le pas sur le maquis et, du fait, il faisait très sombre à la lisière.

Bolan jugea la situation. Il pouvait réaliser un tir rapide et neutraliser ces trois pourris en quelques secondes, mais il y avait au moins soixante mètres de distance et le silencieux occasionnait une perte de précision. Si une seule balle ratait son but ou n'occasionnait qu'une blessure, l'alerte serait immédiatement donnée aux occupants de la maison. La suite serait alors beaucoup plus délicate.

Il décida de contourner la clairière pour se rapprocher de l'objectif et s'enfonça sous les arbres, progressant rapidement mais sans bruit.

Le premier mafioso qu'il surprit regardait le ciel étoilé au lieu de concentrer son attention sur les alentours. Il mourut d'une balle dans l'arrière du crâne, s'affaissant mollement comme un paquet de chiffon. Le second projectile de 9mm s'enfonça avec un petit bruit mat dans la tempe de son copain tandis que le dernier mafieux se retournait brusquement. Celui-là encaissa dans le cou – une blessure en séton – et lança un cri étranglé stoppé net par une balle supplémentaire qui lui fit naître un troisième œil au milieu du front.

La porte de la maison était ouverte et il surprit un mouvement rapide à travers cette ouverture. Il le comprit, c'était foutu pour une entrée en douceur.

Deux coups de feu claquèrent, tirés à travers une fenêtre et deux projectiles vrombirent dans la nuit. L'Exécuteur riposta et fonça aussitôt vers la porte. Il déboucha dans un petit hall, le Beretta prêt à cracher la mort. Mais la maison était devenue subitement silencieuse. Où étaient passés les deux autres pourris ? Il en avait vu cinq dans le Dodge lorsque celui-ci avait dépassé sa planque.

Visitant les pièces de l'habitation, il trouva un jeune type ficelé sur une chaise, à moitié inconscient et le visage portant des traces de coups. Dans une chambre contiguë, une fille blonde était également attachée sur un lit par les poignets et les chevilles, bâillonnée à l'aide d'une serviette nouée derrière la nuque. Elle roulait des yeux remplis d'effroi et émettait des sons inarticulés.

— Attention, Mack !

L'avertissement venait de l'extérieur. Tout de suite après, une rafale crépita, puis une deuxième et il y eut aussi deux coups de feu tirés avec un fusil à pompe.

Bolan s'était accroupi près d'une fenêtre. Il vit la silhouette d'Eva Swanson qui courait vers la maison, l'Uzi tenu à la hanche tandis

qu'un type tentait de la cadrer avec son arme. Le petit P.-M. cracha encore une fois et l'ordure tressauta sous les impacts, partit à la renverse, ses bras fouettant l'air.

Le sixième sens de l'Exécuteur se déclencha à l'ultime instant et il se retourna d'un bloc, juste à temps pour voir déboucher dans la pièce un homme armé d'un AR-15. L'arrivant eut juste le loisir de lâcher trois cartouches avant de prendre deux balles Parabellum dans la tête, l'une dans la gorge, l'autre dans un œil.

Bolan se redressa. En principe, le compte y était.

— Terminé ! lança-t-il à Eva par la fenêtre.

Elle se démasqua de l'ombre pour s'approcher prudemment de la maison, passa la porte, encore sur le qui-vive.

— J'avais vu ces deux types contourner la baraque pour une contre-attaque à revers, expliqua-t-elle. Ils ont dû sortir par l'arrière.

— Beau carton, apprécia-t-il.

Il observa une striure rouge sur la chemise déjà déchirée.

— Tu es blessée ?

La petite trace sanglante se situait sur le côté gauche, au niveau de la taille. Une chevrotine, sans doute.

— Rien qu'une égratignure.

— Quelques centimètres plus à droite et ça aurait été beaucoup plus qu'une égratignure, fit-il remarquer sèchement. Pourquoi n'es-tu pas restée dans le Bronco ?

— J'ai pensé qu'il te fallait une couverture. J'ai vu juste, non ?

— Va voir dans la chambre, grogna-t-il.

Puis il rentra dans le living, s'approcha du jeune type et le délivra de ses liens. Il paraissait mal en point, mais commençait à refaire surface. Bolan l'obligea à marcher doucement dans la pièce et à respirer profondément. Dans un placard, il découvrit une bouteille de téquila, l'obligea à en boire quelques gorgées.

— Ces fumiers n'y sont pas allés de main morte, gémit le gars.

— Vous ne les avez pas entendus arriver ?

— Si, un bruit de moteur, mais au dernier moment. Je croyais qu'il s'agissait de l'agent Blueberry et je n'étais pas suffisamment sur mes gardes.

— L'agent Blueberry ?

— Ouais. C'est ça qui m'a foutu dedans. Je ne me suis même pas rendu compte qu'ils encerclaient la maison. Quand je suis sorti, je n'ai vu personne mais je me suis fait assommer comme un débutant. Ensuite...

Le type saisit la bouteille d'alcool et s'en envoya une nouvelle rasade.

— Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans les pommes. Je me suis retrouvé sur cette chaise, en face de ces deux gus qui m'ont

d'abord balancé quelques coups de crosse dans la tête, pas trop appuyés, et ensuite ça a été la danse complète, entrecoupée de questions vous concernant.

— Vous savez qui je suis ?

— C'est pas difficile à comprendre. Blueberry m'avait prévenu de votre arrivée. Et depuis le début de la nuit, j'ai entendu des coups de feu et des explosions. Le son porte loin par ici.

Eva refit son apparition dans la pièce, poussant devant elle la fille blonde qui se massait les poignets.

— Qui est-ce ? fit Bolan.

— Ma compagne, répliqua le jeune gars. Samantha. Mais je l'appelle Sam. Moi, c'est Jack Dawson.

— Et qui est Blueberry ?

Eva eut un petit sourire en pointant son pouce sur sa poitrine.

— Il fallait un nom de code.

— Ouais, je vois. Si tu m'expliquais un peu ?

Elle hocha la tête, résumant la situation. Jack Dawson était un ancien agent de la DEA qui avait tout lâché trois ans plus tôt pour venir vivre au Mexique en solitaire. Pour oublier un passé qui ne lui convenait pas. Il avait rencontré Samantha l'année précédente à Mexicali. Elle était américaine, comme lui, venait de terminer des études de géophysique et de météorologie, et avait soif elle aussi d'une vie éloignée du brouhaha cosmopolite. Ç'avait été le coup de foudre et ils avaient décidé en commun de s'établir dans ce coin perdu du golfe de Californie. A l'aide de quelques économies, puis subventionnés par l'Office météorologique mondial, ils avaient installé un relais d'observation dans cette région de la Basse Californie où se forment souvent des courants climatiques changeants dont l'influence concerne une grande partie de l'Amérique du Nord et du Mexique.

On leur avait fourni un matériel technique très conséquent : anémomètres, panneaux solaires, ballons-sondes, hélium en bouteilles, ainsi qu'un émetteur-récepteur longue portée pour communiquer leurs observations aux stations officielles.

La maison qu'ils occupaient leur avait été allouée par le gouvernement mexicain. Elle avait été construite quinze ans auparavant pour abriter les ouvriers d'une mine de cuivre ouverte à quelques kilomètres. Bien plus tard, après que la mine eut été épuisée, d'autres ouvriers étaient venus s'installer dans la bâtisse. Ceux-là travaillaient à extraire des pierres d'une carrière, pour la construction d'un centre de villégiature à l'usage de clients américains fortunés.

Le centre n'avait fonctionné que pendant deux ans avec un remplissage n'atteignant même pas trente pour cent des prévisions. C'était beaucoup trop isolé, trop éloigné des grandes villes pour ces gens à l'esprit grégaire qui préféraient les palaces à trois ou quatre

cents chambres et les réceptions mondaines.

La société de promotion immobilière s'était vue contrainte de mettre en vente et l'ensemble des installations avait été racheté par la mafia pour une bouchée de pain, de connivence avec des fonctionnaires mexicains bien placés.

Grâce à ce projet avorté, il y avait eu dans la région une activité relativement importante et cela avait contribué à faire vivre les habitants de Riito et de Santa Clara. De larges pistes avaient été tracées à coups de bulldozers, des camions avaient établi un va-et-vient entre la carrière et ce qui avait failli devenir un complexe pour milliardaires. Une piste, également, contournait le lac pour joindre la petite ville de Riito à la carrière. Bolan pensa que cela pouvait être intéressant lorsque le moment serait venu de se replier.

Quant à Jack Dawson, sa tranquillité avait été brusquement troublée lorsqu'un hélicoptère était venu se poser dans la clairière devant sa maison.

Un type en complet veston en avait débarqué et lui avait mis le marché en main : coopérer avec la DEA ou faire sa valise sous la contrainte de l'administration mexicaine. Ça s'était produit dix jours plus tôt. Il était question de servir de relais éventuel dans une opération d'infiltration. Une réunion au sommet de grosses légumes du Crime Organisé devait avoir lieu dans le complexe de Santa Clara; on lui avait communiqué un nom de code et des consignes.

L'ex-flic des anti-stups avait donc repris du service en tant qu'agent de liaison, espérant que les choses ne s'envenimeraient pas. Il avait été servi.

— Voilà en vrac, termina Eva. Tu connais le reste.

Bolan lui adressa une petite grimace et se tourna vers Dawson.

— Où est votre émetteur ?

Le jeune type désigna de la tête un gros poste radio posé sur un plan de travail contre un mur.

— Je ne crois pas qu'il puisse vous être d'une quelconque utilité, commenta-t-il amèrement.

L'Exécuteur s'approcha de l'appareil. Les balles tirées par le dernier mafioso ne s'étaient pas toutes perdues. L'une d'elles était venue se planter dans l'émetteur, déchiquetant la façade avant, et en était ressortie en occasionnant d'irréparables dégâts, pour finir sa route dans le mur. Une tentative pour établir le contact se solda évidemment par un échec.

De ce côté, c'était foutu.

CHAPITRE X

— Pas de veine, laissa tomber Eva.

Il grogna puis lui sourit.

— Pas de veine, non. Viens par ici.

Sans discuter elle le suivit dans une petite salle de bains.

— Enlève ta chemise, lui dit-il.

— Pourquoi veux-tu que je l'enlève ?

— Montre-moi ton égratignure et ne discute pas.

Ronchonnant pour la forme, elle déboutonna la chemise déchirée, dévoilant la plaie en même temps que ses avantages féminins. C'était beaucoup plus qu'une égratignure. Une chevrotine de gros calibre avait sérieusement entaillé la chair sur la largeur d'une main. La blessure n'avait presque pas saigné et la cicatrisation était déjà entamée, mais Bolan craignait un risque d'infection.

Il nettoya rapidement la blessure avec de l'eau et du savon, tira d'une poche de sa combinaison une trousse extra-plate et appliqua un pansement adhésif antiseptique.

Elle eut un petit rire :

— Tu es une vraie mère poule.

— Ça te fera une cicatrice à montrer à tes copains, lui sourit-il.

— Je n'ai pas le temps d'avoir des copains, Mack. C'est une vie de dingue.

— Je sais. Bon, faut pas trainer.

— Attends.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa. D'abord légèrement, puis avec insistance, et il dut la repousser fermement.

— Ça faisait un moment que j'en avais envie, Mack.

— Moi aussi, mais la situation n'est pas bien choisie.

— Je crois qu'entre toi et moi ce ne sera jamais la bonne situation, n'est-ce pas ? Dis-moi... Pourquoi ne laisses-tu pas tout tomber ?

— Tu m'as déjà posé cette question. Tu connais la réponse, Eva.

— Oui, bien sûr. Mais pourquoi, au moins, n'essaierais-tu pas ?

— Ça ne marcherait pas. Si je baisse les bras, si je dépose les armes, les *amici* me retrouveront où que je puisse aller.

— Prends du service chez nous, je pourrais influencer une décision concernant ton passé. Ou alors, demande à Hal. Il n'attend que ça.

Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, ami de l'Exécuteur, lui avait fait le même genre de proposition quelques jours plus tôt, à la fin de la dernière galère dans laquelle il l'avait entraîné[i].

Il rétorqua d'un ton navré :

— J'ai déjà essayé. Ça n'a pas duré plus de six mois.

Quelques années auparavant, Brognola, en effet, avait réussi à convaincre l'Exécuteur de prendre la tête d'une équipe anti-terroriste, à partir d'une base secrète, dans l'Etat de Virginie. Mais, pendant ce temps, la mafia proliférait, prenait une importance accrue et faisait peser son joug sur la société. Il s'était vite rendu compte que son vrai combat n'était pas contre les terroristes. Il existait pour cela des groupes d'intervention très bien entraînés et habitués à ce genre de missions. Il s'était alors relancé dans sa croisade anti-mafieuse avec encore plus de violence et de férocité, ayant confirmation qu'il était beaucoup plus efficace dans une guerre de blitz, où il n'était pas dépendant d'ordres et de consignes.

Il était son propre Pentagone, son propre état-major, il prenait ses décisions et agissait de lui-même, comme bon lui semblait, en fonction des situations qu'il rencontrait. Et la mafia avait de nouveau tremblé sur ses assises criminelles. Mais il n'avait pourtant jamais réussi à résister totalement aux sollicitations de son vieux complice, et se retrouvait, de temps en temps, embarqué malgré lui dans des combats qui débordaient de son champ de bataille personnel. C'était une façon de rendre au vieux Hal tous les services qu'il lui rendait.

Bolan poussa la jeune femme gentiment en dehors de la salle de bains. Samantha survenait, une chemise en coton à la main.

— Mettez-la, conseilla-t-elle. Elle est propre.

Eva la remercia d'un regard et entreprit de se changer rapidement. Ensuite elle revint dans la pièce où les autres se tenaient et demanda :

— Et maintenant, que fait-on ? Tu as une idée, Mack ?

— Je vais évacuer le tas d'ordures, répondit-il sombrement. Arrangez-vous pour nettoyer les traces de notre passage, le sang et tout ce qui pourrait laisser à penser qu'il y a eu du grabuge ici. N'oubliez pas de ramasser les armes et les douilles. Jack, planquez soigneusement la radio et venez ensuite me donner un coup de main.

Il sortit et marcha jusqu'au Dodge qu'il conduisit jusqu'à la maison et entreprit d'y charger les premiers cadavres. Jack Dawson l'aida à y placer les deux autres corps ainsi que les armes récupérées. Pendant ce temps, Eva ramenait le Bronco.

Le couple possédait un véhicule, un vieux pick-up qui leur servait pour s'approvisionner en vivres à Riito et transporter du matériel technique. Bolan décida qu'il servirait pour l'évacuation d'Eva Swanson et du couple. Le Bronco était trop facilement identifiable, compte tenu du fait que les *amici* disposaient peut-être de complicités dans le village le plus proche.

Ils venaient de terminer le chargement, quand le talky-walky posé sur le siège avant du Dodge émit un appel :

— Marco ! Quelle est la situation ?

Prenant l'appareil, Bolan passa en émission.

— Rien d'important, répliqua-t-il en imitant au mieux la voix du dénommé Marco. On vient de visiter une baraque pas loin du lac, mais c'est chou blanc.

— Paraît pourtant qu'un mec y vit, rétorqua la voix de Marcus Caldara. Une espèce de technicien paumé.

— Ouais, on a interrogé ce connard mais y a rien à en tirer. Il pionçait avec une nana quand on l'a réveillé. Bon, on va pousser plus loin en ouvrant les yeux.

— Il paraît aussi qu'il existe un chemin jusqu'à Riito.

— Possible. On va voir, mais ça m'étonnerait qu'il se dirige vers ce bled, Marcus.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il sait qu'il a du monde aux fesses et que s'il court tout droit on finira par le coincer.

— C'est possible. Mais ce type fait souvent le contraire de ce qu'on croit.

— Peut-être. En fait, je crois pas qu'il soit bien loin d'ici.

— Pourquoi donc ?

— C'est rien qu'une intuition.

— Emballe ton intuition et tes hommes, Marco, et fonce jusqu'à Riito.

— Si on peut passer...

— Dans la négative, étends les recherches dans la région du lac et tiens-moi au courant sur la même fréquence. J'embarque dans un hélico.

— Bien compris, Marcus. On décarre tout de suite.

Bolan laissa tomber la radio. Les autres le considéraient en silence, attendant qu'il prenne l'initiative de les informer. Il passa une dizaine de secondes à réfléchir, aboutit à une conclusion unique.

— Quel est le plan, Mack ? s'enquit Eva.

Il se tourna vers Jack et Samantha.

— Avez-vous des amis à Riito ?

— Nous connaissons quelqu'un, oui.

— Bon. Eva, tu fiches le camp là-bas avec eux. Prenez le pick-up. Ce ne sera pas très confortable mais vous risquerez moins de vous faire repérer. Jack conduira le Bronco jusqu'à la carrière et filera ensuite avec vous.

— Et après ?

— Tu restes sur place et tu attends.

— Quoi ? Que tu sois mort ?

Il eut un petit ricanement.

— Je ferai en sorte de rester vivant.

— Tu penses que tu n'auras plus besoin de moi ?

— Pour le cas où, je t'avertirai par radio. Une fois sur place, tu n'auras qu'à régler le transceiver sur le canal 8, les *amici* ne l'ont pas utilisé une seule fois. N'allume pas les phares avant d'avoir dépassé le lac.

La jeune femme soupira.

— O.K. Ça ne me servirait à rien d'insister. Et toi ?

— Je vais lancer une diversion pour égarer les recherches.

— Tu pourrais nous rejoindre ensuite...

— Peut-être. Si je ne te donne aucune nouvelle avant l'aube, passe la frontière à San Luis, tu seras tout de suite en Arizona.

— Nous la passerons ensemble ou pas du tout, Mack.

Il lui adressa un clin d'œil, se mit au volant du 6x6 dont il lança le moteur. Lorsque le Bronco et le pick-up furent également prêts, il embraya et prit la tête du petit convoi.

Dix minutes plus tard, roulant à basse vitesse, il repéra la carrière bien visible comme une tache claire sur le flanc d'une colline. Il s'arrêta un peu plus loin et fit un signe à Jack Dawson, lui signifiant d'abandonner le Bronco et d'embarquer dans le véhicule utilitaire.

Lorsqu'il les perdit de vue, il se retourna et jeta un regard derrière lui sur sa cargaison macabre.

Marcus Caldara allait bientôt survoler la région à bord d'un hélicoptère, accompagné de quelques soldats. L'incursion aérienne du commandant en chef de Santa Clara convenait parfaitement à l'Exécuteur. Il remercia muettement le ciel, décidant que le moment était venu de jeter les dés, avec l'espoir que le destin allait lui donner un petit coup de pouce.

CHAPITRE XI

Marcus regardait d'un air rogue le crétin prétentieux qui venait d'étaler ses exigences.

— Tu cherches quoi au juste, Max ? Tu vas sans doute me donner des ordres, maintenant ?

Max Sandhorst était l'un des deux gardes du corps de Giorgio Vignola, un *capo* de Portland.

— Je cherche rien du tout, Marcus, je te dis simplement qu'il faut embarquer les chefs dans ces hélicos et les envoyer tout de suite en sécurité de l'autre côté de la frontière.

— C'est hors de question ! J'ai besoin de ces appareils.

— Tu fais passer leur sécurité après tes propres intérêts ?

Une bouffée de colère envahit Marcus.

— Je vais te faire rentrer tes conneries dans la gorge, Max. Qui te parle de mes intérêts ? Les seuls intérêts que je défends sont ceux de l'Organisation. Oui, j'ai besoin de ces hélicos pour localiser Bolan et le liquider avant qu'il ait réussi à prendre le large.

Il s'interrompt en entendant un bruit de moteur qui allait en s'amplifiant, à l'extérieur, et s'approcha d'une fenêtre pour voir de quoi il retournait. Ce qu'il vit lui arracha un grognement. Un gros hélicoptère était en train de se poser à bonne distance des deux Bell UH-1B qui se tenaient en attente au milieu du parc. Au moins un huit ou dix places avec un rotor immense. Il connaissait cet appareil. Il l'avait vu atterrir deux jours auparavant pour déposer une huile.

L'imposant engin s'immobilisa dans un souffle qui coucha les massifs et les plantes grasses tandis que trois hommes le rejoignaient, progressant rapidement. Marcus reconnut celui qui marchait en tête, un type sec au visage gris. Hors de sa présence, tout le monde l'appelait John-John mais ce n'était évidemment pas son vrai nom. Il avait un pied-à-terre au Mexique où il était quelqu'un de très important, et aussi plusieurs fiefs répartis un peu partout aux Etats-Unis.

A peine posé, le mastodonte repartait déjà dans un gros bruit de turbine et de pales, emmenant John-John qui, bien sûr, préférait mettre son cul de milliardaire bien à l'abri.

Marcus se retourna pour fixer sans aménité Sandhorst qui lui lança un ricanement :

— Et ça, ce serait pas un hélico, par hasard ?

— Je n'ai aucun pouvoir sur ce type, Max. Il ne fait même pas partie de l'Organisation.

— Tiens ! Je croyais que tu avais carte blanche pour tout. Au fait,

qui te dit que Bolan n'est pas ici en ce moment ?

— J'en suis certain, c'est tout.

Un soldat avait en effet confié à Caldara qu'il avait vu le Bronco sortir de la propriété avec, à bord, deux silhouettes qu'il n'avait pas pu identifier. Ensuite, on avait retrouvé le cadavre d'un garde à une dizaine de mètres de la grille, allongé derrière un massif.

Léonardo Vincenti avait été descendu d'une balle dans la tête, de même que ses deux gardes du corps, et, la fille qu'il traînait avec lui s'était évaporée dans la foulée. Depuis lors, Bolan ne s'était plus manifesté. On n'avait pas retrouvé la moindre trace de lui dans le coin. Fallait pas être sorcier pour comprendre.

— Comme tu étais certain qu'il tomberait dans le panneau ! cracha méchamment Sandhorst.

— Ta gueule ! renvoya Marcus sur le même ton hargneux. Va dire à Giorgio et aux autres qu'ils seront évacués à bord du yacht quand j'en donnerai la consigne. Pas avant !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que j'en ai décidé ainsi, parce que c'est moi qui dirige la sécurité et que si vous n'êtes pas contents, toi et les gros bonnets, vous n'avez qu'à vous casser à travers le maquis.

Sandhorst gonfla son énorme poitrine et toisa Caldara.

— Je ne sais pas ce que tu diriges, Marcus, mais ça va pas tarder à te retomber sur la gueule. Giorgio n'a qu'un appel à lancer à New York.

— C'est ça ! Dis-lui de téléphoner à Minotti, il verra ce qu'on lui répondra. Maintenant, va te faire foutre, j'ai à faire.

Tournant carrément le dos au garde du corps, Caldara franchit la porte qu'il fit claquer derrière lui et marcha rageusement vers les deux hélicoptères au milieu du parc. Les pilotes se tenaient en attente aux commandes des appareils.

Le plus éloigné était déjà occupé par Bob Vecchi et quatre *soldati* en armes. Quatre autres types se tenaient assis par terre et se levèrent vivement à l'approche du commandant en chef de Santa Clara.

— Grimpez à l'arrière, leur ordonna-t-il.

Dès qu'ils eurent pris place dans le Bell UH-1B, Marcus s'installa à côté du pilote qui lança le moteur. Il actionna tout de suite la radio pour appeler Vecchi :

— Tu t'occupes du secteur sud, Bob. Moi, je vais mouiller un œil du côté du lac. Sers-toi des indicatifs.

— Comme convenu, répliqua Vecchi.

Une minute plus tard, les deux appareils décollèrent en même temps, celui de Caldara prenant l'air vers le nord-ouest.

Sa rogne ne le quittait pas. La grande pute lui avait porté de nombreux coups depuis le début de la nuit et devait bien rigoler du

bordel qu'il avait foutu dans le camp. Quant à la prise de bec qu'il venait d'avoir avec ce gros con de Sandhorst, elle n'avait rien arrangé.

Après ça, Marcus avait tout intérêt à mettre au plus vite la main sur Bolan s'il voulait que les pontes de New York passent l'éponge sur son échec. S'il réussissait, cela signifiait les honneurs et une position haut placée au sein de l'Organisation. Par contre, si le salaud continuait à se payer sa tête, ce serait la disgrâce avec toutes ses conséquences funestes.

Il avait placé un casque d'écoute sur sa tête. Par l'intercom de cabine, il demanda au pilote :

— Combien a-t-on d'autonomie ?

— Un peu plus de deux heures, renvoya celui-ci. Sans compter la réserve.

— Prends un axe décalé par rapport à la piste et vole à cinq, six cents mètres.

Le pilote hocha la tête.

— O.K. Mais on ne verra sans doute pas grand-chose à cette altitude. C'est trop haut.

Marcus haussa les épaules. Si ce con ne voyait pas suffisamment le sol avec la clarté de la lune qui maintenant brillait haut dans le ciel, c'est qu'il était miro. Il lui cracha :

— Alors descends un peu mais pas trop. Je veux pouvoir observer un maximum de terrain.

— Qu'est-ce que vous cherchez au juste ?

— Deux caisses. Un 4x4 conduite intérieure et un Dodge comme ceux de l'armée.

Appuyant sur le bouton d'émission, il appela :

— Tracker Bravo, tu m'entends ?

— Ouais. Cinq sur cinq, fit la voix de Bob Vecchi dans la radio de bord. Je suis déjà au-dessus de Santa Clara. Le village. Contrairement à ce qu'on pensait, y a une petite piste qui serpente jusque-là, mais aucune bagnole en vue. Ensuite, il y a une route étroite qui mène au prochain bled, Puerto Penasco, je crois.

— Continue, va voir au-delà de Santa Clara et sillonne la région sur un rayon d'au moins vingt bornes.

— O.K. Terminé.

Quelques minutes plus tard, une autre voix se fit entendre dans son casque :

— Marcus ! Je crois que j'ai repéré quelque chose d'intéressant.

— C'est toi, Marco ?

— Bien sûr que c'est moi.

— Minute ! Faut utiliser les indicatifs. Tracker Alpha pour moi et Scout Un pour toi.

— O.K., Tracker Alpha.

— Bien. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vois une guindé arrêtée à environ trois cents mètres, je crois bien que c'est le Bronco.

— Tu crois ou t'es sûr ?

— J'en suis à peu près sûr. Je pense qu'il faudrait envoyer tout le monde par ici.

— Attends, t'excite pas ! Où es-tu ?

— Tout près de la carrière de pierres, sur le flanc d'une grande colline.

— Un instant. Je commence à survoler le lac, mais je ne vois pas cette putain de carrière.

— Moi, j'entends l'hélico, vous êtes trop à l'ouest, Tracker Alpha, faut rappliquer par ici.

— Donne-moi une précision.

— C'est à un peu plus de deux kilomètres de l'étang qui précède le lac, à droite de la piste. Il y a une grande colline rocheuse avec un chemin d'accès jusqu'à la carrière. Le 4x4 est planté là-haut.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Peut-être que le mec fait un break et qu'il roupille.

— Tu parles ! O.K., ne bouge pas.

Le pilote avait suivi le dialogue radio et piquait déjà vers l'est.

Marcus contacta immédiatement Bob Vecchi :

— Tracker Bravo !

— Ici Tracker Bravo. J'ai entendu.

— Tu vois quelque chose de ton côté ?

— Négatif. Je viens de dépasser le village et je pousse une pointe sur la route de Puerto Penasco. Tu veux que je revienne ?

— Non, continue de draguer ton secteur. Terminé.

Le pilote tendit brusquement le bras pour désigner un point à travers le cockpit.

— Ça pourrait être ça, fit-il. Cette tache claire sur la montagne. L'étang est plus bas à gauche.

— Rapproche-toi, gueula Marcus, à l'instant où la radio diffusait un nouvel appel plein d'excitation.

— Tracker Alpha, vous m'entendez ? Ici Scout Un.

— Oui, je t'entends. Quoi de nouveau ?

— C'est bien lui ! Il revient à pied de la carrière ! Je comprends pas ce qu'il a été foutre là-bas, mais y a pas de doute, c'est bien le grand fumier ! Il est tout en noir avec sa connerie de combinaison et il...

— Attendez, Scout Un ! Restez tranquille, on arrive.

— Bon Dieu ! Mais il va tailler la route dans son putain de 4x4...

— J'ai dit, restez tranquille ! Bloquez seulement la voie d'accès et attendez.

— Merde ! rétorqua la voix surexcitée. On ne va pas le laisser filer comme ça... Il est tout seul avec seulement un flingue ! On va se déployer et le prendre en tenaille...

— Négatif ! Scout Un, vous entendez ?

Un début de réponse fut noyé par le staccato d'une rafale dont le bruit passa dans la radio, Marcus entendit aussi d'autres coups de feu qui lui martelèrent douloureusement les oreilles, puis la voix de Marco se fit de nouveau perceptible :

— Putain ! ce salaud vient de bousiller trois de mes gars, mais je vais l'avoir ! Vous en faites pas, restez à l'écoute.

Le contact fut provisoirement rompu.

— Le con ! grogna Marcus.

— On y est presque, annonce le pilote.

A l'arrière de l'appareil, les quatre soldats étaient tendus, les mains cramponnées à leurs armes.

La carrière apparaissait à une distance de moins d'un kilomètre. Le Bell ralentit et commença à perdre de la hauteur.

— Pas trop bas, lui intima Marcus. Prudence.

— Bien sûr. On est presque dessus, mais je ne vois ni le Bronco ni le Dodge.

— Ils sont peut-être dans cette zone plus sombre, suggéra le mafieux.

Le haut de la colline faisait un écran à la clarté lunaire, délimitant une large bande d'ombre.

Subitement, des phares s'allumèrent, projetant un double faisceau sur le flanc de la montagne et mettant en évidence deux corps inertes allongés sur des rochers. Un autre puis encore un autre apparurent alors que le Bell perdait de l'altitude.

— Nom de Dieu ! rugit Marcus.

Oubliant d'utiliser l'indicatif, il cracha dans le micro :

— Marco ! Où es-tu, bordel de merde ? Qu'est-ce qui se passe ?

Un souffle rauque passa dans les écouteurs, puis :

— Je l'ai eu, l'enculé ! Je l'ai eu !

— Qui est-ce que tu as eu, Marco ?

— La... la combinaison de merde. Criblé de plomb... Je suis touché moi aussi.

— T'es sûr que tu l'as eu ?

— Ouais... Faudra pas oublier la prime, hein ?

Aussi subitement qu'ils s'étaient allumés, les phares du Dodge s'éteignirent et la scène macabre disparut du décor.

Le mafioso en chef hurla dans le micro :

— Où est-il ? Où est cette putain de combinaison ?

— Merde, je peux plus bouger... j'suis salement amoché.

— Je t'ai posé une question, abruti ! Tu entends ?

— Pas... pas loin du Bronco. Dans la caillasse... comme une merde...

— Bouge pas, Marco ! Bouge surtout pas.

Puis il secoua le pilote :

— Allume ton phare et éclaire le sol.

Un pinceau lumineux découpa un ovale qui se promena en biais sur les rochers, fouillant la carrière. Quelques instants plus tard, le pilote s'exclama :

— Là ! Je crois que c'est le gros lot.

Il centra la lumière de son phare sur une forme humaine sombre étendue au sol à une quarantaine de mètres du Dodge.

— Descends ! ordonna Marcus.

L'hélicoptère se posa en quelques secondes, l'ancien marine fit sortir la petite troupe de la cabine, leur donnant pour consigne de se disposer en arc de cercle autour de l'objectif inerte et toujours éclairé par le faisceau lumineux.

Lui-même sauta à terre et se rapprocha lentement du corps immobile, comme tenaillé par une crainte superstitieuse.

— Couvrez-moi ! lança-t-il à ses hommes.

CHAPITRE XII

Un Colt .45 tenu à bout de bras, Marcus se figea à moins de deux mètres du corps qui gisait, sur le ventre, face contre le rocher. Les yeux exorbités, il fixait la combinaison noire, un rictus de haine lui barrant le visage.

Les quatre *soldati* derrière lui ne comprenaient pas très bien pourquoi il attendait ainsi, se posaient des questions qu'aucun ne voulait formuler. Enfin, Marcus poussa une sorte de feulement en crispant son index sur la détente, libérant quatre coups de feu qui tonnèrent dans la nuit, et dont les impacts agitèrent violemment le cadavre. Tout de suite après, il se rua en avant et saisit le corps inerte par les cheveux, tournant brutalement la tête vers la lumière. Il se raidit d'un coup et sentit un grand vide se faire en lui.

Ce n'était pas possible ! Il était pourtant certain que... Putain ! L'ordure l'avait floué une fois de plus !

Un regard vers le Bronco ne lui en apprit pas davantage, l'habitable était vide. Aussi vide que la tête de Marcus Caldara qui ne parvenait pas encore à comprendre comment il avait pu se faire baiser ainsi.

L'esprit embué, il n'eut pas même un sursaut en entendant le crépitement atroce d'une mitraillette, se retourna mécaniquement et vit ses hommes qui tressautaient spasmodiquement, comme en proie à une crise de démence, tombant ensuite comme du bois mort.

Lorsque le dernier cessa définitivement de s'agiter, une haute silhouette se démasqua de l'ombre, s'arrêta dans la lumière du phare toujours braqué sur la scène.

Le cœur du mafioso se mit à cogner comme un gong dans sa poitrine. Il se sentait toujours cotonneux, mais sa férocité habituelle reprenait le dessus. Il interpella l'Exécuteur dans un feulement hystérique :

— T'es à moi, Bolan. Je savais bien que je te trouverais.

L'Exécuteur était torse nu. Son visage était couvert de poussière, de même que ses muscles qui saillaient dans la lumière brutale. Ses traits étaient tirés par la fatigue mais une détermination farouche brillait dans ses yeux. Il tenait à bout de bras un P.-M. Uzi au canon encore brûlant. Le Beretta pendait à sa ceinture.

— Erreur, Marcus. C'est moi qui t'ai trouvé.

Caldara eut un ricanement de hyène.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ? Tu te crois le plus fort ?

— A toi de me prouver le contraire.

Les doigts de l'ancien capitaine de marines se contractèrent sur la crosse du .45. Il commença doucement à relever l'arme mais celle-ci

parut peser une tonne dans sa main.

— T'es rien qu'un connard de troufion, Bolan. Tu me fais pas peur, tu vas crever dans ta merde.

Dans un élan, il projeta toute son énergie, brandit le pistolet et prit sa ligne de visée en même temps que l'Uzi lui vomissait la mort en pleine face.

La tête rejetée en arrière, Marcus Caldara hurla une dernière fois sa rage vers le ciel, le faciès congestionné dans une horrible grimace; comme s'il prenait l'astre de la nuit à témoin de l'injustice du sort.

L'Exécuteur attendit que son corps se soit affaissé, fit quelques pas jusqu'au cadavre de Marco auquel il avait passé sa combinaison de combat. Les dents serrées, il fit éclater le front et la mâchoire à coups de crosse, jusqu'à ce que le visage de Marco soit devenu méconnaissable. Ce travail le répugnait mais il n'avait pas le choix. C'était la guerre. Une guerre atroce dans laquelle il ne pouvait y avoir de pitié, le moindre oubli pouvant signifier la mort. Ça lui donnerait un délai supplémentaire en cas de découverte prématurée du carnage.

Otant le blouson d'un cadavre qui avait à peu près la même corpulence que lui, il l'enfila. L'habit était souillé de sang, mais ça n'avait plus la moindre importance.

Rejoignant le Dodge, il y préleva une sacoche en toile kaki contenant six grenades qu'il avait trouvées en inventoriant le contenu du gros 6x6. Il en passa la bretelle à son épaule, puis retourna à l'hélicoptère, à temps pour voir le pilote émerger de son inconscience. Tout de suite après que Caldara et ses hommes eurent quitté l'appareil, il s'en était approché et avait neutralisé le type d'un atémi sur la nuque. Celui-ci s'en remettait, l'air abasourdi et le regard dans le vague.

— Décolle, lui dit Bolan, s'installant à la place du copilote et lui collant le canon du Beretta contre la joue.

— Merde ! C'est pas...

— C'est pas comme ça que ça devait se passer, sans doute ? Tu viens de changer de boss, mon vieux. Allez, enlève-moi cette machine.

Essuyant la sueur qui lui mouillait le visage, le gars régla le pas général et mit les gaz. L'hélico s'éleva dans une petite secousse, prit doucement de la hauteur. Bolan éteignit le phare.

— Où va-t-on ? fit le pilote au bout d'un moment, l'air résigné.

— Continue de faire monter ton ascenseur et appelle Tracker
Bravo.

— Vous voulez que je...

— Fais attention à ce que tu vas dire.

— D'accord. Vous savez, moi je ne fais que mon boulot de pilote. Je suis pas dans leurs combines.

— N'essaie pas de m'attendrir.

— Croyez ce que vous voulez, Bolan. Je ne suis même pas armé, vous pouvez vérifier.

L'Exécuteur avait déjà vérifié après avoir assommé le gars. Il lui dit :

— Alors montre-moi tes bonnes intentions. Quand tu auras le contact avec Vecchi, raconte-lui qu'il y a eu un sérieux engagement, que Marcus est resté sur le carreau avec ses hommes mais que Bolan y est passé lui aussi. Tu as compris ?

— C'est vraiment ce que vous voulez que je dise ?

— Est-ce que tu as bien pigé ?

— Tout à fait.

— Ne fais pas d'erreur. Tu joues avec ta vie.

— Ça aussi je l'ai compris.

— Dis-toi que je peux piloter ce taxi sans ton aide. Comment t'appelles-tu ?

— Ned. Ned Blansky.

— Polak ?

— D'origine.

— Vas-y, Ned. Ajoute que tu rentres à vide, que tu as failli y passer toi aussi et que tu t'en es tiré de justesse. Sois convaincant.

Le pilote hocha la tête, se concentra un instant, puis appuya sur le bouton d'émission.

— Tracker Bravo de Tracker Alpha ! Répondez !... Répondez, bon Dieu !

— Oui, ici Tracker Bravo, débita subitement Vecchi sur la fréquence. Qu'est-ce qui se passe ? On n'avait plus le contact.

— Ça s'est bien et mal passé. On a eu Bolan, mais Marcus et ses hommes se sont fait avoir.

— Quoi ? Attends, qui est-ce qui parle ?

— Ned. Le pilote.

— Qu'est-ce que tu me racontes, Ned ?

— Bon sang, vous ne comprenez pas ce que je vous dis ? Je rentre à vide.

— Et Marcus ?

— Mort. Ses gars aussi sont morts, et ceux qui étaient avec Marco...

— Et Bolan ?

— Marcus l'a eu juste avant d'y rester, un chargeur complet dans le coffre.

— T'es vraiment sûr de ce que tu dis ?

— Vous croyez que j'ai envie de raconter des bobards ?

Il y eut un silence de plusieurs secondes, puis :

— Où est-ce que ça s'est passé ?

— Dans la carrière à côté du lac. Quand nous sommes arrivés,

Marco et son équipe étaient déjà en train de se faire massacrer par la combinaison noire. Depuis l'hélico, on le voyait à peine, il se montrait juste de temps en temps pour changer de position et tirer des rafales avec plusieurs pétoires... Hé, vous m'entendez toujours ?

— Ouais, je t'écoute. Continue.

— Marcus m'a dit de me poser à toute vitesse et il s'est lancé avec ses gars contre votre type. Ça a été tout de suite l'enfer, les hommes tombaient, les bastos pleuvaient de partout et c'est un miracle que j'aie pas été touché.

— Et tu t'es tiré, hein ?

— Quand j'ai vu qu'il n'y avait plus rien à faire, oui, bien sûr. Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ?

— Tu as au moins vérifié que la grande pute est bien clamsée ?

— Je vous ai dit que je l'ai vue prendre toute une rafale dans la tronche. Son sang giclait de partout ! C'est quand même pas Superman, il risque pas de se relever après ça.

— Bon, rentre tout de suite, Ned. Tu vas nous raconter ça en détail. Magne-toi le train.

— O.K., je fais au plus vite.

La radio se tut. L'Exécuteur fit une grimace de satisfaction et abaissa le Beretta.

— Et maintenant ? demanda le pilote.

— Reste à basse altitude et dirige-toi vers le bord de mer.

— Et après ?

— Je te dirai ce qu'il faut faire.

— Ecoutez, Bolan, quand ils découvriront ce que j'ai fait, il va m'arriver de très, très gros ennuis. Je suis déjà grillé, dans la merde jusqu'au cou. Alors je ne vois pas d'autre solution que de marcher avec vous, mais encore faut-il que je sache quelles sont vos intentions.

L'Exécuteur réfléchit, pesant la réaction du gars.

— Tu connais bien la région ?

— Pas mal, du moins vue d'en haut. J'ai fait plusieurs fois la navette pour amener des gros bonnets.

— Alors, trouve un endroit pour poser ton taxi. Pas trop près du camp pour éviter de se faire repérer, pas trop loin non plus.

— Pas de problème. Mais s'ils ne me voient pas arriver, ils vont se poser des questions et envoyer le deuxième hélico pour une recherche.

— Appelle-les. Signale-leur que tu as des ennuis mécaniques.

Blansky répliqua après un petit temps mort :

— Après tout, pourquoi pas ? Mon taxi a pu encaisser une balle perdue...

Il passa en émission :

— Tracker Bravo de Tracker Alpha ! J'ai un problème avec mon moulin, je ne pourrai pas continuer...

Une voix hachurée arriva en retour :

— Je vous... reçois... sur cinq... Alpha. Qu'est-ce... se passe ?

La faible altitude rendait sans doute la communication difficile.

— Je perds des tours-moteur, je vais devoir me poser. J'ai sans doute pris du plomb dans la caisse.

— ... panne moteur ?

— Affirmatif.

— ... est votre position ?

Bolan lui fit un signe du pouce vers l'arrière.

— Au-dessus du lac, reprit Blansky en détachant bien ses mots. Le moteur est en train de caler, je me mets en autorotation.

— ... rentrez dès que possible... vous attend.

— Merde ! Vous pourriez venir me chercher ?

— Négatif... sommes... déjà au sol.

Le pilote lâcha un juron avant de couper la radio. Il se tourna vers son passager.

— Ça vous va comme ça ?

Bolan le gratifia d'un bref sourire.

— Ça va.

Il réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre. Bob Vecchi n'avait pas eu l'air consterné en apprenant la mort de Marcus. Evidemment, tout ce qui comptait pour lui, c'était que Bolan soit éliminé. Mais aussi, il comptait sans doute récupérer à son profit le bénéfice de l'opération.

L'Exécuteur fit le point sur la situation, évaluant les dernières implications. La nouvelle de sa mort changeait tout pour la mafia cantonnée à Santa Clara. Peut-être des communications longue distance étaient-elles déjà en train de s'établir pour répandre l'information dans le milieu du Crime Organisé. Des *capi* devaient poser des questions d'une voix surexcitée, faire répéter des phrases et s'en délecter. Bolan était clamsé... Quelle nouvelle ! Les affaires allaient reprendre de plus belle...

Ned Blansky demanda soudain :

— Est-ce que ça vous convient ?

Il montrait de la main une petite zone dégagée au milieu du maquis, bordée sur un côté par de grands chênes-lièges.

— A quelle distance sommes-nous du complexe ?

— Environ cinq kilomètres.

Et le bord de mer était à moins d'un kilomètre.

— Tu pourras te poser sans casse ?

Le pilote rigola.

— Je me suis déjà posé sur des terrains beaucoup plus étroits.

L'appareil amorça doucement sa descente, l'air brassé par les pales soulevant une multitude de feuilles sèches et de brindilles. Les patins touchèrent bientôt le sol dans une petite secousse.

— Coupe tout, ordonna Bolan.

Le rotor se mit à tourner à vide en ralentissant, puis le ronflement cessa. Il fit descendre Blansky, tira deux balles avec le Beretta dans le tableau de bord et quitta l'hélicoptère.

— Vous aviez vraiment besoin de faire ça ? fit le pilote. Savez-vous combien coûte cet appareil ?

— En valeur relative, beaucoup moins que ta peau, Ned. A moins que tu n'y tiennes pas suffisamment. Fais basculer les roues de parking et donne-moi un coup de main.

Une minute plus tard, le Bell était poussé sous les chênes, ses pales dans le prolongement du fuselage. De nuit, malgré le clair de lune, il resterait pratiquement invisible en cas de recherches.

L'Exécuteur montra la direction du nord à Blansky.

— Taille la route, lui dit-il. Ne t'arrête pas et ne te retourne pas.

Le pilote eut un petit rire cynique.

— Quelle route ? Je n'en vois aucune. Y a rien que des arbres et des rochers.

— Fais un effort d'imagination.

— Vous n'allez pas me flinguer dans le dos ?

— Non. Riito n'est jamais qu'à une quarantaine de kilomètres, fit l'Exécuteur avec un mince sourire.

— J'ai horreur de la marche.

— C'est ton problème.

— Oui, vous avez raison. Vous allez retourner là-bas ?

— Ça, c'est mon problème. Perds pas de temps, Blansky.

Le pilote hocha la tête, jeta encore un regard à l'Exécuteur et se mit à marcher vers le nord à travers les arbres rabougris.

Bolan l'observa un moment, ne pouvant s'empêcher de penser à Jack Grimaldi qui, lorsqu'il l'avait rencontré pour la première fois à Las Vegas, était aussi un pilote de la mafia. Il avait failli le liquider sans autre forme de procès mais son instinct avait retenu le geste fatidique. Ils étaient ensuite devenus les meilleurs amis du monde.

Il soupira, ramassa ses armes ainsi que le transceiver radio et la sacoche kaki dans la cabine de l'hélico. Puis, à son tour, il se mit en marche, mais vers le sud pour rejoindre le littoral.

Il n'était que une heure du matin. Les gros *amici* étaient peut-être déjà en train d'arroser la mort de l'Exécuteur.

Il allait se joindre à eux pour fêter l'événement.

CHAPITRE XIII

Une étroite bande de sable longeait les rochers sur plus de deux kilomètres en bordure de mer. L'Exécuteur gagna un temps précieux en l'empruntant, marchant d'un pas rapide. Ensuite, la progression fut plus difficile. Ce n'étaient que rochers plongeant directement dans l'eau. La zone plantée d'arbres avait fait place au maquis que Bolan dut traverser, s'efforçant de repérer des sentiers naturels.

Au bout de trois quarts d'heure de marche forcée, il s'arrêta pour souffler quelques instants. Le fortin de la mafia ne devait plus être éloigné que d'environ un kilomètre. Il profita de cette courte halte pour mettre mentalement au point l'action qu'il projetait.

Pour les *amici*, la nouvelle de sa mort constituait un événement de première importance et tous ceux qui s'étaient regroupés là-bas étaient sans aucun doute en train de savourer l'information. Les *capi* avaient dû momentanément différer leur évacuation, dans l'attente de pouvoir contempler le corps de leur ennemi le plus féroce.

L'Exécuteur avait un instant envisagé de débarquer dans le camp mafieux avec l'hélicoptère, pour déclencher un blitz meurtrier avant de se replier définitivement. Mais c'était trop aléatoire. De grosses têtes de l'Organisation pouvaient échapper à l'attaque-éclair. Il fallait d'abord qu'il se rende compte visuellement de ce qui se passait, de quelle manière Bob Vecchi avait repris la situation en main.

Depuis longtemps, Bolan avait compris la façon de penser, la psychologie vicelarde de ces cannibales et leur vantardise. Il pouvait parier avec certitude que la nouvelle avait été répandue par des appels téléphoniques longue distance. Dès à présent, les membres de la *Commissione* et tous les chefs nationaux de *Cosa Nostra* connaissaient le sort funeste de la combinaison noire. La grappa et le champagne devaient commencer à couler à flots, accompagnés de plaisanteries bien grasses.

Les grosses légumes de Santa Clara n'échappaient pas à la règle, surtout qu'ils se croyaient à présent à l'abri de tout danger.

Mais Bolan pensait à une autre implication qui n'était pas due au fait de son arrivée. Il se remémorait ce que Harold Brognola lui avait confidentiellement déclaré quelques semaines auparavant. Des rumeurs avaient d'abord circulé au sujet d'importantes manipulations illicites au sein de plusieurs groupes bancaires. On soupçonnait des financiers et des agents de banques de faire transiter dans ces officines de l'argent provenant de la drogue, qui aurait été préalablement lavé à Las Vegas et Atlantic City.

Aucune preuve, pourtant, n'avait pu être fournie, mais on savait

qu'une grosse partie de ces fonds ainsi recyclés était acheminée au Mexique.

En outre, des indicateurs du FBI avaient parlé d'un grand projet d'investissement financier en Basse Californie. Le renseignement avait été confirmé par des contacts fédéraux qui opéraient sous couverture à Mexicali, La Paz et Ciudad Juarez.

Une question se posait : pourquoi la mafia investissait-elle de l'argent dans une région aussi aride et si peu rentable que la Basse Californie ? Pour l'Exécuteur, la réponse était évidente : les *amici* se constituaient une nouvelle plate-forme géographique d'où ils pourraient rayonner à la fois sur la totalité du Mexique, la côte Ouest et le sud des Etats-Unis, et cela en toute impunité.

Depuis un certain temps, l'Exécuteur se demandait pourquoi les gros cannibales n'avaient pas encore couvert ce territoire si pratique pour y mener leurs louches transactions. C'était chose faite.

Par ailleurs, Brognola lui avait parlé d'un rapport établi par une commission d'enquête secrète, concernant des personnalités d'envergure internationale suspectées de collaborer avec le Crime Organisé et d'en retirer d'énormes profits.

Ça n'avait rien de vraiment surprenant. La collusion de nombreux citoyens à haut niveau avec la mafia n'était pas une hypothèse nouvelle, bien qu'aucune preuve formelle n'ait jamais pu étayer les enquêtes renouvelées qui aboutissaient chaque fois dans des culs-de-sac.

Pourtant, des experts triés sur le volet avaient été désignés par le Congrès américain et lancés dans une tâche aussi complexe que fastidieuse, épluchant une multitude de comptes bancaires sur lesquels transitaient régulièrement de l'argent suspect, examinant la personnalité des dépositaires et des bénéficiaires. Ce travail avait permis de remonter jusqu'à cinq personnalités du monde de la finance internationale, cinq gros requins d'apparence parfaitement honnête, connus et médiatisés à outrance, montrés aux yeux du public comme des exemples de la réussite sociale.

Hélas, ces cinq gangsters à cols blancs se révélaient intouchables. Deux d'entre eux étaient de nationalité sud-africaine, un autre résidait à Panama, tandis que les deux derniers étaient respectivement citoyens israélien et néo-zélandais. Chacun d'eux, bien sûr, possédait au moins deux passeports correspondant officiellement à une double nationalité. C'était très pratique pour se déplacer d'un pays à un autre.

On disait qu'à eux cinq ils se partageaient le monde entier. Il ne s'agissait pas seulement d'une boutade. Ces prédateurs avaient accumulé des fortunes immenses, à peine concevables pour les gens normaux. Ils avaient leurs entrées dans les Cours royales, dans la plupart des Ministères, et connaissaient intimement de nombreux

chefs d'Etat. Leur soif d'argent et de puissance ne faisait que grandir à mesure qu'ils se remplissaient les poches.

Mais l'enquête avait piétiné. Des pressions occultes avaient joué. Deux des experts avaient même péri dans des accidents de la route et un autre s'était suicidé. Ceux qui restaient en lice avaient fini par prendre peur et s'étaient retirés du circuit d'investigation sous des prétextes divers.

L'Exécuteur avait conservé à la mémoire tout ce que Brognola lui avait confié; il ne pouvait s'empêcher d'établir un lien entre ces révélations et ce qu'il entrevoyait en Basse Californie. Ce n'était évidemment pas gratuitement que les *capi* de la côte Ouest s'étaient rendus à Santa Clara, ni seulement pour y tenir leurs assises à l'abri des flics américains. Non. Ils considéraient déjà cette partie du Mexique comme leur propriété, un fief qu'ils étaient en train d'aménager et à partir duquel ils pourraient démarrer de nouvelles opérations florissantes.

Mack Bolan, en pénétrant dans le périmètre de Santa Clara, n'avait rien vu de spécial qui puisse constituer un lien avec les personnages haut placés dont Brognola lui avait mentionné l'implication. Mais il sentait que ce lien existait, qu'il pouvait découvrir le fil d'Ariane pourri en fouillant encore un peu dans ce grouillamini mafieux.

Il avait commis deux erreurs en survenant dans ce nid de vermines. La première, c'était d'avoir insuffisamment prévu le pouvoir de riposte de l'adversaire. Il avait perdu la quasi-totalité de son armement et s'était vu obligé de battre en retraite puis d'utiliser une tactique de guérilla pour survivre.

La seconde faute consistait dans le fait d'avoir au préalable insuffisamment analysé le contexte. C'était une évidence. La mafia n'était qu'une société capitaliste greffée sur une autre société capitaliste englobant la quasi-totalité de la planète. Une entité monstrueuse, bien sûr, mais qui n'en fonctionnait pas moins de la même manière, avec une hiérarchie pyramidale, ses lois et ses règles mises au point, avec le temps, par des cerveaux démoniaques. La différence consistait en une moralité à sens unique. Une conscience comparable à celle, primitive, d'une colonie de fourmis cherchant à conquérir par n'importe quel moyen les territoires à portée de mandibules.

A Santa Clara, les *amici* ne fonctionnaient pas autrement. Mais, en plus, ils avaient utilisé l'opportunité de la réunion comme un appât, profitant de l'isolement du terrain pour y établir un piège doté de tout ce qu'il fallait pour que la proie succombe infailliblement.

Oui, l'Exécuteur avait commis une double erreur.

Mais il n'était pas trop tard pour y remédier. Il fallait chercher et trouver sur place le chaînon permettant de remonter la filière

jusqu'aux individus tout-puissants qui, en collaborant avec les pourris et avec la complicité de politiciens dévoyés, étaient en train de dévorer le monde.

Ce n'était pas seulement une perspective affreuse, mais un fait.

On croyait l'Exécuteur renvoyé au néant. La vermine mafieuse se sentait de nouveau en sécurité. Il fallait profiter au plus vite de la conjoncture.

CHAPITRE XIV

Des hommes traînaient çà et là dans la propriété, discutant entre eux, buvant de la bière ou se soûlant carrément, tandis que les *capi* célébraient entre eux la disparition de la combinaison noire. Ils s'étaient entassés dans la cabine-salon du yacht mais refusaient obstinément d'être évacués par la mer. Ce n'était d'ailleurs plus nécessaire. Les *amici* de San Diego avaient fait décoller d'autres hélicoptères qui n'allaient pas tarder à arriver.

Bob Vecchi, lui, ne participait pas aux réjouissances. Il avait du mal à admettre l'évidence de la mort de Bolan. C'était trop beau. Presque inconcevable dans l'esprit d'un mafioso qui avait souhaité cette délivrance pendant de longues années.

Que Marcus se soit fait dessouder dans la foulée ne le troublait pas, au contraire. Vecchi avait compris qu'il n'était pas disposé à partager le pouvoir avec lui, bien qu'ils aient tous deux participé à des opérations paramilitaires communes.

Passant devant un groupe de quatre *soldati* qui parlaient et riaient bruyamment, il les engueula copieusement. Les abrutis ! Il ne manquait plus qu'une bande de putes en chaleur pour couronner la fiesta !

Il jeta un regard écoeuré vers la lune qui baignait la propriété de sa lumière blafarde, observa les rangées de cadavres alignées sur la terrasse et débordant sur la pelouse, lâcha un juron. Combien y en avait-il ? Il ne voulait pas les compter. Dans quelques heures, ces tas de viande entameraient leur processus de décomposition et commenceraient à puer salement. Il faudrait les enterrer vite fait ou les balancer à la mer avec du poids aux pieds.

La façade de la maison était partiellement éventrée et l'incendie qui avait suivi l'explosion avait tout noirci. On aurait pu croire qu'il y avait eu un bombardement. Seule l'arrière de la belle bâtisse avait été épargné, bien que presque toutes les vitres soient brisées.

Il se dirigea mécaniquement de ce côté, jetant au passage un regard sur l'hélico dans lequel il avait mené des recherches pour rien. Vecchi avait eu l'intention de faire redécoller l'appareil pour se rendre près de cette carrière où Marcus et ses hommes s'étaient fait descendre. Il voulait surtout ramener le cadavre de la grande pute et le montrer aux *capi*. Mais le pilote s'était éclipsé dès qu'ils étaient rentrés à la base. Il ne l'avait retrouvé que trois quarts d'heure plus tard, le cul par terre, adossé contre un banc et une bouteille de bourbon à moitié vide à la main. Le con s'était cuité et n'était manifestement plus capable de tenir les commandes de son taxi. Ce

n'était pas la première fois qu'il le voyait à moitié ivre. Déjà, il avait failli rater l'atterrissage en rentrant des recherches. Un ivrogne. Un connard d'ivrogne qui faisait courir des risques stupides à l'Organisation.

Vecci n'avait pas envie de prendre des risques stupides. Il avait eu sa dose depuis le début de cette nuit infernale.

Quant à l'autre appareil, il pouvait presque à coup sûr faire une croix dessus. Blansky, son pilote, était peut-être un mec sérieux, mais il était probable qu'il avait fait le grand plongeon dans la flotte en tombant en panne au-dessus du lac. Avec ces gros ventilateurs, un arrêt moteur ne pardonne pas. Que Blansky aille au diable et qu'il y retrouve le grand fumier. Vecci attendrait l'arrivée des appareils de San Diego et réquisitionnerait l'un d'eux pour aller récupérer la dépouille de Bolan.

Il se dit soudain qu'il avait la gorge sèche. Il ne voulait pas se soûler la gueule comme les autres fêtards, il avait simplement soif. Entrant dans l'arrière de la maison par une porte de service, il faillit se faire heurter par un type qui en sortait d'un pas chancelant, l'apostropha avec véhémence, mais le gars ne s'en aperçut même pas.

Dans la cuisine, il contempla le triste spectacle de trois de ses hommes assis à même le sol et tétant une bouteille de whisky qu'ils se repassaient mutuellement. L'un d'eux chantait une chanson obscène d'une voix éraillée.

— Bande d'enfoirés ! éructa-t-il. Vous vous pétez la tronche pendant que... que...

Il ne parvenait pas à finir sa phrase, la rage lui étreignant le gosier. Le chanteur cessait ses hurlements et rigola :

— Pourquoi tu gueules comme ça, Bob ? C'est la fête, non ? La pute est morte, vive les putes ! Tu devrais plutôt demander aux mecs de Tijuana qu'ils nous envoient quelques gonzesses pour...

— Foutez le camp ! clama Vecci. Allez cuver ailleurs !

— Mais enfin... Pourquoi ?

— T'as pas compris ce que je te dis, connard ? Emmène ces deux-là. On réglerà ça plus tard.

Il leur confisqua la bouteille et les propulsa hors de la cuisine avant d'ouvrir le frigo et de prendre une bière. Trois grosses lampées plus tard, il prit place sur une chaise devant la table et décrocha de sa ceinture un téléphone modulaire.

Le numéro qu'il voulait joindre figurait déjà à la mémoire dans l'appareil.

— Vince ? demanda-t-il, c'est Bob. Où en sont les hélicos ?

La brève discussion qu'il échangea avec son correspondant lui apprit que les moyens aériens ne seraient pas sur place avant une bonne heure. Il rongea son frein, cherchant par avance quel prétexte il

pourrait faire intervenir pour sauter dans le premier hélico avant qu'une de ces grosses huiles lui pique sa place.

Vecci n'avait pas l'autorité de Marcus Caldara, on ne lui avait pas confié la direction des opérations. Il n'était qu'un intérimaire, en quelque sorte. Pourquoi lui laisserait-on le privilège de ramener le cadavre de Bolan ?

La sécurité. Oui, il prétexterait la sécurité et exigerait de prendre personnellement le risque d'une reconnaissance au-dessus du lieu du massacre.

La nuit était douce, mais Vecci cuisait dans son jus. Des bouffées de chaleur lui envahissaient le dos et la tête. Peut-être avait-il de la fièvre. Merde, c'était une idée à la con. Par le passé, en Amérique latine, il s'était plusieurs fois tapé des séjours dans des marécages infects, en plein cagnard, et jamais il n'avait attrapé quoi que ce soit.

Il quitta la maison et fit quelques pas sur la pelouse, se plantant ensuite sous un arbre où il lui sembla trouver un peu de fraîcheur. A moins de cent mètres, il avait sous les yeux le yacht tout blanc sur lequel les pontes de la côte Ouest s'étaient rassemblés. Ils ne voulaient évidemment pas se commettre avec les hommes de troupe. Ils n'avaient même pas daigné adresser la parole à Bob lorsqu'il les avait invités à prendre place dans le bateau, ne lui jetant qu'un regard méprisant au passage.

Des gardes du corps occupaient une partie du ponton d'embarquement, d'autres étaient installés contre le bastingage. Une surveillance de routine.

L'Exécuteur avait fait une approche en douceur par la mer. Il s'était laissé couler dans l'eau sombre le long d'un rocher et avait nagé sur une distance de quatre cents mètres avant de progresser en profondeur pour atteindre la proue du yacht. Il ne s'était muni que de son Beretta et de trois grenades fixées à sa ceinture.

Baigné par la clarté venant de la propriété, le bateau de plaisance délimitait sur l'eau une ombre allongée qui permit à Bolan d'arriver tranquillement au contact. Le pont et les cabines, en revanche, étaient bien éclairés. Il y avait des sentinelles adossées au bastingage, d'autres sur le ponton, une dizaine de types qui ne se tenaient là que parce que c'était la règle. Quand les chefs palabrent ou se la coulent douce, les gardes du corps surveillent les alentours, même s'ils sont convaincus qu'il n'y a rien à surveiller.

Bolan s'affaira pendant moins d'une minute à fixer ses trois grenades contre la coque, quelques centimètres au-dessus de la ligne de flottaison. Lorsqu'elles exploseraient, cela provoquerait un trou suffisamment important pour que le joli bateau commence à donner de la bande. Même s'il ne coulait pas complètement, il y aurait un

affolement général et c'est cela qui comptait.

Avant de s'éloigner, l'Exécuteur décida de jeter un regard sur la petite assemblée qui se tenait dans la luxueuse cabine à l'arrière. S'aidant d'un filin, il se hissa à la hauteur du pont, ne laissant dépasser que le haut de sa tête. Et ce qu'il vit lui arracha une grimace de satisfaction. Il y avait là onze *capi* comptant comme les plus importants des territoires de l'Ouest, et parmi eux il reconnut quatre grosses légumes de Los Angeles qui avaient la main sur plus de la moitié de la côte Pacifique. Il n'avait jamais vu les autres mais divers signalements qu'il avait mémorisés lui donnèrent une idée assez précise de leur identité. C'était du gratin. Et ce beau monde, qui régnait habituellement sur des milliers d'hectares et des millions de dollars, se trouvait en ce moment réuni dans un petit salon flottant de moins de vingt mètres carrés.

Bolan ne pouvait entendre ce qui se disait, mais il en comprenait le sens. Ils étaient tous confortablement assis et devisaient tranquillement, échangeant probablement des points de vue et commentant les répercussions qu'allait avoir la disparition de la combinaison noire sur les affaires du Syndicat.

Il se laissa glisser doucement le long du filin et s'enfonça dans l'onde obscure, nageant sous l'eau aussi longtemps qu'il le put et refaisant à peine surface pour remplir ses poumons d'air. Lorsqu'il jugea la distance suffisante, il nagea souplement en surface pour rejoindre le gros rocher d'où il était parti.

Après s'être sommairement séché, il enfila le blouson récupéré sur le corps du mafieux et reprit son maigre équipement de combat : les trois dernières grenades, l'Uzi dont le chargeur ne contenait plus que quinze cartouches et le transeiver radio.

Une progression prudente à travers les épineux le fit arriver à la clôture d'enceinte qu'il longea jusqu'à ce qu'il découvre un point faible au ras du sol. S'infiltrant, il se glissa dans les lieux et repéra un type à moitié endormi contre un tronc d'arbre. Il le tua proprement en lui brisant les vertèbres cervicales, lui enleva son arme, un P-M Thompson, ainsi qu'un chargeur de rechange, puis se mit en marche à travers le terrain ennemi, se composant du mieux possible une allure de circonstance.

Avisant un gars décontracté adossé à une statue en stuc représentant une divinité grecque, il s'en approcha lentement, vit les trois cannettes de bière vides à ses pieds, et lui demanda :

— T'aurais pas une clope ?

L'autre lui jeta un regard torve. Repoussant le pistolet-mitrailleur dont la bretelle était passée à son épaule, il se fouilla d'un geste lent et tira un paquet de cigarettes froissé qu'il tendit. Bolan fit claquer son briquet et tira une bouffée de fumée, se disant que si tous les autres

amici étaient dans le même état, il n'aurait pas à déployer trop d'efforts pour terminer la partie.

— C'est con d'attendre comme ça, dit-il pour entamer la conversation.

Le mafieux ricana.

— Ouais, plutôt.

— T'en as pas marre ?

— Devrait plus y en avoir pour longtemps. On m'a dit que les hélicos vont pas tarder.

— Détrompe-toi, les taxis aériens c'est pour les chefs.

— Marcus avait prévu de les faire partir dans le rafiot.

— Mais Marcus n'est plus là, fit remarquer tristement Bolan. T'as rien d'autre que cette putain de bière à te foutre dans le gosier ?

— Y a plus de whisky. Et y a plus de bière non plus.

— Moi je sais où en trouver, du whisky. Du vrai.

L'œil terne du *soldato* s'alluma d'un coup.

— Ouais ?

— Ouais. Et du bon. Au fait, qu'est-ce que c'est que ce gros taxi qui s'est posé tout à l'heure ?

— Quel gros taxi ?

L'Exécuteur avait entendu passer le gros transporteur alors qu'il était en train d'effectuer sa mise en scène dans la carrière près du lac. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un des deux appareils de recherche, mais l'hélicoptère avait poursuivi tout droit sa route en direction de la propriété.

— Un sacré morceau qui faisait un drôle de raffut, dit-il au mafioso.

— Ah ! Ouais, je l'ai entendu mais j'étais trop loin pour le voir. Ça devait être celui qui avait déposé ce gros mec...

— De quel gros mec parles-tu ?

— Je m'souviens plus comment il s'appelle, je crois qu'il a un nom de pédé... Attends... Ah oui. John-John.

— C'est ça, ouais, acquiesça Bolan. Alors John-John est reparti ?

— Je vois pas pourquoi son taxi serait revenu... C'te connerie ! John-John... Ce gus est peut-être vachement important, mais pour moi c'est rien qu'une tante. Eh... dis donc, où il est ton whisky ?

Bolan lui lança un sourire complice.

— Lâche ton apollon et viens avec moi.

Le type ne se fit pas prier. Se décollant de la statue, il lui emboîta le pas, marchant d'un pas incertain vers la grande maison dont le devant n'était plus qu'un tas de ruines voisinant avec des lignées de cadavres.

Lorsqu'ils eurent atteint la porte de service, Bolan le poussa gentiment devant lui, indiquant :

— Dans la cuisine.

— Tu déconnes ! Je suis déjà venu chercher par là.

— Tu as mal regardé.

— Mon cul !

Malgré ses protestations, le soldat à moitié ivre s'achemina jusqu'à l'office dont le carrelage était jonché de bouteilles et de verre brisé.

— Y a plein de mecs qui sont déjà passés ici. J'te dis qu'y a plus rien...

— Pousse-toi, Teddy, fit l'Exécuteur en s'avançant vers une petite réserve dont la porte était grande ouverte.

— Hé ! T'es complètement beurré ! Je m'appelle pas Teddy. C'est Frank. Oublie pas.

La réserve avait été partiellement pillée. Il y avait bon nombre de bouteilles de vin et d'alcool cassées et les rayonnages étaient quasiment vides. Trois grosses bonbonnes de gaz butane avaient été stockées dans le fond du réduit ainsi que des accessoires culinaires. Il réussit à trouver une bouteille de gin miraculeusement épargnée dont il dévissa le bouchon avant de la tendre au soldat de la mafia.

— Attrape-toi ça, Frank. C'est du bon.

L'autre se colla le goulot à la bouche, s'envoya une grande rasade d'alcool puis se mit à braire subitement.

— Putain ! C'est pire que de l'eau de Cologne. C'est quoi, cette merde ?

— Du gin. Y a plus de whisky.

— Mais tu m'avais dit...

— M'emmerde pas, Frank, c'est pas ma faute si tous ces connards ont vidé la cave. Tu verras, on s'y fait.

Le repoussant fermement vers la sortie, l'Exécuteur lui lança :

— Laisse-m'en un peu et fais gaffe que Bob te voie pas en train de picoler.

Puis, lorsque l'autre eut disparu, il retourna dans la réserve dont il sortit les bouteilles de butane pour les placer dans une cavité sous le plan de travail. Il y fixa une grenade à l'aide d'une pelote de ficelle trouvée là, la goupille du détonateur à retard reliée à la ficelle dont il dévida la pelote en la lançant dans l'herbe par la fenêtre.

C'était une installation empirique dont il devrait se contenter.

CHAPITRE XV

En sortant du bâtiment, l'Exécuteur croisa deux mafiosi hilares qui s'avançaient en titubant vers la maison.

— Vous avez vu Frank ? leur lança-t-il.

L'un d'eux répliqua avec un gros rire :

— L'est là-bas... Il dit qu'il y a de l'eau de Cologne à boire dans la cuisine.

— Il y a aussi Bob. Si j'étais vous, j'irais pas traîner là-bas.

— Merde ! Fais chier...

Faisant demi-tour, les deux soldats s'enfoncèrent dans l'ombre vers un pavillon secondaire.

Bolan poursuivit sa ronde, observant ce qui restait des forces mafieuses éparpillées un peu partout dans le désordre, mémorisant les emplacements des spots lumineux qu'il aurait à détruire avant de passer à l'attaque. Il repéra le local dans lequel était installé le groupe électrogène qui ronronnait doucement et nota soigneusement la position du Bell posé au fond de la propriété. Une fois les hostilités ouvertes, il n'aurait plus que la clarté de la lune pour se diriger dans ce qui deviendrait vite un capharnaüm. Et l'astre de la nuit commençait à descendre sournoisement vers l'horizon.

Il aperçut Bob Vecchi planté sous un pin parasol, immobile, une cannette de bière à peine entamée à la main. Le *caporegime* ne donnait pas l'impression d'être à la noce. Peut-être lui avait-on signifié que son rôle de remplaçant était terminé, dans l'attente qu'un personnage plus important que lui survienne et prenne le relais.

L'Exécuteur avait fait le tour de la situation. Il avait besoin d'un peu plus de munitions pour donner quelques chances de succès à son nouveau blitz, mais ce n'était pas un grand problème. Des armes et des chargeurs traînaient un peu partout dans le coin.

Le problème était d'une autre nature. Ainsi qu'il l'avait envisagé, l'un des cinq personnages tout-puissants mentionnés par Hal Brognola s'était bien rendu à Santa Clara pour y tenir une conférence avec les *capi*. L'ennui, c'est qu'il en était reparti. Bolan arrivait trop tard.

John-John. Un surnom utilisé par les pourris. Le type, en réalité, se nommait Joachim Shlonsky, mais il se faisait appeler John Delagarde dans le business officiel.

L'Exécuteur savait à la fois peu et beaucoup de choses sur le personnage. Il connaissait l'ampleur des affaires qu'il brassait un peu partout dans le monde, il avait la certitude que sa fortune avait été bâtie sur le profit criminel et que depuis fort longtemps il s'était acoquiné avec les gros cannibales de la mafia afin d'étendre sa

puissance bien au-delà de ce qui est imaginable.

Mais il n'avait aucune idée de l'endroit où l'autre avait pu se réfugier après qu'il eut quitté précipitamment le domaine de Santa Clara. Tant pis, il y aurait sans doute une nouvelle occasion.

Vecci ne parvenait pas à détacher son regard du yacht amarré au ponton, et où se prélassaient onze grosses têtes de l'Organisation; des caïds de la côte Ouest qui devaient déjà s'approprier la gloriole d'un événement dans lequel ils n'étaient pour rien. Il pensait que c'était vraiment trop injuste. A présent qu'il n'existait plus de danger, ces mecs importants péroraient entre eux, apparemment pas trop pressés qu'on vienne les chercher, tandis que Bob Vecci se demandait quelles sortes de miettes il allait récupérer de l'affaire.

Il jeta un regard dégoûté sur la cannette de bière chaude qu'il tenait à la main, la balança au sol et soupira. Puis le transceiver accroché à sa ceinture émit trois petites notes aiguës. Il passa en mode émission.

— Oui, qui est-ce ?

— Tu broies du noir, Bob ? fit l'appareil.

— Qui parle ?

Il reçut dans l'oreille un petit rire en guise de réponse et en éprouva une drôle d'impression.

— Ça va, cracha-t-il. C'est pas une bonne blague.

— Je pensais que ça allait te dérider. Comment vont tes affaires ?

— Mes affaires vont bien ! Je peux au moins savoir quel est le con qui vient me dégoïser des conneries dans l'oreille ?

— Hé ! T'emballe pas, Bob. C'était juste histoire de plaisanter.

— Eh bien, la plaisanterie est finie, va te faire foutre.

— Attends ! Tu te trompes, rien n'est fini, ça ne fait que commencer.

Cette fois, le *caporegime* eut la sensation que son cœur avait des ratés. Cette voix... Non, c'était impensable !

De la bile dans la bouche, il lâcha d'un ton incertain :

— Ecoute, connard... Qui que tu sois, tu peux aller te faire mettre.

— Négatif. C'est toi qui te l'es fait mettre, Bob. Tu piges toujours pas ?

Une sueur froide mouilla le dos de Vecci.

— Qu'est-ce que je dois piger, connard ?

— T'es vraiment pas doué.

Le mafieux eut un violent tressaillement. Quelques secondes s'égrenèrent avant qu'il puisse articuler :

— Bolan ?

— Bolan est clamsé, non ?

— Je reconnais ta voix, fumier ! Comment t'as fait pour t'en tirer,

hein ?

— Marcus était à peine plus malin que toi.

— Ouais, c'est ça ! Tu te payes ma gueule parce que t'es loin d'ici, sale pute de merde. Où est-ce que tu te planques ?

De nouveau, un petit rire glacial tinta dans la radio.

— Pas loin, Bob, pas loin.

Les yeux de Vecci décrivirent un rapide mouvement de va-et-vient pour scruter le parc et son visage se figea.

Un chef d'équipe qui s'était approché de lui questionna :

— Qu'est-ce qui se passe, Bob, un problème ?

Vecci ignore l'interrogation, les nerfs à vif.

— Tu t'es cassé comme un dégonflé, hein ! Tu pourras pas te planquer longtemps, Bolan ! Tu vas avoir toute l'Organisation au cul !

— Tu te trompes encore une fois, Bob. Regarde. Attends un peu...

L'arrivant regardait Vecci comme s'il était devenu débile.

— Bon Dieu, Bob, rigola-t-il. Est-ce que tu parles avec les fantômes maintenant ?

— Ta gueule, Nick ! aboya le *caporegime*. Va te faire...

La fin de sa phrase fut noyée dans le fracas d'une explosion qui fit tanguer violemment le yacht et le repoussa à plus de dix mètres du ponton.

Nick n'en crut pas ses yeux.

— Putain de merde ! s'exclama-t-il, la voix rauque, tandis que Vecci partait en courant et se mettait à hurler pour rameuter ses hommes.

Le fumier n'était pas mort ! Il était revenu et il recommençait à foutre sa merde. C'était incroyable, et pourtant... Et cet abruti de Nick qui parlait d'un fantôme ! De la démente jaillie tout droit de l'enfer, ouais !

CHAPITRE XVI

La distance n'était que d'une quarantaine de mètres, mais c'était un tir difficile, surtout avec le silencieux qui enlevait un peu de précision. Allongé sur le sable, derrière une petite bande rocheuse, Bolan avait posé le talky-walky et pointé le Beretta sur l'avant du yacht, au ras de l'eau. Les trois grenades faisaient une toute petite tache sombre sur la peinture blanche.

La première balle rata la cible de quelques centimètres et il doubla deux secondes plus tard, provoquant l'effet escompté, une violente déflagration qui secoua l'atmosphère et un flash lumineux de quelques dixièmes de seconde. Les trois engins avaient pété simultanément, bousculant brutalement le bateau de plaisance qui se mit à se dandiner, un énorme trou dans sa coque.

L'Exécuteur ne perdit pas de temps à contempler les dégâts. Se retournant, il expédia quelques projectiles silencieux à destination de trois spots lumineux qui se désintégrèrent dans de petites gerbes d'étincelles. Puis, bondissant sur ses pieds, il s'éloigna dans l'obscurité soudaine en direction du local technique qui alimentait le complexe en énergie. Six secondes après qu'il eut lâché une grenade par la bouche d'aération, celle-ci explosa et fit taire le ronronnement du groupe électrogène.

Tout de suite après la première explosion, un grand silence s'était fait. Puis des cris et des appels s'étaient manifestés de toutes parts lorsque la propriété avait été brutalement privée de lumière. Bolan entendait les vociférations de Vecchi qui essayait de contrôler ses soldats en pleine débandade, la plupart ivres ou presque.

Il sprinta dans l'obscurité relative en direction du yacht qui maintenant commençait à pencher sérieusement de l'avant. L'éclairage du bateau n'avait pas failli et l'Exécuteur pouvait observer les *capi* qui avaient jailli de la cabine et se bousculaient sur le pont arrière, cherchant à sauter sur le ponton qui se dérobait malencontreusement. L'un d'eux glissa et se rattrapa à l'un de ses copains, l'entraînant avec lui dans l'eau sombre. Trois autres réussirent tant bien que mal à atterrir sur les planches.

Les gardes du corps, eux, avaient eu une réaction automatique et stupide. Ils s'étaient regroupés en arc de cercle dans l'intention visible de protéger leurs chefs et furent criblés de balles de 9 mm tirées en rafale par l'Uzi, dansant frénétiquement sur place, incapables de voir et de comprendre d'où venait le déluge de plomb brûlant.

Lorsque la culasse claqua à vide dans le P.-M., Bolan s'en débarrassa et poursuivit son tir meurtrier avec le Thompson, nettoyant

d'abord le ponton de la racaille de haute volée qui s'y était jetée, prenant ensuite pour cibles ceux qui s'agglutinaient sur la plage arrière du yacht.

En quelques secondes, il ne resta plus des maîtres de la côte Ouest que des corps pantelants, baignant dans une mare de sang commune ou flottant dans la mer brusquement agitée.

Des projectiles commençaient à siffler ou à percuter le sol dans la zone où Bolan se tenait; des tirs hâtifs, imprécis, mais pouvant devenir rapidement dangereux. Vecchi avait quand même regroupé quelques hommes à peu près valides et ceux-ci avaient vaguement localisé sa position. Il repartit au pas de course, décrivant une courbe et crochétant pour fausser le tir adverse. Il s'arrêta derrière la statue en stuc d'une Diane chasserresse.

Un groupe de cinq ou six flingueurs s'était déployé un peu plus loin, constituant une ligne de défense. L'Exécuteur en distingua trois autres qui occupaient des positions éparpillées à moins de trente mètres de là. Ceux-là se tenaient debout, armes braquées devant eux, et cherchaient une cible sur laquelle tirer. D'autres encore se déplaçaient nerveusement dans des directions erratiques, tenaillés par la trouille et ne sachant pas très bien ce qu'ils devaient faire.

Bolan envoya trois courtes rafales en direction du premier groupe dont il avait repéré l'emplacement, changea aussitôt de position pour éviter un tir de riposte et largua quelques salves avec le Thompson sur les trois *soldati* éparpillés qui se mirent à détalier en vain, criblés d'impacts de .45.

— Ne restez pas groupés ! cria Bob Vecchi dont Bolan aperçut un instant la silhouette. Retranchez-vous à la périphérie et faites un tir de barrage !

Le *caporegime* courait en s'égosillant, cavalant vers un pavillon secondaire pour y trouver un abri. Bolan ne lui en laissa pas le temps. Le Thompson tressauta entre ses mains, crachant une mortelle giclée de grosses balles qui couchèrent Vecchi au sol, troué comme une vieille passoire.

Le terrain était provisoirement dégagé jusqu'à la maison principale. Bolan l'atteignit par l'arrière, se repéra par rapport à un petit péristyle et trouva le filin de chanvre qu'il avait balancé par une fenêtre.

Il aurait moins de six secondes pour se placer à l'abri. Après avoir pris une profonde inspiration, il tira résolument sur la ficelle jusqu'à ressentir une résistance puis donna une secousse. La goupille de la grenade venait de sauter.

D'une détente, il se mit à courir vers le fond du parc, comptant mentalement les secondes, apercevant l'éclat d'une torche électrique qui fouillait des buissons le long de la clôture.

Quatre... Trois... Quelques pétarades de P.-M. se faisaient sporadiquement entendre, de diverses provenances.

Un... Bolan se jeta au sol, les mains sur la tête. Presque en même temps une immense lueur illumina la propriété et le paysage alentour, tout de suite accompagnée d'une fantastique détonation. Il eut la vision fugace de corps balayés par l'énorme onde de choc qui véhiculait des monceaux de gravats et des débris de toutes sortes.

Bien qu'allongé sur le sol, il faillit être roulé, soufflé comme un fétu de paille par la violence du souffle. Ensuite, dans la semi-obscurité revenue, il distingua une partie du toit de la maison qui atterrissait à moins d'une trentaine de mètres de lui.

Soudain, une vive douleur lui poignarda les reins. Il venait d'être atteint par un gravât, à moins que ce soit par une balle perdue.

Le Bell UH-1B, bien que distant d'au moins cent vingt mètres de l'épicentre de la déflagration, avait été bousculé et légèrement déplacé mais, par chance, il ne s'était pas renversé.

Quelques rescapés détalait dans le désordre, silhouettes titubantes qui essayaient de quitter le champ de bataille pour sauver leurs vies misérables. L'Exécuteur les laissa s'éloigner. D'ailleurs, il ne disposait plus que de quelques munitions pour le Thompson.

Décrivant une légère courbe, mâchoires serrées, il progressa au pas de course vers l'hélicoptère, prêt à faire feu à la moindre menace. Mais il atteignit son but sans encombre et s'installa vivement dans l'habitacle, branchant immédiatement les contacts.

La turbine démarra sans difficulté, fit entendre son chuintement aigu tandis que le rotor commençait à tourner. Bientôt, le chuintement se mua en grondement puissant, nuancé du bruit saccadé des pales qui hachaient l'air.

Subitement, une forme humaine s'accrocha à la portière de la cabine et Bolan reconnut l'ignoble faux-cul qui avait tenté de le diriger tout droit vers un piège. Andy Zuccharo.

— Attends ! s'écria le dealer. Je monte avec toi, mec !

Celui-là croyait sans doute avoir affaire au pilote de l'appareil. Il avait déverrouillé la portière de droite et commençait à se hisser dans le cockpit. Déjà, le Bell s'était élevé de quelques mètres au-dessus du sol.

— Putain de merde ! Tu crois quand même pas que tu vas te casser sans moi, connard !

— C'est toi qui vas te casser, connard, lui renvoya Bolan en lui logeant une balle de 9mm dans le crâne.

Zuccharo lâcha prise. Ses bras battirent l'air tandis qu'il partait à la renverse. D'une pression sur le manche, l'Exécuteur maîtrisa une petite embardée de l'appareil et commença à grimper en oblique dans le ciel.

La clarté lunaire avait diminué de plus de la moitié, mais c'était encore suffisant pour diriger le Bell. Branchant l'éclairage du tableau de bord, il prit le cap compas 330 et stabilisa l'hélicoptère à l'altitude de six cents mètres. Le vol serait de courte durée, au maximum vingt minutes à la vitesse de croisière.

Se tâtant les reins sous le blouson, il retira sa main poisseuse de sang. Il était beaucoup trop près de la maison quand les bouteilles de gaz avaient explosé. Mais la blessure ne paraissait pas profonde et la douleur était soutenable.

Dix minutes plus tard, il apercevait déjà plusieurs petits villages implantés le long d'une rivière, à l'ouest et au nord. La zone qu'il survolait devenait verdoyante et beaucoup moins dentelée. Riito n'était éloignée de la frontière que d'une quarantaine de kilomètres. Au-delà, c'était l'Arizona.

Utilisant le talky-walky de la mafia, il le régla sur le canal 8 et lança un appel :

— Première femme de Striker ! Première femme de Striker !

L'accusé de réception ne tarda pas.

— Première femme à l'écoute, fit Eva Swanson. Comment vas-tu, Striker ?

— Ça va. Je ne suis plus très loin.

— Pas possible ! Tu débarques par ici ?

— Affirmatif. Quinze minutes maxi.

— Tu as terminé ?

— Pour l'instant, oui.

— Pour l'instant ? Que veux-tu dire ?

— Plus tard. Donne-moi des coordonnées pour un atterrissage.

— Un moment...

La radio resta muette pendant quelques secondes, puis :

— Il y a un petit village tranquille à cinq kilomètres au sud de Riito. Ça s'appelle Colonia Recuperacion. Ça tombe bien, non ?

Vers le nord, Bolan distinguait quelques lumières qui devaient correspondre à Riito mais, à bord d'un hélico, de nuit et ignorant tout de la région, il se voyait mal repérer un village qui n'était sans doute représenté que par une pointe d'épingle sur une carte.

— Va pour la récupération, mais j'ai besoin d'un guidage radio.

— Pas de problème.

— Je vais brancher les feux de navigation, déclara-t-il.

— Reste en écoute, je rejoins l'objectif.

En fait, il n'était pas très éloigné du but.

Quatre à cinq minutes s'égrenèrent avant que la voix de la jeune femme se manifeste de nouveau :

— J'y suis presque. Je vois tes feux, Striker. Appuie un peu sur ta gauche et commence à descendre.

Poussant sur le manche, il perdit de l'altitude et aperçut un faisceau lumineux se déplaçant sur une petite route toute droite. C'était un véhicule isolé.

— Je t'ai en visuel, indiqua-t-il.

— O.K. Je stoppe. Tu peux te poser sur ma gauche, c'est un champ plat et sans obstacle.

Il ne lui fallut que quelques instants pour faire atterrir délicatement le Bell, tandis qu'Eva Swanson quittait le véhicule et courait à sa rencontre.

— Tu peux te vanter de m'avoir flanqué une sacrée trouille, lui avoua-t-elle dans le ronflement mourant de la turbine. Ça fait plus de trois heures que je suis branchée sur cette fréquence, à attendre que tu m'appelles.

Se collant contre lui, elle lui entoura la taille de ses bras et posa la tête contre son épaule.

— Tu avais vraiment besoin de retourner là-bas ?

— Oui. Le boulot n'était pas terminé.

— Ben voyons ! Tu sais, tu es une vraie tête de pierre, dit-elle en frissonnant. Tu es le type le plus givré que j'aie jamais connu.

Subitement, elle desserra son étreinte et porta ses mains devant son visage, y vit du sang.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, les yeux remplis d'inquiétude.

— Le dernier sursaut de Santa Clara, sourit Bolan. Ça ne m'empêchera pas de vivre.

Elle lui renvoya sur le même ton badin :

— Ça a bien failli être toi le dernier sursaut de Santa Clara... Pourquoi m'as-tu appelée première femme, à la radio ?

— Tu t'appelles Eva, non ?

Elle eut un petit haussement d'épaule.

— Je me le demande depuis que j'ai commencé à draguer Leonardo Vincenti. Regarde-moi, est-ce que j'ai quelque ressemblance avec l'Eva Swanson que tu connais ?

Elle souleva une mèche de ses cheveux ordinairement roux et grimaça.

— En plus de ça, j'ai l'impression d'avoir l'odeur de la mafia collée à mon corps.

Il se retint de lui répondre qu'il était lui-même imprégné jusqu'à la moelle de cette même odeur de mort.

Un peu plus loin, sur la route étroite, les phares du pick-up s'éteignirent et se rallumèrent brièvement. Elle redevint sérieuse.

— Jack s'impatiente, déclara-t-elle. Amène-toi, Striker.

CHAPITRE XVII

C'était une petite ferme tenue par des amis de Jack Dawson et de Samantha. Leurs hôtes s'appelaient Christopher et Linda Wright, des Américains qui avaient passé la frontière proche pour venir élever des moutons au Mexique. Chris était un ancien marine, il avait fait la guerre du Golfe où il avait récolté un emphyseme chronique. Des médecins militaires lui avaient expliqué qu'il avait respiré accidentellement du gaz de combat à la suite de l'explosion d'un réservoir de stockage, en Irak.

Mais l'ex-combattant du Golfe n'était pas dupe. Saddam Hussein avait bon dos. En fait, avant son départ pour l'Irak, l'armée lui avait injecté plusieurs doses d'un produit chimique dont la composition restait secrète. Un contrepoison, lui avait-on affirmé. De très nombreux soldats avaient été touchés par diverses maladies que l'on imputait à l'inhalation de gaz de combat. Certains étaient devenus impuissants, d'autres avaient subi une dégradation de la vue et d'autres encore voyaient leur peau partir en lambeaux. Tous avaient eu droit à des injections destinées soi-disant à les immuniser contre l'éventualité d'une guerre chimique. En fait, ils avaient servi de cobayes. Aucune pension, évidemment, n'avait été versée aux soldats atteints de ce que le Pentagone qualifiait de troubles passagers.

Ecœuré, Chris avait quitté les Etats-Unis pour venir s'établir dans ce coin paumé du Mexique, suivi de sa femme Linda. Il y menait une vie paisible, mais on sentait qu'il avait la nostalgie du combat.

Eva n'avait pas eu besoin de l'éclairer au sujet de l'homme qu'ils étaient allés chercher en plein milieu de la nuit. Elle s'en était bien gardée, au contraire, mais Chris avait immédiatement compris qui était le grand type aux traits tirés par la fatigue, aux vêtements souillés de taches de sang et déchirés par endroits. Et un large sourire avait éclairé son visage.

— C'est un honneur pour moi de vous recevoir, monsieur Bolan, avait-il déclaré quelques instants après son arrivée.

L'Exécuteur ne pensait pas du tout la même chose. Ce n'était pas un honneur mais plutôt un danger pour lui et sa compagne. Et il n'avait pas l'intention de rester plus d'une heure ou deux dans la maison des Wright.

D'autorité, Eva l'emmena dans la salle de bains et s'occupa de nettoyer sa blessure avant de lui coller dessus un gros pansement adhésif, ainsi que lui-même l'avait fait lorsqu'elle avait pris une chevrotine dans le côté.

Rangeant la boîte à pansements dans un placard, elle dit sans se

retourner :

— Il y a une grosse tête qui manque à ton tableau de chasse, Mack.

Il ne répondit pas tout de suite, se doutant de ce qui allait suivre.

— As-tu déjà entendu parler d'un certain John Delagarde ?

N'obtenant toujours pas de réponse, elle lui fit face. Bolan avait un petit sourire glacé.

— Tu veux sans doute parler de Joachim Shlonsky, ou encore John-John ? répliqua-t-il enfin.

Elle baissa les yeux, troublée.

— C'est bien ça. Tu étais donc au courant...

— J'ai appris trop tard qu'il était à Santa Clara. Il venait de partir quand j'y suis retourné. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— J'avais encore l'espoir que tu laisserais tomber. C'était une initiative démente.

— Je ne pouvais pas laisser tomber, Eva. Ceux que j'avais déjà réussi à éliminer n'étaient que des pions insignifiants. Je ne pouvais pas laisser les *capi* rentrer chez eux et reprendre tranquillement leur gros business dégueulasse. Si j'avais été au courant pour Shlonsky, je serais revenu plus vite au contact. Tu n'as pas joué le jeu comme il le fallait.

— C'est ça, engueule-moi !

Il n'avait nullement envie de se prendre de bec avec la jeune femme. Il avait un grand respect à son égard.

— N'en parlons plus, dévia-t-il. L'oiseau est loin maintenant.

— Si, parlons-en ! rectifia-t-elle. Nous savons où il est et quand il y est arrivé.

Bolan leva les sourcils.

— J'ai communiqué avec Washington. Bien que ce type soit intouchable, on l'a à l'œil. La plupart de ses points de chute sont connus des services et constamment sous surveillance. Il est en ce moment même dans une de ses résidences secondaires de Yuma.

— Yuma, en Arizona ?

— Oui. Juste au-dessus de la frontière. C'est-à-dire dans la limite de la juridiction US. Je vais me rendre là-bas et le faire coffrer.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? Tu vas demander l'aide du shérif de Yuma ? ironisa-t-il.

— Un détachement de mon service se mettra en route dès l'aube. Il suffira que je signe un rapport par lequel je témoignerai avoir vu Shlonsky en conférence avec toutes ces grosses têtes du syndicat, pour qu'on puisse l'épingler. Mon chef est d'accord sur le principe. Je te signale que je suis en mission officielle.

Il hocha la tête, pensif, puis lui sourit.

— Ce sera un coup d'épée dans l'eau. Même si toi et tes copains vous réussissez à le coincer, ce qui n'est pas certain, tu verras accourir

ses avocats qui exigeront une mise en liberté sous caution. Il est probable, aussi, qu'ils mettront en évidence un vice de procédure. Et si ce n'est pas suffisant, les juges chargés de l'affaire seront immédiatement contactés par des politicards auxquels ils ne pourront rien refuser.

— Tu aurais raison si nous étions dans un contexte habituel, Mack. Mais après ce qui s'est passé cette nuit, ce salaud ne pourra pas s'en sortir si facilement.

Bolan lui fit remarquer :

— Ça s'est passé ici. Au Mexique.

— Oui, et alors ?

— Il faudra demander aux autorités mexicaines de confirmer.

— La DEA est en relation avec la section anti-stups mexicaine. Il ne devrait pas y avoir de refus.

— Admettons. Combien de temps crois-tu que la parodie légale pourra durer ? Une semaine, un mois ?

— Ce sera toujours ça. Pendant ce temps, nous trouverons d'autres motifs d'inculpation, des preuves, des témoignages...

Bolan soupira.

— On peut toujours rêver, Eva. A quel degré ce type est-il placé dans la politique mexicaine ?

— A des échelons élevés, c'est vrai. Il a investi beaucoup de ce côté de la frontière et il bénéficie de passe-droits certains.

— Tu viens toi-même de condamner ta méthode.

— La justice n'est pas forcément soumise à la politique ou au fric ! s'écria-t-elle.

— Continue de le croire...

— Enfin, bon Dieu ! Vois-tu une autre solution qui pourrait...

Elle s'interrompit net, le fixa et se mordilla la lèvre.

— Bon, je te vois venir.

— Je ne t'ai encore rien dit.

— Mais tu le penses si fort que j'entends tout ce que tu es en train de cogiter. Mack, c'est insensé !

— Il n'y a qu'une solution avec des types comme Shlonsky, répliqua-t-il.

— Oui, je vois ce que tu veux dire, bien sûr. Mais je n'ai pas le droit de te suivre dans cette voie. Autant aller l'assassiner moi-même.

— Il ne s'agit pas d'un assassinat, corrigea-t-il, mais d'un nettoyage. Parle-moi de John-John, Eva, dis-moi quelles sont ses habitudes, ses moyens de protection, sa manière de vivre. Je veux savoir exactement où se trouve sa baraque de Yuma, à quoi elle ressemble et quels sont les dispositifs de sécurité.

La jeune femme se recueillit un instant avant de commencer un exposé précis :

— Tout d'abord, il faut que tu saches quelle est l'importance réelle de Joachim Shlonsky. Quand on dit de lui qu'il est intime avec de nombreux chefs d'Etat, c'est vrai. Il a la mainmise sur de nombreux petits pays dont il a acheté le gouvernement à l'aide de fric provenant de toutes sortes de combines illégales. Drogue, escroqueries, investissements frauduleux, et j'en passe...

Elle alluma une cigarette avant de poursuivre :

— Il est israélien mais ne vit pas en Israël. Son port d'attache officiel est en Arabie Saoudite. C'est à partir de là qu'il téléguide la plupart de ses affaires, mais il est fréquemment en déplacement un peu partout dans le monde. On évalue sa fortune à environ deux cents milliards de dollars. Il est actionnaire majoritaire de plus de trois cents sociétés, compagnies aériennes, groupements financiers, chaînes hôtelières, fabriques alimentaires, industrie sidérurgique, immobilier, production de films, casinos... Ça fait plus de dix ans qu'il marche avec les *amici*. Dix années pendant lesquelles il a toujours su passer pour un exemple de droiture et d'altruisme, distribuant régulièrement de fortes sommes d'argent aux bonnes œuvres et donnant des interviews dans les plus grands magazines. Par rapport à *Cosa Nostra*, il est une sorte de trésorier. Il finance de nombreux projets mafieux qui lui rapportent d'énormes dividendes. On sait aussi qu'une grosse partie de ce qu'il touche en pourcentage sur ces affaires est envoyé à Tel-Aviv.

— Tu m'as dit qu'il ne vivait pas en Israël...

— Il n'y réside pas, mais il y va souvent. Le fric noir qu'il ramasse un peu partout est livré là-bas par des courriers qui font régulièrement la navette. Chaque année, ce sont des centaines de millions de dollars qui voyagent jusqu'à Tel-Aviv. Nous avons réussi à arrêter quelques-uns de ces passeurs, mais ils ne connaissent rien de l'expéditeur ni du destinataire. Ça circule de comptes numérotés à d'autres comptes numérotés. C'est imparable. Et quand un de ces types se fait prendre, il y en a immédiatement un autre qui le remplace et de nouvelles précautions sont prises.

— As-tu une idée de ce que devient ce fric stocké en Israël ? demanda Bolan.

— Nous pensons qu'il est réinjecté dans le système international après avoir été recyclé, pour de nouveaux investissements très lucratifs. En tout cas, c'est ce que font apparaître les états de virements en provenance d'Israël.

— Est-ce que tu veux dire que Tel-Aviv marche dans la combine ?

— Non. Nous savons que ça échappe au contrôle du gouvernement israélien.

— Donc, Shlonsky a la partie belle, commenta-t-il.

— Encore plus belle que du temps de Meyer Lansky. Par-dessus le

marché, il est considéré au Mexique comme un diplomate et jouit de l'immunité qui va avec.

— Un ambassadeur du fric ?

— C'est le terme qui convient.

Il alluma lui aussi une cigarette.

— Parle-moi de son pied-à-terre de Yuma.

— Laisse-moi d'abord passer un coup de fil, Mack. Je dois aller aux renseignements. Nous avons des fiches sur chaque lieu de résidence de ce type.

La jeune femme demanda à Linda l'autorisation d'utiliser le téléphone pour un appel longue distance. Tandis qu'elle composait un numéro, l'Exécuteur sortit pour respirer l'air de la nuit. Christopher Wright le rejoignit.

— Je viens d'écouter un communiqué à la radio, dit l'ex-marine. On dit qu'il y a eu un massacre pas loin de Santa Clara. Des dizaines de morts et de nombreux blessés.

— Peut-être, lui répondit prudemment l'Exécuteur.

— Il paraît aussi que des Américains très importants ont été trouvés parmi ces morts. De la racaille mafieuse, n'est-ce pas ?

— De la racaille, oui.

— Vous savez, je n'écoute pas aux portes, mais j'ai cru comprendre que...

Bolan se tourna vers lui.

— Que quoi ?

— Eh bien, que vous n'en aviez pas fini avec ces types. Si vous pensez que je peux vous être utile, Bolan, n'hésitez pas. Je suis toujours un soldat, je sais me battre et j'ai ici quelques armes que j'ai rapportées avec moi. Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Et Linda, qu'aurait-elle à dire ?

— Nous étions déjà ensemble quand je suis parti pour la guerre du Golfe. Elle m'a attendu.

— Ce n'est pas la même guerre, Chris. Ça n'a rien à voir. Je ne me bats pas contre un ennemi conventionnel mais contre une pourriture pour laquelle le vice et la férocité sont la seule règle. Ne laissez pas Linda seule, elle risquerait de ne plus vous revoir.

— Vous avez peut-être raison, soupira Wright. Mais il y a des moments où j'ai envie de tout plaquer. Pas Linda, bien sûr. Cette ferme, ce pays et les moutons...

— La bougeotte ?

— Oui. J'en ai d'abord voulu au gouvernement américain pour ce qui m'est arrivé. Quand j'ai ces crises, c'est comme si je perdais la moitié de mes moyens physiques. Mais je crois que tout ça serait terminé si je pouvais reprendre du service.

— Pourquoi ne pas rempiler ?

— J'ai essayé. L'armée ne veut plus de moi à cause de ma maladie. C'est comme si j'étais un infirme.

Bolan considéra la carrure athlétique de Wright, son visage volontaire et ses yeux décidés.

— Vous n'avez rien d'un infirme, lui assura-t-il, pas plus que d'un malade. Il y a des tas de soldats qui ont écopé eux aussi de ce dont vous souffrez et qui se sont complètement rétablis. Refusez la maladie et elle finira par dégager le terrain. Battez-vous.

— C'est ce que je me dis souvent. Je crois que c'est devenu surtout psychologique. Ici, j'ai l'impression de m'engluier dans la médiocrité, le sentiment que je ne m'en sortirai jamais.

— Agrandissez votre affaire, Chris. Faites-en une véritable entreprise avec des idées nouvelles.

— Les idées ne manquent jamais, vous savez. Le tout, c'est de pouvoir les mettre à exécution. Ça fait une paye que je pense à développer cette activité à la con. J'y ai cru, au début... Ce sont les moyens qui me manquent.

Bolan lui mit la main sur l'épaule.

— Continuez d'y croire, mon vieux, et soyez certain que ça finira par marcher. Ça fonctionne immanquablement.

Il lui adressa une grimace amicale et retourna dans la maison. Eva en avait terminé avec son coup de fil. Elle releva la tête en le voyant arriver, une lueur satisfaite dans le regard.

— Je crois qu'on va pouvoir emballer l'affaire, Mack. C'est mieux que ce que j'espérais.

CHAPITRE XVIII

— Ils ont un plan de la maison de Yuma, annonça Eva. Shlonsky l'a achetée il y a deux ans à travers un prête-nom. Dès que le Service l'a su, une copie a été réclamée à l'architecte qui l'a conçue. J'ai demandé un fax à un de nos contacts de Yuma.

Il s'assit en face d'elle sur un tabouret.

— Bravo, dit-il. Ils t'ont demandé la raison de ton appel ?

— Je les ai convaincus qu'une perquisition surprise était la meilleure méthode pour mettre la main sur des documents confidentiels et confondre ce type. Ils vont prendre un avion spécial qui les déposera à l'aéroport de Yuma où je suis censée les rejoindre et ensuite ils rappliqueront en voiture jusqu'à chez Shlonsky. Ils devraient arriver aux alentours de 8 ou 9 heures.

Il consulta sa montre. Il était 4 heures du matin.

— O.K., fit-il. Et en ce qui concerne la sécurité des lieux ?

— Il y a deux gardiens en permanence, mais lorsque Shlonsky y débarque, il se fait toujours précéder par cinq ou six hommes chargés de sa protection rapprochée. La baraque comporte un système de vidéo-surveillance, des caméras dans le parc, reliées à un central au rez-de-chaussée. Celui qui dirige habituellement l'équipe de protection est un ancien agent du Sin-Beth israélien qui a aussi collaboré avec la CIA. D'après ce qu'on sait de lui, il connaît toutes les ficelles du métier.

— Avec les gardiens, ça fait huit types.

— Compte aussi le pilote de l'hélico personnel de John-John et les deux gardes du corps qui l'accompagnaient à Santa Clara. Il est plus que probable qu'ils sont aussi à Yuma.

— Et de onze ! C'est tout ?

— C'est tout ce que je sais.

— Des femmes ?

— Aucune à ma connaissance. Il paraît qu'il est complètement mysogine.

— Où prend-il ses repas ?

— Dans sa villa dont il ne sort que pour rejoindre une autre planque. Il se fait livrer par un traiteur. Autre chose... Dès son arrivée là-bas, il a passé un coup de fil à un type de Las Vegas pour l'informer qu'il y serait en fin de matinée. Sais-tu quelle est la distance de Yuma à Las Vegas ?

— Environ trois cent cinquante kilomètres. Avec son hélico, ça représente un peu moins de deux heures de vol. Donc, il va décarrer à neuf heures du matin au maximum.

— Le délai se réduit, dit Eva.

— Et les chaussures à clous de la DEA arriveront quand il aura déjà mis les bouts.

— Ça t'arrange, non ?

L'Exécuteur changea brusquement de sujet :

— Que pensent tes copains des rapports de Shlonsky avec la mafia ?

— Ils croient que les *amici* se servent de lui pour bénéficier de ses hautes relations.

— Ce n'est pas mon avis. C'est plutôt Shlonsky qui utilise la mafia. As-tu entendu parler du Club des Cinq, Eva ?

— Vaguement. Ce sont ces types qui pèsent tellement lourd qu'ils peuvent infléchir le cours du dollar et de l'euro, rien qu'en passant deux ou trois coups de fil.

— Leur influence ne s'arrête pas aux fluctuations monétaires. Lorsque ça arrange leurs affaires, ils sont capables de déclencher une guerre ou de provoquer une révolution à peu près n'importe où sur la planète. Ou encore d'ordonner l'élimination d'une personnalité dont la politique ne leur convient pas.

— Ça paraît un peu gros, non ?

— Ces gens ont en effet un pouvoir énorme. Colossal. Une guerre appelle immanquablement le fric à travers la production d'armement et d'équipement. C'est aussi un fantastique moyen d'expansion. Lorsque les hostilités cessent, on prête de l'argent au pays sinistré pour qu'il puisse réparer les dégâts et c'est alors l'endettement, la valse des agios à grande échelle. Parallèlement, des entreprises sous contrôle s'implantent sur l'ancien théâtre opérationnel où l'on trouve de la main-d'œuvre à bas prix, l'invasion commence et ceux qui tirent les ficelles sont toujours les mêmes. La plupart des révolutions font partie du même système de mainmise, à cette différence près qu'il s'agit de guerres larvées provoquées intentionnellement pour paralyser les pays et leur faire admettre ensuite qu'ils ont besoin d'aide. L'assistanat est une autre forme d'invasion. L'Amérique latine en est un reflet certain.

La jeune femme l'écoutait avec attention.

— Selon ta théorie, dit-elle, la guerre du Kosovo pourrait être imputable à ces gens ?

— Pas seulement le Kosovo. Ça fait des années que la Yougoslavie tout entière est concernée par le conflit. La Yougoslavie est maintenant un pays démembré et complètement ruiné auquel notre gouvernement et la Communauté européenne prêtent déjà des sommes colossales qu'il ne pourra jamais rembourser. Tu peux imaginer la suite.

Hochant la tête, elle objecta :

— Quelque chose ne colle pas dans ton raisonnement. Si ces

événements en Yougoslavie s'étaient déroulés au temps d'un Staline ou même d'un Khrouchtchev, tout aurait plutôt mal tourné, non ? La guerre froide entre l'Est et l'Ouest aurait pu devenir une guerre pour de bon, un conflit mondial...

— Evidemment. Mais le mur de Berlin est tombé, Eva. L'Union Soviétique n'existe plus, elle a littéralement éclaté. Sa force d'opposition n'existe plus et, là-bas aussi, l'invasion est arrivée à un stade irréversible.

— Tu parles d'invasion. Pourquoi ne dis-tu pas expansion économique, ou économie de marché ?

— Va raconter ça aux Russes et à ceux des ex-pays satellites qui crèvent de faim après qu'on leur a promis Byzance. Ils pataugent maintenant dans la Bérézina.

— Tu fais du communisme ! répliqua-t-elle en souriant. J'ai l'impression qu'à force de vivre dans la solitude de ton combat, tu es devenu un peu parano !

— Peut-être bien. Mais moi je ne suis pas dans le système. Je n'essaie pas de guérir, je supprime la gangrène quand je peux. Parle-moi encore de John-John, Eva. Rassemble tes souvenirs, ce que tu as appris sur lui, et dégage l'essentiel.

La jeune femme ferma un moment les yeux, la tête entre les mains, puis elle continua son exposé, parlant posément et avec précision.

Quand elle eut fini, il était 4 h 45. Bolan se leva du tabouret, s'étira et respira profondément.

— Tu devrais te reposer ne serait-ce qu'une heure, lui dit-elle. Tu as l'air crevé.

— Je dormirai quand tout sera fini.

Il avança la main vers le téléphone, composa le numéro du portable de Grimaldi.

— Tu aurais pu m'appeler un peu plus tôt, lui dit aigrement le pilote. Je te croyais mort.

— J'ai eu un problème, répliqua Bolan. Et j'ai besoin de toi.

— Avec le Bell 47 ?

— Non, laisse tomber la location. Le 206 est dans la soute ?

— Bien sûr. Prêt à voler.

— Bon, fais décoller le C-130 et pose-toi à Yuma.

— De San Diego à Yuma, il me faudra environ une heure et demie. Plus le temps de demander une clearance IFR, ça fera deux heures. Ça collera ?

— Parfait, mais pas plus.

— Je vais me démerder.

— Change l'immatriculation du 206.

— O.K.

Bolan lui donna encore brièvement quelques instructions et

raccrocha.

Par discrétion, leurs hôtes ainsi que le couple Dawson avaient quitté le living. Bolan préleva dans sa poche une des liasses de billets qu'il avait confisquées à Andy Zuccharo et la glissa sous une coupe contenant des fruits. Il y en avait pour vingt mille dollars. Eva fit semblant de n'avoir rien vu.

Lorsqu'ils revinrent dans la pièce, Linda Wright avait une cafetière fumante à la main. Elle disposa des tasses sur la table et fit couler du café, apporta une assiette contenant des tranches de gigot d'agneau froid.

— Il n'y a pas d'hormones, sourit-elle. Il provient de notre élevage.

Ils mangèrent rapidement, burent chacun deux tasses de café en échangeant des paroles amicales, puis remercièrent leurs hôtes et quittèrent la table. Chris et Jack se proposèrent pour raccompagner Bolan et Eva jusqu'au champ où s'était posé l'hélicoptère. Ils prirent place dans le gros Ram Charger de la ferme.

Lorsque le véhicule eut démarré, Chris tendit à l'Exécuteur un blouson militaire soigneusement plié et sentant légèrement la naphtaline.

— Enlevez cette loque de votre dos et passez ça, lui dit-il. Je l'ai porté en Irak. Ce sera un peu comme si je reprenais du service.

Bolan comprit qu'il ne pouvait pas refuser, saisit le vêtement et l'enfila à la place du blouson déchiré et taché de sang.

— Merci.

— C'est à moi de vous dire merci. Je commence à voir les choses différemment.

Ils parvinrent bientôt au but, la silhouette du Bell se découpant dans la lumière des phares.

— En rentrant, regardez sous les fruits, dit l'Exécuteur aux deux hommes.

— Qu'y a-t-il sous les fruits ? demanda Chris.

— Un peu de facilité. Partagez entre vous deux.

L'ancien marine comprit.

— Pas d'accord ! protesta-t-il. Ce n'est pas comme ça que ça doit marcher.

— Bon Dieu ! fit Jack Dawson. Vous en avez sûrement plus besoin que nous. Je...

— Utilisez ce fric, trancha Bolan. Considérez-le comme un investissement.

— Alors... Vous reviendrez ?

— A l'occasion, je n'y manquerai pas.

— Faites attention à vos os ! dit Chris.

— Bonne chance ! lança Jack.

Déjà, Bolan marchait vers l'hélicoptère, Eva s'efforçant de régler

son pas sur le sien. Le répit amical était achevé. Une lueur glacée s'était de nouveau installée dans le regard de Mack Bolan.

CHAPITRE XIX

L'Exécuteur était arrivé à l'Aéroport international une heure plus tôt, attendant Grimaldi qui n'avait pas tardé à faire atterrir le gros transporteur C-130. A présent, ils survolaient l'Expressway N° 8 à la hauteur de Ligurta, à bord du Bell 206 qu'ils avaient sorti de la soute.

— Mets-toi au cap 375, indiqua Bolan au pilote.

— Où est l'objectif, exactement ?

— Une quinzaine de kilomètres en suivant le 375. Je te donnerai un top.

Dès leur arrivée, Eva Swanson était allée récupérer le plan qui avait été faxé depuis Washington. Cela avait pris un peu plus d'une demi-heure et la jeune femme était restée d'assez mauvaise grâce en attente dans le C-130.

Bolan avait mémorisé ce plan ainsi qu'une carte de la région. Assis à côté de Grimaldi, il était vêtu d'un élégant costume en coton finement rayé, portait des lunettes légèrement colorées, des favoris et une fausse moustache. Des chaussures vernies complétaient l'accoutrement. Sous sa veste, le fidèle Beretta 93-R à silencieux était logé contre son aisselle gauche, dans un holster spécial.

Grimaldi rigola après lui avoir jeté un regard latéral.

— Le costard te va bien. Tu ressembles vraiment à un de ces mecs.

Bolan espérait qu'il ne se trompait pas. Il savait que son déguisement ne duperait pas longtemps ceux à qui il allait rendre visite, mais il n'avait pas l'intention de s'éterniser en leur compagnie.

Il était 7 h 30 du matin. Le jour s'était levé depuis plus d'une heure, mais une épaisse couche nuageuse donnait au paysage en contrebas un aspect triste et maussade.

Bientôt, Bolan montra à Grimaldi une propriété à l'écart de toute autre agglomération. Ils en étaient à moins de deux kilomètres.

— C'est là, Jack. Réduis la vitesse et annonce-toi.

Eva Swanson lui avait indiqué une fréquence utilisée par le groupe de protection de Shlonsky. La radio de l'hélico était déjà préréglée sur cette longueur d'onde.

— De Bravo Fox en approche ! lança Grimaldi.

Il répéta deux fois son appel.

— Oui, répondit au bout d'un moment une voix sèche. Je vous écoute. Qui êtes-vous ?

— Bravo Fox en provenance de San Diego. Je vous amène un VIP.

— Précisez ! fit la voix autoritaire.

— J'ai bien dit un VIP, pour une communication urgente du conseil central.

— Nous n'avons pas été avertis de cette visite.

Bolan prit le relais :

— Evidemment. Vous vouliez peut-être que les gros souliers de Washington soient au courant ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— La situation a évolué depuis cette nuit, il va falloir prendre une décision.

— Bon. Et alors ?

La voix de Bolan claqua durement :

— Qui est à la radio, David Sandman ?

Le ton changea brusquement :

— Heu... oui. Affirmatif. Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Tu le sauras dans un instant, David. Je vais me poser, préviens qui tu sais.

L'Exécuteur coupa l'émission et fit un signe au pilote.

— Vas-y, Jack. Descends.

Le Bell 206 perdit rapidement de la hauteur et fit un cercle autour de la propriété tandis que Bolan examinait les lieux. C'était une énorme bâtisse qui paraissait posée au milieu d'un parc, entourée de hauts murs, auquel on accédait par une route privée. La disposition de l'ensemble correspondait au plan qu'il avait étudié.

Quatre véhicules stationnaient devant la maison et un gros hélicoptère – un Sikorsky – trônait sur une aire bétonnée marquée par deux cercles jaunes.

Un instant plus tard, Grimaldi posa délicatement le Bell 206 à côté du mastodonte.

— Récupération dans dix minutes, lui dit Bolan en ouvrant la portière.

— O.K. Bonne chance.

Puis, tandis que l'hélico reprenait de la hauteur, il marcha vers la maison tout en examinant les alentours, l'allure raide et incisive.

D'emblée, il repéra deux objectifs vidéo dont l'un, fixé sur un mât métallique, pivotait pour suivre sa progression. Deux hommes étaient sortis de la bâtisse, observant son arrivée. L'un d'eux avait un corps massif et une tête de bouledogue et se tenait en retrait. L'autre était relativement grand et bâti en athlète. Il était très brun avec des yeux inquisiteurs et des lèvres minces. Une cicatrice en croix lui barrait le front. D'après la description, il ne pouvait s'agir que de David Sandman, le chef de l'équipe de protection. Certainement le plus dangereux de tous ceux qui assuraient la sécurité de l'endroit.

Bolan lui adressa un petit signe de tête et demanda sans préambule :

— Il est prévenu ?

— Oui. Il est là-haut mais il va descendre.

— As-tu renforcé la sécurité, David ?

— Pourquoi devrais-je le faire ? Tout est constamment en place.

Bolan eut un mince sourire.

— C'est ce que tu crois. Est-ce que tu ne vas pas me laisser entrer ?

L'autre pinça les lèvres. Il croyait avoir affaire à un envoyé du Syndicat. Et pourquoi aurait-il pensé le contraire ?

— Excusez-moi.

Il s'effaça pour laisser passer le VIP, ordonnant au type massif :

— Reste là, Bill.

Sandman sur les talons, l'Exécuteur pénétra dans la maison, s'arrêta dans un grand hall au bout du couloir et se retourna, questionnant :

— Tu l'as réveillé ?

— Non, il était déjà debout. Il prend sa douche, ça ne sera pas long. Dites-moi, heu...

— Oui ?

— Je ne sais même pas votre nom.

Bolan le fixa à travers ses verres orangés. Il lui fit une grimace complice.

— Jocker, laissa-t-il tomber à voix contenue.

— Jocker ? Il me semble avoir déjà entendu ça. C'est pas votre nom, hein ?

— Tu ne devrais pas chercher plus loin.

— D'accord. Heu, vous êtes armé ?

— Je suis armé, David. Voudrais-tu que je sorte tout nu par les temps qui courent ? Conduis-moi plutôt à la salle de surveillance vidéo. Je vais te montrer quelque chose.

Sans lui laisser le temps de réfléchir, Bolan se dirigea vers une porte qu'il franchit et descendit un escalier. Au sous-sol, il poussa sans hésitation une autre porte, débouchant dans une petite pièce aux murs laqués et comportant des aérations. C'était exactement comme il se l'était imaginé d'après le plan et les confidences d'Eva Swanson.

Il y avait toute une lignée d'écrans en arc de cercle sur un plan de travail, ainsi que deux Interphones et un poste téléphonique. Trois hommes se tenaient là, très décontractés et ne paraissant accorder qu'une relative attention à leur travail.

Malgré l'aération, de la fumée de cigarette envahissait l'endroit ainsi que de fortes odeurs corporelles. L'un des surveillants buvait à même le goulot d'une bouteille de bière lorsque Bolan pénétra dans la pièce, un autre sifflotait un air de jazz.

— Que voulez-vous me montrer ? fit Sandman, fronçant les sourcils en découvrant le relâchement de ses hommes.

Il ne s'aperçut pas du mouvement coulé que faisait l'arrivant et entendit à peine trois petits chuintements rauques accompagnés d'un

bruit de culasse. Mais il vit les trois opérateurs s'effondrer presque simultanément dans un éclaboussement de sang. Un peu de cervelle de l'un d'eux se colla sur un écran.

— Vous... Vous êtes dingue ! s'exclama-t-il en fixant d'un air incrédule le sinistre Beretta maintenant braqué sur lui.

— Branche les écrans sur les caméras intérieures, David.

L'ex-agent du Sin-Beth feula :

— Vous n'êtes pas un envoyé du Conseil !

— Tu as deviné.

— Bolan, hein ?

— Ouais.

— Tu n'as aucune chance, la maison est pleine de monde.

— C'est pas à toi d'en juger. Tu branches ces bidules ou je te rectifie tout de suite.

Sandman poussa un grognement et s'approcha d'un pupitre, tendant la main vers des boutons. Dans le même instant, il glissa son autre main sous sa veste, affermissant ses doigts sur la crosse de son arme. Il mourut une fraction de seconde plus tard d'une balle Parabellum qui lui laboura silencieusement le crâne, et tomba sur le cadavre d'un de ses hommes.

L'Exécuteur prit la place de celui-ci, lut quelques brèves inscriptions sur le pupitre et fit basculer des commutateurs. Les moniteurs vidéo lui montrèrent aussitôt des images provenant de l'intérieur de la maison. Il passa une demi-minute à repérer la position de plusieurs hommes qui se tenaient en attente dans diverses pièces, l'allure aussi décontractée que les opérateurs chargés de la surveillance. Puis il quitta la salle et remonta au rez-de-chaussée, se dirigeant sans aucune hésitation à travers la luxueuse bâtisse.

Un gorille au gros nez épaté se tenait dans un salon, lisant une revue et bâillant. Le Beretta toussa discrètement et une ogive pénétra dans la bouche grande ouverte, ressortit par l'arrière du crâne dans un jaillissement d'os et de matière cervicale.

Un autre type qui regardait un programme de télévision fut le prochain à prendre une pastille de 9mm dans la tempe et sa tête s'inclina sur le côté, son corps restant immobile dans le fauteuil.

Deux autres qui arrivaient en discutant dans un large couloir connurent un sort identique et s'effondrèrent l'un sur l'autre dans une curieuse et définitive étreinte. Puis ce fut le tour d'un grand type maigre qui venait de sortir des toilettes et reboutonnait sa braguette d'un air satisfait. Celui-là poussa une exclamation en apercevant la haute silhouette armée et tenta de prendre l'arme qui pendait à sa ceinture. Deux balles chuintantes l'atteignirent l'une dans un œil, l'autre en pleine mâchoire.

Cela en faisait neuf. Il en restait probablement encore deux ou

trois, sans compter le maître des lieux.

CHAPITRE XX

Enjambant le corps, Bolan continua son inspection, découvrit dans la cuisine un gars d'une trentaine d'années qui buvait un café, une casquette ornée de petites ailes argentées posée à côté de lui. Probablement le pilote de l'hélico.

— Oui, j'arrive..., fit le type comme s'il était pris en faute.

Bolan lui montra le Beretta et l'autre écarquilla les yeux.

— C'est toi qui pilotes le Sikorsky ?

— Eh ben... oui ! Le temps de boire mon jus et...

— Tu finiras ton café plus tard, lui dit-il calmement.

Il l'assomma d'un coup de crosse avant de poursuivre sa mortelle progression à travers le rez-de-chaussée. Mais il ne découvrit aucun autre défenseur de la place. Il ressortit alors par l'arrière et trouva Bill planté là où Sandman lui avait ordonné de rester, le tua de la même façon propre et sans bavure.

Tout ça lui paraissait presque trop facile. Il avait prévu une opposition qui ne s'était pas manifestée jusque-là.

Il se détrompa en arrivant à l'étage, au moment où un type immense fit son apparition, sortant d'une chambre. La réaction de ce dernier fut fulgurante et efficace. Au lieu d'essayer de saisir immédiatement son arme, il plongea au sol, roula plusieurs fois sur lui-même et ce fut seulement à cet instant qu'il dégaina, tirant aussitôt plusieurs coups de feu. Bolan sentit la chaleur des projectiles tout près de son visage et il dut refluer derrière un angle du couloir.

Il entendit plusieurs braillements poussés par le garde du corps qui essayait de prévenir ceux qu'il croyait massés au rez-de-chaussée. Au son de sa voix, il se fit une idée assez précise de sa position et expédia une salve de plusieurs Parabellum dans le mur opposé. Un cri de douleur lui parvint et il sut qu'un ricochet avait touché le type. Il se démasqua alors vivement et donna le coup de grâce au costaud qui se roulait par terre, les mains crispées sur son genou ensanglanté.

Se ruant sur la porte qu'avait franchie le garde, il déboucha dans une très grande chambre à coucher au luxe criard, vit le lit défait et l'homme qui ouvrait fébrilement une mallette de voyage, rejetant du linge de corps pour saisir un automatique nickelé qu'il voulut brandir devant lui.

L'automatique lui sauta de la main, projeté plusieurs mètres en arrière par une ogive de 9 mm. Le type couina, se mit ensuite à gémir en observant le sang qui lui coulait de la main et allait se répandre sur son peignoir de bain.

— Joachim Shlonsky ? fit Bolan.

L'autre détacha son regard de la blessure et fixa l'agresseur avec des yeux hallucinés.

— Je ne sais pas ce que vous voulez... Mon nom est John Delagarde. Et vous, qui êtes-vous ?

— Tu devrais le savoir, John-John. J'étais à Santa Clara cette nuit.

— Comment ? Vous... Mais alors...

— Tu y es ?

— Bo... Bolan ?

L'Exécuteur ôta sa fausse moustache, ses favoris et balança les lunettes teintées, fixant froidement Shlonsky.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas tué tout de suite ? demanda le magnat de la haute finance, une lueur d'espoir dans les yeux. Si vous n'êtes pas venu pour me tuer, c'est que nous pouvons nous entendre. N'est-ce pas ?

Bolan avait détaillé et compris le personnage en quelques secondes. Il devait avoir une soixantaine d'années mais son visage ne portait presque aucune ride. Sans doute était-ce le résultat d'interventions de chirurgie esthétique répétées.

Malgré la douleur et la peur qui le tenaillait visiblement, il avait cet air hautain et confiant des hommes parvenus au faîte de la fortune et de la puissance. Il ne devait jamais douter de rien, du moins en dehors de situations comme celle qui le concernait en cet instant.

Bolan avait vu plusieurs fois sa photo dans des journaux et des magazines, à l'occasion de grandes réceptions ou de cocktails, en compagnie des personnages les plus célèbres. Qui, à la lecture de ces articles, pouvait concevoir l'infamie dissimulée sous ce visage trop lisse ? Pour le public, Shlonsky était l'emblème de la valeur intellectuelle et de la réussite sociale. C'était aussi un homme de cœur qui savait donner aux pauvres.

Pour l'Exécuteur, il ne représentait qu'une cible, un ignoble morceau de viande pourrie sans la moindre conscience.

— Nous pouvons nous entendre, n'est-ce pas ? répétait la richissime ordure. Discutons, mon ami.

— Je ne suis pas ton ami. Tu as mal regardé.

— D'accord, d'accord. Nous ne sommes pas encore amis, mais nous pouvons le devenir.

Les yeux de l'être abject se firent calculateurs et sa voix devint onctueuse.

— Soyez réaliste, voyons. Vous êtes un homme intelligent, Bolan. Que voulez-vous ? De l'argent, des filles ? Les plus belles filles du monde, ça personne ne dit jamais non. Savez-vous quel est le nombre de filles jeunes et splendides qui ne demandent qu'à coucher avec moi ? Je peux vous obtenir tout ce que vous voulez. Réfléchissez !

— Tu perds ton temps, lui déclara Bolan. Tu n'es qu'une vermine

malfaisante.

— Bon sang ! De quel droit me jugez-vous ?

— Je ne suis pas venu pour te juger, Joachim, mais pour te liquider.

— Cela n'a pas de sens ! Je peux faire votre fortune, vous savez. Je n'ai qu'un coup de fil à passer pour que dix ou quinze millions de dollars soient immédiatement sortis d'une banque. Si vous pensez que ce n'est pas suffisant, dites-moi votre prix...

— A combien estimes-tu le prix de ta vie, Joachim ?

— Je pèse très lourd...

— Pour moi, elle ne vaut même pas un *cent*, répliqua l'Exécuteur en caressant la détente du Beretta.

La balle s'incrusta dans le front de Shlonsky dont les yeux se retournèrent, comme s'il voulait jeter un dernier regard sur son âme pourrie. Un flot de sang gicla de sa nuque disloquée par le projectile.

Bolan observa le corps qui se tassait misérablement sur l'épaisse moquette et posa une médaille de tireur d'élite sur le peignoir ensanglanté.

— Jack ! appela-t-il à travers un petit transceiver radio. Récupération.

Avant de quitter la chambre, il fouilla un costume posé sur une chaise et que le milliardaire s'apprêtait sans doute à passer avant son arrivée. A part quelques objets usuels insignifiants, il y découvrit un petit carnet extra-plat portant des inscriptions qui lui parurent codées. Il l'empocha. Le FBI et la DIA pourraient sûrement décrypter ces informations et les utiliser à bon escient.

Grimaldi posait le Bell 206 quand Bolan déboucha dans le parc. Le pilote ne lui posa aucune question, s'affairant à faire monter rapidement son appareil dans la grisaille du ciel.

— Direct sur l'aéroport, lui dit l'Exécuteur.

Lorsqu'ils contournèrent la ville de Yuma, le pilote poussa un gros soupir puis annonça :

— Il était temps que tu arrives, j'ai capté des émissions pendant que j'étais en train de tourner en rond là-haut.

— Des potes à John-John ?

— Non. Des flics, je crois. Ils doivent être répartis en plusieurs équipes.

Les copains d'Eva Swanson rappliquaient plus tôt que prévu. Maintenant, ça n'avait plus d'importance. Bolan décida de remettre le calepin à la jeune femme. Après tout le boulot qu'elle avait fait et les risques encourus, ça lui revenait de droit.

— Comment s'est déroulé ce dernier blitz ? se risqua enfin à demander Grimaldi, de l'anxiété rétrospective dans la voix.

— Logiquement. J'ai éliminé la bête.

Un bout de temps passa dans le ronronnement du moteur.

— Bon. Alors, ça va ?

— Ça va, Jack, lui affirma Bolan avec un sourire un peu forcé.

— On peut donc envisager un futur un peu moins moche de ce côté ?

— Il faut le souhaiter. Mais, tu sais, les mafieux sont comme les lapins, ils se reproduisent aussi vite qu'eux.

Il ferma les yeux. La fatigue lui tombait sur les épaules comme une chape de plomb. Pour l'instant, il n'avait plus envie de songer au futur. Il pensait que le futur était ce que les hommes font du présent, et son présent à lui ne représentait pour le moment qu'une infime parcelle de tranquillité à laquelle il avait l'intention de s'accrocher.

Mais il savait que ça ne durerait pas longtemps. Pour Eva, Bolan était un fou de guerre un peu paranoïaque. La mafia, elle, le considérait comme un monstrueux assassin ivre du sang des *amici* et voyait en lui un symbole de crainte et de superstition. Rien que pour cela, l'Exécuteur était décidé à continuer sa sanglante croisade, quels qu'en soient les dangers et en sachant très bien qu'un jour, sans doute proche, il serait contraint de lâcher la vie dans un bain de son propre sang. De toute façon, sa famille ne serait jamais assez vengée de ce que lui avait fait subir la pieuvre immonde et les comptes ne seraient jamais soldés. Alors, à quoi bon se poser des questions sans réponses...

[i] *Les justiciers du mal*, L'Exécuteur N° 166